CSP

Précis Historique de la Révolution Française;

Assemblée Législative

par

Lacretelle jeune

Paris

Onfroy

An IX (1801)

CSP

DC
171
.L2
1801

Bertaux P. del. Duplessi Bertaux aqua forti. Dupréel Sculp.

JOURNÉE DU 10 AOUT 1792.

CSP DC 171 .L8 1801

AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

CET ouvrage a été entrepris comme la continuation du *Précis historique de la Révolution française, publié par* RABAUT SAINT-ETIENNE. Depuis, l'auteur a traité une troisième époque, la convention nationale : il est maintenant occupé du directoire exécutif, qui complettera ce tableau rapide de la révolution ; mais il a reconnu nécessaire, pour donner de l'en-

semble à son ouvrage, de faire aussi l'histoire de l'assemblée constituante C'est par ce dernier travail qu'il terminera une entreprise dont plusieurs témoignages honorables et cette seconde édition, paraissent attester le succès. Chaque livraison est donnée dans le même format que les précédentes.

TABLE
CHRONOLOGIQUE

Des opérations de l'Assemblée législative, et des événemens qui ont eu lieu pendant la durée de sa session.

OCTOBRE 1791.

1 samedi. PREMIÈRE séance de l'Assemblée législative.

2 dimanc. L'Ass. L. déclare qu'elle est constituée. Débats sur la validité de quelques élections, entre autres de celle de *Fauchet*.

3 lundi. *Pastoret*, 1.er président (en concurrence avec *Garan-Coulon*).

4 mardi. Prestation solennelle du serment par l'Ass. L. Remercîmens votés à l'Ass. constituante. Députation au roi pour lui annoncer que l'Ass. L. est constituée.

5 me. On détermine le cérémonial à observer au sein de l'Ass. L. envers le roi. Les titres de *sire* et *majesté*, abolis.

6 j. Le décret de la veille est rapporté.

7 v. Le roi se rend au sein de l'Ass. L.

8 s. *Lafayette* prend congé de l'armée parisienne.

9 d. Rapport des commissaires envoyés dans la Vendée.

10 l.

11 m. Rapports du ministre de la guerre *Duportail*, sur l'état des armées ; et des commissaires de l'Ass. L. sur celui de la trésorerie nationale.

12 me. Arrêté du directoire du département contre ceux qui troublent la liberté des cultes. — Rapport du ministre des contributions, *Tarbé*.

13 j. Service célébré par les protestans, à l'occasion de l'achèvement de la constitution. La municipalité y assiste.

14 v. Proclamation du roi contre les émigrans.

15 s.

16 d. Lettres du roi aux princes ses frères. — *Noailles*, ayant présenté de nouvelles lettres de créance, reparaît à la cour de Vienne. — D. qui invite tous les hommes de talent, de l'Europe, à communiquer

leurs vues sur le code civil. — Le ministre de la guerre annonce que dix-neuf cents officiers ont déserté.

17 l. *Ducastel*, 2.e président.

18 m. *Louis de Narbonne*, commandant les troupes de ligne dans l'arrondissement de Paris.

19 me. Deuxieme arrêté du département sur la liberté des cultes.

20 j. La discussion sur les lois contre les émigrés commence.

21 v. La discussion sur les prêtres non assermentés commence.

22 s. Contin. du 20.

23 d. Union jurée entre les blancs et les gens de couleur à Saint-Domingue.

24 l. Contin. du 21.

25 m. Comité diplomatique nommé.

26 me. Contin. des 20 et 21.

27 j. On annonce des troubles dans l'Alsace.

28 v. D. qui requiert *Monsieur* de rentrer en France dans le délai de deux mois, faute de quoi il est déclaré déchu de son droit éventuel de régence.

29 s. *Vergniaud*, 3.e président.

30 d. D. qui ordonne une proclamation en exécution du décret du 28. — Rapport du ministre de la marine et du comité colonial

sur les troubles de Saint-Domingue. — Envoi de deux mille quatre cents hommes dans cette colonie.

31 l. Proclamation, dans tout Paris, contre *Monsieur*. — Rapport par le ministre des relations extérieures, *Montmorin*, sur les réponses faites par les puissances à la notification de l'acceptation de l'acte constitutionnel.

NOVEMBRE 1791.

1 m. Nouvelle émission d'assignats. La somme en circulation est portée à 1,400 millions.

3 j. *Bellerédon* propose que les frais des funérailles de *Mirabeau* l'aîné seront payés par la nation.

4 v. Lettre du ministre de la marine sur les démêlés avec Alger. Rapp. sur les troubles d'Avignon.

8 m. D. qui séquestre les biens des princes français, et condamne à la mort les émigrés rassemblés au-delà des frontières, s'ils ne rentrent avant le 1.er janvier 1792. *Voyez* le 12 nov.

9 me. Massacres à Caen, et arrestation de quatre-vingt-deux personnes.

11. v. Lettre du roi aux princes ses frères. — Le roi voulant sortir de son appartement sur les neuf heures du soir, en est empêché par un factionnaire.

12 s. *Veto* apposé au décret contre les émigrés. — Deuxième proclamation du roi aux émigrés. — Déclaration de la cour de Vienne aux autres puissances. — D. d'accusation contre Varnier, etc.

13 d. *Fauchet* annonce les troubles à Caen.

14 l. *Vaublanc*, 4.° président. — *Delessart*, ministre des relations extérieures à la place de *Montmorin*.

16 me. Rapp. par *Delessart*, faisant suite à celui par *Montmorin*, du 31 octobre. — Rapp. sur les troubles religieux.

17 j. *Pétion*, maire de Paris : il obtient 6,708 suffrages sur 10,632 votans.

18 v. *Bailly* installe *Pétion* qui, le soir, va chez les jacobins pour les remercier de son élection.

20 d. *Mulot* fait un rapport justificatif sur sa conduite à Avignon.

22 m. *Prudhomme* affiche dans Paris les *Crimes*

des reines de France. — Rapp. du comité diplomatique.

24 j. Décret d'accusation contre *Delatre.*

25 v. *F. Wimpfen* annonce qu'on lui a proposé de livrer Neuf-Brisach.

26 s. Tribunal provisoire d'Avignon décrété. — *Chabot* entre chez le roi, le chapeau sur la tête.

27 d. Troubles à Brest.

28 l. *Lacépède*, 5.e président. — *Cahier de Gerville*, ministre de l'intérieur.

29 m. D. qui ordonne aux prêtres non-assermentés de faire leur serment civique, prive les réfractaires de toute pension et traitement, etc. (*voyez* le 19 déc.) D. qui invite le roi à faire des réquisitions aux princes de l'Empire, au sujet des attroupemens des Français fugitifs. *Voyez* le 14 décembre.

DÉCEMBRE 1791.

1 j. Discours de *Vaublanc* au roi, en lui portant le décret sur les réquisitions aux princes de l'Empire.

2 v. *Manuel de Montargis* est nommé procureur-syndic de la commune de Paris.

3 s. *Fauchet* dénonce fortement *Delessart*. — Réponses de *Monsieur* et du *Comte d'Artois* au roi.

4 d. D. d'accusation contre *Malvoisin* et autres prévenus d'embauchage.

5 l. Adresse du directoire du département de Paris au roi, provoquant son *veto* sur le décret contre les prêtres.

6 m. *Louis de Narbonne*, ministre de la guerre à la place de *Duportail*. — Lettre du *club des Whigs* à l'Ass. L.

8 j. *Danton*, élu second substitut du procureur de la commune. — Rapp. sur le remplacement des officiers de marine.

10 s. Rapp. du comité colonial.

11 d. Pétitions de plusieurs sections contre l'adresse du directoire du dép. du 5.

12 l. *Montey*, 6.e président.

13 m. *Anacharsis Cloots* invite l'Ass. L. à déclarer la guerre aux puissances étrangères.

14 me. Le roi s'étant rendu à l'Ass. L., y prononce, au sujet des réquisitions à faire aux princes allemands, un discours qui est fort applaudi.

16 v. D. d'accusation contre *Loyauté*, *Silly* et autres, arrêtés à Strasbourg.

17 s. D. sur l'organisation de la garde nationale volontaire.

19 l. *Veto* apposé sur le décret relatif aux prêtres.

21 me. *Narbonne* part pour visiter les frontières.— D. contre les rassemblemens des Liégeois et Brabançons.

22 j. *Delessart* répond aux inculpations de *Fauchet*. *Voyez* 3 décembre.

23 v. D. qu'il y aura des assignats de 50, 25, 15 et 10 sols.

24 s. *Delessart* communique à l'Ass. L. différentes pièces officielles, entre autres une lettre de l'empereur au roi, du 3 décembre 1791. — *Lafayette*, avant de se rendre à l'armée, présente son hommage à l'Ass. Lég.

26 l. *François-de Neufchâteau*, 7.e président.

27 m. D. que deux généraux pourront être nommés maréchaux de France. — Adresse au peuple, par *Vergniaud*, pour accompagner l'envoi aux départemens, du dernier discours du roi. — Lettre de *Pétion* sur le club des Feuillans, et décret contre cette société politique.

28 me. La reine, applaudie à l'Opéra.

31 s. D. que les soldats suisses de Châteauvieux seront mis en liberté. — Message du roi, pour faire part de sa réponse à celle de l'empereur, du 3 décembre, et de l'office remis à *Noailles*, le 21 du même mois. — L'Ass. L. abolit le cérémonial du jour de l'an.

JANVIER 1792.

1 d. D. d'accusation contre *Monsieur*, le Comte *d'Artois*, le Prince *de Condé*, *Calonne*, *Mirabeau* jeune et *la Queuille*. — *Lukner* et *Rochambeau* nommés maréchaux de France. — *Pétion* refuse de faire le compliment de nouvel an à la reine.

2 l. D. que l'an quatrième de la liberté a commencé le premier janvier 1792, et que tous les actes publics seront datés d'après cette ère. — Discours de *Robespierre* l'aîné aux jacobins, contre la guerre.

4 me. Proclamation du roi, concernant le maintien du bon ordre sur les frontières.

6 v. *Delessart* rend compte de la réception de *Sainte-Croix*, près l'électeur de Trèves.

7 s. Contin. du 6.

8 d. *Daverhoult*, 8.e président.

9 l. D. que le ministre de la justice rendra compte des moyens par lui pris pour mettre la Haute-Cour nationale en activité.

11 me. Rapport de *Narbonne* à son retour des frontières — Rapport et débat sur les troubles coloniaux.

12 j. Que les frais funéraires de *Mirabeau* seront payés par la nation. *Voyez* 3 novembre 1791.

14 s. Serment de fidélité à la constitution, et adresse au peuple sur ce sujet. Rapport du comité diplomatique.

15 d. Proclamation du roi sur l'exécution de la loi relative aux jurés.

16 l. D. que *Monsieur* est déchu de son droit de régence.

17 m. Rapport du comité diplomatique. *Brissot* propose d'annuler le traité de 1756.

18 me. Contin.

19 j. *Ségur* reçu comme ministre de France à la cour de Berlin.

20 v. Rapport au sujet des accaparemens de sucre et de café, et des troubles occasionnés par-là dans Paris.

22 d. *Guadet*, 9.e président.

23 l. } Pillage de sucre chez les épiciers.
24 m. }

25 me. D. que le roi doit demander de l'empereur une réponse catégorique, avant le premier mars prochain ; le refus sera regardé comme une déclaration de guerre.

26 j. Le roi répond qu'il prendra le décret du 25 en très-grande considération. — Plainte sur ce qu'on n'avait pas ouvert les *deux battans* à la députation. — *Thuriot* dénonce le concours de gens sans aveu à Paris.

28 s. Lettre du roi sur le décret du 25, qu'il regarde comme *inconstitutionnel*.

FÉVRIER 1792.

1 me. D. qu'il n'y a pas lieu à accusation contre *B. de Molleville*. — D. sur les passeports.

2 j. D. qu'il sera présenté au roi des observations sur la conduite de *B. de Molleville*. — Proclamation de *Catherine II*, contre les principes français.

3 v. Mort de *Cérutti*.

4 s. Désertion d'un grand nombre d'officiers de marine, annoncée. — Rapport et débats sur l'adresse du directoire du département, du 5 décembre 1791.

5 d. *Thuriot* n'ayant pas trouvé *les deux battans* ouverts, s'en retourne avec les décrets qu'il devait porter au roi. — Condorcet, 10.e président.

6 l. Lettre publiée par *Pétion*, où il établit une différence entre *le peuple* et *la bourgeoisie*, et accuse celle-ci d'incivisme. — Plainte et débat au sujet des *deux battans*. — Lettre du roi sur cet objet, et réponse du président à l'assemblée nationale, où le titre de *Majesté* est omis.

8 me. Amnistie pour les soldats et bas-officiers qui ont déserté avant le premier juin 1789.

9 j. D. qui séquestre les biens des émigrés, promulgué le 12 suivant.

12 d. Arrêté de la municipalité concernant les *piques*.

13 l. Lettre du roi à la municipalité, sur des bruits sinistres répandus à Paris. — D. sur la prestation du serment par la garde du roi.

14 m. On porte, pendant quelques jours, des *bonnets rouges*.

16 j. Nouveaux troubles au sujet de la rareté du sucre.

17 v. *Fauchet* dénonce *Delessart*.

18 s. Convention entre les cours de Berlin et de Vienne.

20 l. *Dumas*, 11.e président. — Députation des Marseillais, pour dénoncer la ville d'Arles.

27 l. Troubles à Dunkerque.

28 m. D. qu'il y a incompatibilité de fait entre les fonctions de jury et celles de député.

MARS 1792.

1 j. Mort de l'empereur *Léopold II.* — Communication faite par *Delessart*, de diverses pièces officielles. — Manifeste des émigrés.

3 s. *Simoneau*, maire d'Estampes, assassiné dans l'exercice de ses fonctions.

5 l. *Guiton-de-Morveau*, 12.e président.

6 m. Commission de douze, créée pour rédiger une loi au sujet des troubles du royaume. — Diverses pétitions relatives aux *piques*.

7 me. *Ségur*, ambassadeur à Berlin, revient en France.

9 v. D. sur l'approvisionnement du Midi.

10 s. *Grave*, ministre de la guerre, en remplacement de *Narbonne*. — Réponse du roi aux observations faites sur *B. de Molleville*. *Delessart*, sur la dénonciation de *Brissot*, est décrété d'accusation.

11 d. *Guadet* dénonce *Duport-du-Tertre*. — Ordre du jour sur la question : Si le roi est sujet aux contributions publiques.

13 m. *Duport-du-Tertre* s'explique sur les inculpations à lui faites.

16 v. Installation de la nouvelle garde du roi. — *Gustave III* assassiné par *Ankarstroem*.

17 s. *Dumouriez* et *Lacoste*, ministres des relations extérieures et de la marine, en remplacement de *Delessart* et *B. de Molleville*.

18 d. D. qu'il sera élevé une pyramide à la mémoire de *Simoneau*.

19 l. *Gensonné*, 13.e président. — D. d'amnistie pour Avignon et le Vénaissin.

20 m. D. pour le rétablissement de l'ordre à Arles. — Nouveau mode de décolation par la machine, appelée dans la suite *guillotine*, adopté.

23 v. Banqueroute de la maison de Secours.

24 s. *Roland* et *Clavière*, ministres de l'intérieur et des contributions, à la place de *Cahier-*

de-Gerville et de *Tarbé*. — D. sur les colonies, révoquant celui de l'Assemblée constituante, du 24 septembre 1791.

26 l. Troubles dans la Lozère, annoncés.

27 m. Les commissaires civils à Avignon réclament contre l'amnistie du 19 mars.

28 me. D. sur les caisses patriotiques.

30 v. D. qui affecte les biens des émigrés aux indemnités nationales, promulgué le 8 avril suivant.

31 s. Lettre du roi pour dénoncer un traité conclu le 3 février 1792, entre les princes français et celui de *Hohenlohe-Schillingsfürst*.

AVRIL 1792.

1 d. *Dorizye*, 14.e président.

2 l. Le directoire du département, par l'organe de *Rœderer*, répond aux inculpations de *Pétion*. — *Charles Hesse* et *Dubois-de-Crancé* dénoncent *Narbonne*.

4 me. Rapport du comité de législation, qui propose un décret d'accusation contre *Duport-du-Tertre*.

5 j. D. que le roi sera invité à poursuivre le

capitaine *Colmin*, pour donner satisfaction au gouvernement anglais.

6 v. D. qui prohibe tout costume ecclésiastique et religieux, sur la motion de l'évêque *Torné*.

7. s. *Granet* annonce que les Marseillais sont à Arles.

8 d. Mouvemens pour et contre la fête des Suisses de Châteauvieux.

9 l. Les soldats de Châteauvieux, avec leur défenseur officieux, *Collot-d'Herbois*, admis à la séance.

10 m. Lettre de *Lukner* au ministre de la guerre. — Canonisation du fameux *Labre*.

11 me. Le ministre de la marine annonce le combat entre *la Révolution* et *le Phénix*.

14 s. *Dumouriez* communique diverses pièces officielles, et fait lecture d'une lettre du roi à l'empereur. D. d'accusation contre *Noailles*.

15 d. *Bigot de Préameneu*, 15.e président. — Fête donnée aux soldats suisses de Châteauvieux. *David*, M.e J. *Chénier*, mademoiselle *Théroigne*, entre autres, l'avaient provoquée. — Les Tuileries fermées au peuple ce jour-là.

16 l. *Duranthon*, ministre de la justice, à la

place de *Duport-du-Tertre*. — Démission du député *Gouvion*. — Discours de *Vaublanc* contre les jacobins et contre l'amnistie d'Avignon.

17 m. Tumulte à la municipalité pour l'éloignement des bustes de *Lafayette* et *Bailly*; il continue les 18 et 19.

18 me. *Fleurieu*, ex-ministre de la marine, nommé gouverneur du *Prince-Royal*.

19 j. *Dumouriez* communique à l'Assemblée nationale deux lettres de *Noailles*. — Le décret d'accusation contre celui-ci est rapporté.

20 v. Déclaration de guerre au roi de Hongrie et de Bohême.

21 s. Débat véhément aux jacobins. *Brissot* est accusé de vouloir donner à *Narbonne* le protectorat, et *Robespierre* d'aspirer au tribunat.

24 m. On annonce que l'armée marseillaise a exigé 100,000 livres à Arles.

28 s. Affaire de Tournay, où *Th. Dillon* est assassiné.

29 d. *Lacuée*, 16.e président. — Nouvelle émission de 300 millions d'assignats. — Affaire de Mons ou de Quiévrain.

30 l. *Biron* rentre en désordre à Valenciennes.

MAI 1792.

3 j. Décret d'accusation contre *Royou*, *l'Ami du Roi*, et *Marat*, *l'Ami du Peuple*.

4 v. On annonce la démission du général *Rochambeau*.

5 s. D. sur les régimens coloniaux.

6 d. Désertion du régiment Royal-Allemand.

8 m. On annonce l'armée triomphale de *Jourdan-coupe-tête*, à Avignon.

9 me. *Servan*, ministre de la guerre, à la place de *Grave*.

10 j. Débat sur les affaires d'Avignon.

12 s. Lettre de *Chauvelin*, ambassadeur français, au lord *Grenville*. — Désertion du régiment Berchini.

13 d. *Muraire*, 17.e président.

18 v. *Et. Larivière*, juge-de-paix, demande au comité de surveillance des pieces nécessaires au procès entre *Montmorin* et *Bertrand*, ex-ministres, et *Carra*, journaliste, au sujet du *comité autrichien*.

19 s. D. qui supprime les traitemens accordés aux frères du roi, etc.—*Et. Larivière* lance

un mandat d'amener contre les députés *Merlin*, *Chabot* et *Bazyre*.

20 d. D. d'accusation contre *Et. Larivière*. — Lettre du roi, sur les journalistes qui avaient parlé d'un *comité autrichien* séant aux Tuileries.

21 l. *Et. Larivière* est conduit à Orléans.

23 me. Dénonciation d'un *comité autrichien*, par *Gensonné* et *Brissot*. — Lettre du roi à la municipalité, sur le bruit de sa fuite.

24 j. Réponse du lord *Grenville* à *Chauvelin*, et proclamation du roi d'Angleterre.

26 s. D. sur la déportation des ecclésiastiques non-assermentés. *Voyez* 19 juin. — Lettre de *Pétion*, au sujet de la lettre du roi, du 23.

27 d. *Tardiveau*, 18.e président. — Douze Suisses arborent la cocarde blanche à Neuilly. La fermentation au sujet de la garde du roi prend un caractère alarmant.

28 l. Trente, ou, selon d'autres, cinquante-deux ballots de papiers, brûlés à Sèves. — Soupçons à cet égard. — Les troubles augmentent. — Séance permanente commencée.

30 me. Licenciement de la garde du roi. D. d'accusation contre *Brissac*, commandant de

cette garde. — Discours de *Gensonné*, sur une police de *sûreté-générale*.

31 j. La séance permanente est levée. — L'Autriche et la Prusse invitent le Danemarck à la coalition contre la France. Le ministre *Bernstorf* refuse.

JUIN 1792.

2 s. Proclamation du roi, qui conserve à sa garde ses appointemens.

3 d. Fête à la mémoire de *Simoneau*. *Voyez* 3 mars.

4 l. *Servan* propose, à l'insçu du roi, de former un camp sous Paris. — Rapport de *Chabot*, sur le *comité autrichien*. *Ribbes* dénonce la faction d'Orléans.

5 m. *Duport-du-Tertre* ne sera point accusé.

8 v. D. sur la formation d'un camp sous Paris, de 20,000 hommes. — *Voyez* 4 et 19 juin.

10 d. Pétition des 8000 contre le camp sous Paris. — Discours de *Vergniaud* à ce sujet. — Lettre de *Roland* au roi.

11 l. *François de Nantes*, 19.e président.

12 m. Disgrace des ministres populaires.

13 mc. *Gouvion* est tué sur le champ de bataille.

— *Mourgues* remplace *Roland* dans le ministère de l'intérieur; *Dumouriez*, *Servan*, dans celui de la guerre; *Beaulieu*, *Clavière*, dans celui des contributions.

14 j. D. que les ministres destitués emportent les regrets de la nation. — Envoi aux départemens de ce décret, et de la lettre de *Roland*.

15 v. *Jouneau* donne un soufflet à *Grangeneuve*, qui l'avoit insulté. — *Guadet* dénonce ce fait. — D. relatif aux Colonies.

16 s. Lettre de *Lafayette* à l'Assemblée nationale contre les jacobins. — Les grands procurateurs annoncent un jugement de contumace contre *Monsieur* et ses co-accusés. — D. qui supprime les droits casuels féodaux.

18 l. *Chambonas* a le porte-feuille de l'extérieur; *Lajard*, celui de la guerre; *Terrier-de-Montciel*, celui de l'intérieur.

19 m. D. pour le brûlement des titres de noblesse. — *Veto* sur les décrets contre les prêtres, et pour l'établissement d'un camp près Paris. *Voyez* 26 mai et 8 juin. — *Lukner* prend *Menin*.

20 me. Insurrection des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau. — On pénètre dans les

Tuileries, et présente une pétition au roi contre son *Veto* du 19. — *Petion* arrive sur le soir, et dissipe la multitude. — *Lukner* prend Ypres et Courtray.

21 j. D. contre les rassemblemens armés. — Entretien du roi avec *Pétion*.

22 v. Proclamation du roi sur les événemens du 20 juin. — La commission des douze fait mander les ministres à la barre.

24 d. *Gérardin*, 20.e président.

26 m. Le département de l'Hérault se fait gloire d'exécuter le décret non-sanctionné sur les 20,000 hommes.

27 me. Rapport d'*Aubert-du-Bayet*: l'armée consiste en 205,000 hommes, troupes de ligne, et 925,000 volontaires.

28 j. *De Jolly*, ministre de la justice, à la place de *Duranthon*. — *Lafayette* se présente à l'Assemblée nationale, et reconnoît sa lettre du 16 juin.

29 v. Les pétitions des départemens contre les auteurs du 20 juin, se multiplient. Adresse de Rouen.

30 s. Evacuation de Menin, Ypres et Courtray. — *Jarry* met le feu aux faubourgs de cette dernière ville. — Lettre de *Lafayette* à l'Assemblée nationale, en re-

tournant à son armée. — On essaye de brûler son effigie au Palais-Royal ; la garde l'empêche.

JUILLET 1792.

1 d. Pétition des 20,000, au sujet des événemens du 20 juin.

2 l. Licenciement des états-majors de la garde nationale de Paris, et de toutes les villes de 50,000 ames.

3 m. D. qui déclare que *Lukner* conserve la confiance de la nation.

4 me. Lettre du roi, relative au serment de la Fédération.

5 j. Discussion sur la situation de l'état, continuée. — *Torné* opine de concentrer *tous les pouvoirs* dans les mains de l'Assemblée nationale.

6 v. Le département de Paris suspend *Pétion* et *Manuel*, pour l'affaire du 20 juin. — Message du roi, annonçant les intentions hostiles de la Prusse. — *Dumouriez* part pour l'armée.

7 s. *Lamourette* invite à la concorde ; le côté droit et le côté gauche s'embrassent. Le

roi vient tenir un discours à l'Assemblée. Les Tuileries sont ouvertes au public.

8 d. *Aubert-du-Bayet*, 21.e président. — On annonce un attroupement armé à Jalès.

9 l. Discours de *Brissot* contre le ministère. — Les Tuileries fermées.

10 m. Démission combinée de tous les ministres.

11 me. Proclamation du roi qui confirme l'arrêté du département du 6 juillet. — D. *que la patrie est en danger.*

12 j. D. sur les costumes des députés, des administrateurs, etc. — Lettre du général *Montesquiou* aux jacobins de Marseille, contre ceux de Paris.

13 v. D. qui lève la suspension de *Pétion*. — *Villars*, ministre de France, est conseillé de s'éloigner de Mayence.

14 s. Serment de la Fédération. — *François II* proclamé empereur.

15 d. D. que les troupes de ligne sortiront de Paris.

17 m. Députation des fédérés qui demandent *la suspension du pouvoir exécutif*, etc.

18 me. *Chambonas* communique les notes passées entre *Chauvelin* et lord *Grenville*, relativement à une médiation demandée. — *Saillant*, chef des rebelles de Jalès, est arrêté.

20 v. Proclamation du roi sur les dangers de la patrie. — Discussion sur *Lafayette*.

21 s. *Bouchage* et *Champion* remplaçant *Lacoste* et *Terrier-de-Monteiel* dans les ministères de la marine et de l'intérieur.

22 d. La municipalité proclame dans Paris les dangers de la patrie.

23 l. *Lafond-Ladebat*, 22.e président. — Des pétitions pour *la déchéance du roi*. — *Dabancourt*, ministre de la guerre. — *Manuel* réintégré.

26 j. Proclamation du duc *de Brunswick*. — Massacres dans la ville d'Arles, annoncés à l'Assemblée nationale. — *Crestin* propose la question : *Si le roi doit être censé avoir abdiqué la couronne* ? — Grand repas donné aux fédérés. — Permanence des sections. — Bruit qu'il y a un amas d'armes aux Tuileries. — La terrasse des Feuillans fera partie de l'enceinte de l'Assemblée, et sera publique. — Mesures violentes à Marseille. — *Guadet* propose une *adresse au roi*. — *Brissot* se déclare contre les *mesures inconstitutionnelles*. — Rassemblement à la place de la Bastille et dans le faubourg Saint-Marceau.

27 v. Dans la nuit le tocsin avait sonné. — *Pétion*

assure l'Assemblée nationale qu'il croit le calme rétabli. — Tumulte au Palais-Royal, où *d'Eprémesnil* est maltraité. — Déclaration additionnelle du duc *de Brunswick*.

28 s. D. sur le refus des passe-ports.

29 d. *Bureau-de-Pusy* se défend de l'inculpation d'avoir porté à *Lukner*, de la part de *Lafayette*, la proposition de marcher sur Paris.

30 l. *Le Roux*, ministre des contributions. — Lettre de *Lafayette*, transmise par le ministre de l'intérieur. — Les Marseillais arrivent à Paris. Ils proscrivent les cocardes de rubans. Combat entre eux et les gardes nationales de Paris, aux Champs-Elysées.

31 m. Nouvelles créations de 300 millions d'assignats. — La section du Théâtre-Français ne reconnaît plus des citoyens passifs.

AOUT 1792.

1 me. *Sainte-Croix*, ministre des affaires étrangères. — Rapport de *Carnot* sur les piques.

2 j. D. en faveur des militaires étrangers qui viendront se ranger sous les drapeaux

français. — Déclaration des princes français, datée de *Bingen*. — *Orléans* se plaint de ce que le roi ne veut l'employer ni par mer ni par terre. — Députation des Marseillais, provoquant la déchéance du roi.

3 v. Lettre du roi, sur la déclaration du duc de *Brunswick*. — Bruit qu'on empoisonne l'armée à Soissons. — *Pétion* présente, au nom de la commune, une pétition pour la déchéance du roi.

4 s. La section Mauconseil déclare qu'elle ne reconnoît plus Louis XVI pour roi des Français. — L'Assemblée nationale annulle les actes de la section.

5 d. Protestations de deux sections contre la pétition de la commune. — Massacres à Toulon.

6 l. Pétition signée au Champ-de-Mars, pour la déchéance, et pour appeler une convention nationale, etc. — Bruit répandu que le roi veut s'enfuir.

8 me. D. qu'il n'y a pas lieu à accusation contre *Lafayette*. — Plusieurs députés sont maltraités en sortant de la séance.

9 j. *Merlet*, 23.e président. — Deux sections protestent contre la pétition de la com-

mune. — Rapport de *Condorcet* sur la déchéance. — *Rœderer* mandé, expose les mesures prises contre une insurrection annoncée pour la prochaine nuit.

10 v. A minuit le tocsin sonne, la générale bat. Séance permanente commencée à deux heures du matin. — Les Marseillais et les faubourgs marchent contre le château. — Le roi se rend, avec sa famille, à l'Assemblée nationale. — Le château est forcé. — D. qui suspend le roi et convoque une convention nationale. — D. qui nomme les ministres suivans : *Roland*, *Servan*, *Clavière*, *Danton*, *Lebrun* et *Monge*; *Grouvelle* est secrétaire de ce conseil exécutif.

11 s. Les troubles continuent. — On abat les statues des rois. — *Pétion*, consigné chez lui, est rendu à ses fonctions. — D. d'accusation contre *Dabancourt*, ministre de la guerre. — D. qui supprime la distinction de citoyens actifs et passifs.

12 d. *A. Clootz* offre une légion prussienne. — D. qui ordonne que le roi et sa famille seront mis sous la garde de la commune, qui les fait transporter au Temple. — Les ambassadeurs étrangers quittent Paris.

13 l. Adresse sur les principes de la nouvelle ré-volution, par *Condorcet*. — On détruit quelques imprimeries.

14 m. *Biangilly* décrété d'accusation. — Nombre d'emprisonnemens.

15me. D. qui charge le nouveau ministère de toutes les fonctions exécutives. — *A. Lameth*, *Barnave*, *Duport-du-Tertre*, *Bertrand de-Molleville*, *Duportail*, *Montmorin* et *Tarbé*, décrétés d'accusation. — *Lebrun* notifie les intentions hostiles de la Russie.

16 j. D. qui fixe la majorité à 21 ans.

17 v. D. qu'il y a lieu à accusation contre *Journeau*. *Voyez* 15 juin. — Rapport sur les papiers trouvés chez *Laporte*.

18 s. Tribunal criminel extraordinaire pour les crimes du 10 août, établi. — Lettre de *Dumouriez*, du 14 août. — On annonce l'arrestation des commissaires envoyés à Sedan. — *Lafayette* est suspendu du commandement, et remplacé par *Dumouriez*.

19 d. D. d'accusation contre *Lafayette*. — Adresse aux 83 départemens, en envoyant les papiers trouvés chez *Laporte*, etc. — D. qui règle le mode de procéder devant le tribunal criminel extraordinaire. — D. sur

la nouvelle organisation de la garde nationale de Paris.

20 l. *Lafayette* et son état-major quittent la France. — D. sur le renvoi des régimens suisses.

21 m. *Delacroix*, 24.e président. — *Danglemont* exécuté. — *Montsabray* et autres, arrêtés. — La somme allouée au roi est versée dans les mains de *Pétion*, qui la remettra aux commissaires de la commune près le roi. — *Montmorin*, mandé à la barre, se défend. — La commune met, de sa propre autorité, les scellés sur la caisse de l'extraordinaire. — L'assemblée nationale les fait lever. — Arrêté de la commune pour démolir la porte Saint-Denis, etc.

22 me. *Montmorin* mis en état d'arrestation. — *A. Dillon* envoie une lettre de justification. — Débat sur les monumens des arts à conserver. — La commune suspend le département.

23 j. *Lebrun* annonce l'*éloignement momentané* de l'ambassadeur anglais, et les *dispositions neutres* de cette puissance. — *Lukner* est remplacé par *Kellermann*. — *Dillon* est destitué. — Prise de Longwy.

24 v. *Laporte* exécuté. — D. pour l'enregistrement

des effets au porteur. — D. qui donne le titre de citoyen français aux étrangers qui ont bien mérité de la liberté.

25 s. *Durosoy* exécuté. D. qui abolit entièrement les droits féodaux, qui ne sont pas fondés sur une concession primordiale des fonds. — *Jean-de-Brie* propose de créer une légion de 1200 tyrannicides. — Les cloches d'argent de Saint-Germain-l'Auxerrois et du Palais, seront brisées.

26 d. Cérémonie funèbre pour les citoyens morts le 10 août. — D. sur la déportation des prêtres non-assermentés.

27 l D. qui ordonne la publicité des séances de tout corps administratif.

28 m. *Narbonne*, *Lajard*, *Degrave* décrétés d'accusation. — La commune provisoire mande *Girey-Dupré* à la barre; il refuse.

29 me. *Lukner* est fait GÉNÉRALISSIME, à CHALONS. — Visites domiciliaires pour les armes.

30 j. *Girey-Dupré* dénonce la commune provisoire. — D. pour la formation d'un nouveau conseil de commune. — D. qui consacre le divorce comme principe.

31 v. D. qui annulle un mandat d'arrêt contre *Girey-Dupré*. — Une députation de la commune provisoire, ayant *Tallien* pour

orateur, vient réclamer contre le décret du 30. — D. d'accusation contre *Montmorin*. Arrestation de madame *Dubarry*.

SEPTEMBRE 1792.

1 s. *Montmorin*, ayant été absous par le tribunal, est reconduit en prison par le peuple.

2 d. Prise de Verdun. — *Beaurepaire*, commandant de cette ville, en sortant du conseil de guerre, où la résolution de se rendre a été prise, se tue. — D. qu'il sera journellement envoyé une députation de l'Assemblée nationale pour participer aux travaux du camp sous Paris. — On dénonce, dans le conseil-provisoire de la commune, les députés de la Gironde et le conseil-exécutif. — Massacres des prisonniers. — Députation de l'Assemblée nationale pour arrêter les troubles. — Ils se continuent pendant toute la nuit.

3 l. A deux heures et demie du matin, quelques membres de la commune viennent dans la *salle* de l'Assemblée nationale, dire que *les prisons sont vides*. — Le Temple est menacé; une députation s'y transfère. —

Lettre de *Roland*, ministre de l'intérieur, contre les anarchistes.

4 m. Serment et adresse au peuple, portant haine aux rois et à la royauté. — *Sicard* sauvé par *Monot*, se présente à la barre.

5 me. *Hérault-Séchelles*, 25.e président.

6 j. Siége de Thionville. — Le camp de Maulde est levé. — D. d'accusation contre les administrateurs du département de la Meuse. Les massacres finissent.

7 v. On déterre les cercueils de plomb pour en faire des balles. — D. qui le défend. — Empressement pour s'e rôler.

8 s. D. pour l'anéantissement des originaux des deux pétitions des 8,000 et 20,000, et des listes de signataires.

9 d. Les prisonniers d'Orleans sont massacrés à Versailles.

12 me. D. contre les parens des émigrés. — Honneurs du Panthéon accordés à *Beaurepaire*.

13 j. *Roland* dénonce des commissaires de la commune de Paris, qui recherchent dans les départemens des personnes suspectes et des effets précieux. — Articles sur le divorce, décrétés.

14 v. L'armée française s'est retirée à Châlons.

15 s. *Lebrun* annonce les intentions hostiles de l'empereur, le départ du ministre français de Ratisbonne, et propose la guerre contre le roi de Sardaigne. — *Orléans* obtient la permission de s'appeler *Égalité*. — D. qui punit de mort quiconque porterait une écharpe sans en avoir le droit.

16 d. *Cambon*, 26.e président. — *Roland* dénonce de nombreuses arrestations arbitraires et illégales.

17 l. D. qui rend la commune responsable de la sûreté des prisonniers. — La commune mandée à la barre, cherche à se justifier. — Vol du Garde-Meuble.

19 me. Adresse au peuple, relative à un bruit qu'on voulait égorger certains députés. — D. qui supprime l'ordre de Malte en France.

20 j. Victoire de Valmy, remportée par *Kellermann*. — D. d'honneur pour *Félix-Wimpfen*. — D. pour la sûreté publique de Paris. — D sur le divorce, terminé.

21 v. La Convention nationale annonce qu'elle est constituée. L'Assemblée nationale déclare que sa session est terminée, et va au-devant de la Convention nationale.

ÉPOQUE

DE

L'ASSEMBLÉE NATIONALE LÉGISLATIVE,

Depuis le 1.er octobre 1791 jusqu'au 21 septembre 1792.

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE de l'assemblée législative n'est, en quelque sorte, que celle du dix août, préparé pendant dix mois.

Neuf années se sont à peine écoulées depuis cette époque, et la plupart des hommes qui y ont attaché leurs noms, ne sont plus. Les vainqueurs furent impitoyables envers les vaincus; ils le furent également envers eux-mêmes dans leurs épouvantables divisions. Plusieurs d'eux ont laissé une mémoire regrettée des partis ou des factions qui se sont formés sous leur conduite. Quelques-uns ont inspiré un intérêt

plus général, par des talens qui s'annoncèrent avec éclat, mais dont une mort prématurée ne permit pas le développement, et par des vertus qui ne trouvèrent pas une direction assez sûre dans des temps de discorde. Il serait injuste et cruel de poursuivre leurs noms de la responsabilité de tous les fléaux qui vinrent à la suite de leur entreprise. Il serait lâche et inutile de dissimuler le vice d'un grand nombre de moyens qu'ils employèrent. Quant aux actions qui eurent tous les caractères et les plus affreux résultats du crime, il n'est permis, dans aucun temps, de chercher à en adoucir l'horreur.

Nulle conspiration n'offre moins d'obscurité, et n'est plus facile à écrire, que celle qui renversa Louis XVI, non pas du trône de ses pères (car l'assemblée constituante avait abattu celui-ci), mais du trône constitutionnel où elle venait de l'asseoir avec si peu de précautions.

Cette conspiration fut faite à haute voix, sans cesse annoncée par ses auteurs, et tous les jours essayée. Jamais orage ne fut pressenti plus longtemps d'avance, et ne fut jugé plus inévitable par ceux qu'il devait envelopper. Le détail des intrigues secrètes entre les conjurés, explique pourquoi la grande-catastrophe tarda à écla-

ter, et pourquoi elle éclata d'une manière si désordonnée et si terrible.

J'ai à retracer la dernière et cruelle année d'un règne commencé sous de fortunés auspices. Je rappellerai les fautes de Louis, de sa cour et de ses conseils ; je laisserai les faits le justifier de plusieurs crimes imaginaires ; je ne chercherai, ni à exalter, ni à affaiblir la pitié qu'on doit à des malheurs sans mesure. Quels que soient les jugemens contraires qui se prononcent sur la conduite et le caractère de Louis, je ne répéterai ceux d'aucune faction. Je ne crois pas qu'on ait le droit de dégrader la bonté et les vertus paisibles,

lors même qu'elles se rencontrent dans un caractère, privé de toute fermeté.

La vérité veut qu'on rapporte à l'assemblée législative les principes de la jurisprudence révolutionnaire qui, pendant tant d'années, nous a opprimés, que nous avons vu s'élever au dessus de plusieurs constitutions, et leur survivre. Il importe de tracer avec précision et avec rapidité, l'origine et les premiers prétextes de ces lois ennemies de la propriété, et fléaux de la liberté civile.

Enfin, le sujet le plus vaste et le plus important vient s'offrir comme en épisode dans cette histoire, je veux parler de la guerre; son ori-

gine appartient encore à cette époque.

Des objets si graves, que l'ordre des faits ne permet pas de traiter séparément, offrent des tableaux variés et contrastans dont il est difficile de composer un seul tableau. Pour éviter des digressions continuelles, je vais décrire la situation politique de la France à l'époque où l'assemblée constituante abdiqua le droit de conduire la révolution qu'elle avait commencée.

La constitution qu'elle avait créée avec tant de fatigues et d'une manière si peu digne d'elle, eut le sort qu'éprouvèrent souvent les testamens des rois absolus de leur

vivant, impunément bravés après leur mort. L'assemblée constituante avait senti, mais trop tard et d'une manière trop imparfaite, les défectuosités de son ouvrage. La liberté n'y était point assurée, puisque l'autorité y était mal assise. Elle avait dépouillé le trône de toute splendeur, de toute dignité, de tout ce qui agit sur l'imagination des peuples. Le roi, qu'elle venait d'y replacer, sortait d'une captivité honteuse. Toutes les parties de l'autorité publique étaient désunies, indépendantes par le fait, et pouvaient rompre, à volonté, les liens imaginaires qui les subordonnaient l'une à l'autre. Elle avait détaché du pouvoir exécutif je ne

sais quel pouvoir d'administration, qu'elle plaçait, ou plutôt qu'elle laissait s'égarer dans un grand nombre de départemens, dans une foule de districts, dans des milliers de municipalités. Elle mettait partout des rivalités, nulle part des arbitres. Elle n'avait rendu à la propriété, cette première sauvegarde des gouvernemens représentatifs, qu'un hommage timide et illusoire. Elle n'avait pas su trouver une digue pour contenir ses ardens successeurs; elle n'opposait à leurs passions que la constitution même, c'est-à-dire, quelques pages insignifiantes, vainement consacrées par les sermens d'un peuple irréligieux et frivole. Elle avait

mal-adroitement mélangé les divers élémens des gouvernemens mixtes, en prodiguant, à l'excès, les formes démocratiques. Tout était souveraineté, tout était combat. L'expérience des dissentions et du tumulte qu'elle avait éprouvés dans une seule chambre, n'avait pas été suffisante pour l'avertir de diviser le pouvoir législatif. Elle ne laissait au roi, pour y participer, qu'un veto limité dans son institution, funeste dans son exercice. Il n'avait pas assez d'emplois à sa nomination, pour attirer vers lui les hommes ambitieux; seulement il pouvait acheter quelques ames vénales avec une liste civile, seul objet où l'assemblée consti-

tuante eût montré envers lui quelque libéralité; et ce don lui fut encore fatal, car la liste civile devint une source de diffamation pour les défenseurs les plus désintéressés du trône constitutionnel. La royauté ne reparaissait donc que pour être avilie et odieuse.

Voilà quel était l'ouvrage, longtemps élaboré et vanté, d'une assemblée à jamais célèbre par le concours de talens, et même de vertus, qui s'y distinguèrent et qui s'y combattirent. Elle prouva qu'en politique le talent est imparfait s'il ne va pas au devant de l'expérience, et funeste s'il la dédaigne.

L'assemblée constituante était

fatiguée de la révolution. La sagesse lui était arrivée, comme elle arrive aux vieillards au moment où l'énergie leur manque. Elle eut une idée tardive, mais qui pouvait encore être salutaire ; c'était celle de reviser la constitution. Il fallait braver les opinions populaires, modifier l'excès de ses principes ; elle trembla à l'aspect des idoles créées par ses mains. Elle en fit assez pour allumer une opposition violente, et trop peu pour la dompter. Le parti qu'on nommait alors aristocratique avait poussé, avec toute l'imprévoyance qui le caractérisait, à la dissolution de l'assemblée, à la non réélection de ses membres. Opprimé et vindicatif, ce parti se ré-

jouissait du prochain abaissement de ceux qu'il regardait comme les uniques auteurs de ses maux. D'ailleurs, il envisageait un accroissement d'anarchie comme un appui nécessaire à ses espérances. Ceux qui songeaient à attaquer la France au dehors, voulaient qu'elle fût troublée au dedans, pour diviser ses forces, et pour rallier de nouveaux mécontens à ceux qui, chaque jour, venaient se joindre à eux.

Les orateurs de l'assemblée constituante s'alarmaient presque tous d'un départ si précipité. Ils essayèrent plus d'une fois de la faire revenir sur une résolution dont ils calculaient les suites funestes. Ils

étaient repoussés avec animosité. La ligue de la médiocrité envieuse s'était formée contre eux. On ne parlait plus que du desir de revoir ses foyers; on ne songeait plus à en assurer la paix. Vous eussiez dit une armée révoltée contre ses chefs, au sein même de la victoire, et préférant un retour honteux et plein de dangers, à une poursuite glorieuse et désormais facile. Un homme, toujours méprisé de l'assemblée constituante, eut de l'influence sur cette fatale résolution; c'était Robespierre. La destinée, qui voulut se servir de ce rhéteur médiocre pour nous donner le joug le plus atroce et le plus humiliant, venait de le placer dans une posi-

tion où il commençait à attirer les regards. Chef d'une minorité, composée d'abord seulement de sept membres de l'assemblée constituante, il s'était opposé à ce qu'on rendit au roi fugitif sa couronne. Après la sanglante issue de la fameuse pétition du Champ-de-Mars, il s'était caché quelques jours ; il avait reparu avec timidité, il reprit bientôt assez d'ascendant pour contrarier toute l'entreprise de la révision. En pressant la dissolution de l'assemblée, il vengeait sa vanité longtemps humiliée, il ajoutait à la réputation de son désintéressement, la seule par laquelle il pût se faire valoir. Il voyait naître cette anarchie dans laquelle

dominent les plus vils perturbateurs. Entraînée moins encore par de telles suggestions, que par quelques sentimens jaloux, l'assemblée abandonna aux chances les plus périlleuses, et sa constitution, et le monarque qu'elle eût pu soutenir encore par une tutelle vigoureuse et respectée.

L'acceptation de la constitution avait été proposée à un roi prisonnier. On avait ouvert son palais depuis quelques jours, afin qu'il parût un peu plus libre. On chercha tous les moyens de solenniser cette réconciliation qu'il faisait avec le peuple. Il y mit la sensibilité qui était dans son cœur, et plus de dignité que son caractère

n'en montrait ordinairement. Thouret, qui présidait alors l'assemblée constituante, lui remit, presque à genoux, un sceptre brisé, sans force et sans éclat. On donna le signal à la joie publique, et les ames honnêtes tâchèrent de retrouver de la joie dans leur cœur. Mais la raison offrait à chacun de sinistres pressentimens. Les fêtes furent somptueuses et lugubres. Ce n'était plus la vive et bruyante allégresse du Champ-de-Mars. Le peuple était morne et défiant, le roi semblait interroger, avec mélancolie, tous les regards; on avait peine à étouffer les murmures qui étaient toujours prêts à éclater à l'aspect de la reine. Elle semblait cher-

cher une protection dans son fils. Cette famille malheureuse cessa bientôt de se montrer, plutôt à la pitié, qu'à l'amour des Parisiens. La cour redevint sombre et silencieuse, asile des soupçons, des terreurs et des timides intrigues qui furent prises pour des complots.

Une amnistie avait été publiée pour tous les faits révolutionnaires. L'assemblée constituante avait révoqué quelques dispositions de rigueur contre les émigrans. La gêne des passe-ports était abolie. L'assemblée poussa la confiance jusqu'à penser que les ennemis les plus invétérés de la révolution suivraient le vœu du monarque, re-

viendraient autour de lui pour assurer son existence, et prendraient part au pacte nouveau qui leur promettait paix et protection. Mais il n'en arriva pas ainsi. La liberté de sortir de France parut, à des hommes aveuglés par la haine, la liberté de sortir d'une prison. Les frères du roi se servirent des antiques formules de la monarchie, pour convoquer autour d'eux, l'arrière-ban de la noblesse. Ils protestèrent que le roi était enchaîné par une autorité usurpatrice, qu'au fond du cœur il détestait; qu'eux seuls étaient les interprêtes de ses vœux, et pouvaient tracer à la fidelle noblesse la route qu'elle avait à suivre. Ils menaçaient de l'infa-

famie quiconque hésiterait à venir les rejoindre. Ils présentaient la certitude d'un retour triomphant et prochain, tous les rois de l'Europe déja ligués contre un système impie et anarchique, des armées s'avançant vers les frontières de la France, qui réclamaient une avant-garde de Français dignes de leurs aïeux. Le ressentiment et l'orgueil firent ajouter foi à ces promesses. Toutes les routes étaient couvertes de présomptueux fugitifs, qui les remplissaient de leurs menaces. On courait à Coblentz comme à la nouvelle capitale. On quittait les plaisirs de Paris, comme pour aller chercher d'autres plaisirs. Les descendans des croisés, plus inconsi-

dérés encore que leurs aïeux, abandonnaient, sans précaution, leurs vastes domaines, et n'emportaient avec eux qu'une épée qui devait être inutile ou funeste. Il y avait bien une sorte de fanatisme chevaleresque chez quelques individus ; mais ce qui précipitait, au dehors, la plupart de ces insensés, c'était la mode. Ceux qui avaient des noms illustrés, craignaient d'y imprimer une tache, en refusant de porter les armes contre leur patrie. Ceux qui avaient des noms plus obscurs, des titres plus modernes, bénissaient l'occasion qui leur était offerte d'en rehausser l'éclat. Mille aventuriers les suivaient, et les excitaient. Cepen-

dant un grand nombre de vieillards, d'hommes paisibles, quittaient, en soupirant, leur terre natale, abandonnaient ou entraînaient avec eux leur malheureuse famille; les plus cruels sacrifices leur étaient demandés au nom de l'honneur. Ils n'osaient interpréter ce qu'on appelait les lois de l'honneur.

Tel était donc le premier gage de la paix que l'assemblée constituante avait cru ramener en France. Nul mystère, nulle contrainte pour ces provocations à une guerre étrangère. Elles retentissaient dans tous les spectacles, dans tous les lieux publics; et, ce qu'il y eut de plus funeste, c'est qu'elles furent

entendues même à la cour. La reine n'observait, à cet égard, qu'une circonspection froide, mal imitée encore par plusieurs des personnes qui l'entouraient. Le roi montrait plus de douleur ; mais une douleur inactive, il n'opposa rien aux ordres impérieux que donnaient ses frères. Peut-être, il craignit, en divulguant trop tôt l'étendue du mal, de provoquer l'inquiétude qui commençait à renaître ; peut-être aussi son irrésolution naturelle lui montrait-elle quelque chance avantageuse dans la menace terrible qui allait être faite aux Français.

Ce vaste débordement d'émigrés n'empêchait pas qu'il ne restât en

France un parti contre-révolutionnaire beaucoup plus considérable qu'il ne l'était aux premiers jours de la révolution. Comme il n'avait ni direction, ni chef connu, il se mêla peu aux événemens mémorables de cette année. Mais il aigrissait contre lui le peuple par des sarcasmes répandus sur tout ce que le peuple aimait encore. Quelques royalistes, moins exaltés, demeurèrent, convaincus que leur poste ne pouvait être ailleurs qu'auprès du roi. Parmi eux, plusieurs hommes recommandables par d'antiques services, et des vertus qui avaient fait l'ornement d'un temps plus heureux. Ils reparaissaient quelquefois dans une

cour morne et attristée. On les vit dans des occasions périlleuses. La destinée de plusieurs fut de suivre ou de précéder Louis à l'échafaud.

Outre ce parti, désigné sous le nom d'aristocrates, trois autres partis s'agitaient, se combattaient, et chacun d'eux avait encore dans son sein d'autres subdivisions. L'assemblée législative était formée de ces divers élémens que nous allons parcourir.

L'époque où elle avait été élue, contribua beaucoup à donner à l'assemblée constituante des successeurs dangereux. En effet, les assemblées primaires avaient été convoquées à l'époque même de la

fuite du roi, quand les esprits fermentaient de soupçons et de ressentimens. Les vœux publics allèrent chercher les hommes passionnés, les corps électoraux ne se réunirent, il est vrai, qu'après que l'assemblée constituante crut avoir dissipé, par la force et la sagesse, le nouvel orage qui s'était élevé. Mais l'esprit qui l'animait, n'était pas celui de plusieurs des corps électoraux. Les uns nommèrent pour détruire, les autres pour conserver. La majorité se trouva composée d'hommes de bien, qui voulaïent faire, avec franchise, l'essai de la constitution nouvelle.

Voici quelle était la position des

hommes du parti constitutionnel. Ils défendaient les ministres, et souvent ils n'avaient pour plusieurs d'entr'eux ni affection, ni confiance; ils défendaient le roi et la cour, et ils trouvaient le roi trop inactif. La cour leur était beaucoup plus suspecte, ils n'en recherchaient point la faveur, ils en recevaient quelquefois des mépris. Ils défendaient la constitution, et l'expérience de chaque jour leur en faisait sentir les défauts; ils défendaient enfin ce qu'il y avait de plus raisonnable dans la déclaration des droits de l'homme, contre ceux qui l'invoquaient avec fanatisme, et lui donnaient un sens vague et délirant. Mais ce qui rompit le plus

souvent leur ligue, ce fut la peur. Ils avaient une foule de partisans secrets, qui craignaient de se montrer dans leurs rangs, que le tumulte déconcertait, qui avaient sans cesse la crainte de placer leurs noms sur des listes de proscrits, et qui cessaient de voter en hommes sincères, parce qu'ils ne pouvaient agir en hommes courageux.

Les adversaires qui s'élevaient contre eux n'étaient pas à dédaigner. Au premier bruit de la fuite du roi, le cri de la république avait retenti d'un bout de la France à l'autre. Quand on apprit que le roi était ramené en captif, on eut de la peine à étouffer ce cri. Parmi

les patriotes mêmes, qui témoignaient de l'éloignement pour le délire démagogique et les fureurs populaires, il s'éleva une division. Quelques-uns s'obstinèrent à penser que la république était bonne à établir dans ce moment, sur les débris d'un trône abandonné, d'un trône auquel, suivant leur opinion, nul effort humain ne pouvait rendre de la gloire, ni de la solidité. La force déployée au Champ-de-Mars, ne produisit, parmi les républicains, qu'une terreur de quelques jours. Elle fit naître, dans leurs cœurs, le desir de la vengeance ; ils approchaient du moment de l'exercer. Les deux premiers promoteurs de la république,

furent Condorcet et Brissot. Le premier exerçait, depuis quelques années, une sorte de suprématie au milieu des philosophes. Il était le conservateur de leur doctrine; la nature de ses talens n'eût pas suffi, pour qu'il en fût un des premiers propagateurs. Il s'était consacré à cultiver les sciences, dont il cherchait à appliquer les résultats au bien de la société, et à cultiver de vieilles et respectables amitiés. Ses nouvelles opinions lui firent abandonner ces premières sources de son bonheur et de sa réputation. Il était fait pour donner à un parti politique, plus de considération qu'il n'en pouvait recevoir. Ses mœurs étaient dou-

ces, mais il était capable d'un ressentiment obstiné. On l'avait appelé *un volcan couvert de neige.* Je ne sais s'il dirigea beaucoup les intrigues secrètes de son parti, mais il le servit d'une manière très-active, par des écrits polémiques, où le sarcasme était lancé avec plus de violence qu'il ne convient à un philosophe.

Brissot n'avait pas, comme ce dernier, un nom considéré dans l'Europe, ni les mêmes titres pour les mériter. Sa vie, assez errante, avait fourni à ses détracteurs, une occasion de le charger de mille inculpations. Avec un travail infatigable, il avait fait, particulièrement sur la politique, une mul-

titude d'écrits peu distingués. Il saisit avec avidité l'occasion de sortir d'un rôle obscur. Il avait plutôt de la finesse dans ses vues, que de la grâce dans l'expression. Son ame avait aussi plus de chaleur qu'elle n'en exhalait. Il voulait fortement la république, il la voulait avec la plus douce des révolutions, il y fut conduit avec la plus sanglante.

Condorcet et Brissot entraient à l'assemblée législative; ils trouvèrent, dans quelques-uns de leurs collègues, des hommes plus propres qu'eux-mêmes à l'accomplissement de leurs desseins. Je veux parler des députés de la Gironde, et particulièrement de Vergniaux,

Guadet et Gensonné. Sans doute, en observant la marche rapide, et les succès continuels des orateurs de l'assemblée constituante, ils s'étaient souvent dit avec amertume : *on ne nous laissera rien à faire.* Mais quand ils virent qu'on avait manqué l'occasion d'établir la république, ils crurent avoir une tâche digne d'eux. Gensonné était le moins brillant des trois ; il avait un penchant à la réflexion qu'il associait aux ressources de l'intrigue ; il avait, dans le ton, dans le style et dans les manières, ce genre froid et didactique, qui sert souvent dans les assemblées à donner aux propositions les plus hardies, l'apparence de la sagesse.

Du reste, habile en expédiens, opiniâtre, et ne montrant jamais, au milieu des chocs les plus violens, que l'ébranlement arrivât jusqu'à son ame. Avec plus de feu, plus de souplesse, et doué éminemment de l'esprit d'à-propos, Guadet secondait encore mieux les espérances d'un parti révolutionnaire. Il n'était jamais plus redoutable à ses adversaires, que quand il sortait de la question proposée. Il connaissait l'art de faire des appels aux passions secrètes d'une assemblée. Les sarcasmes amers et les apostrophes violentes, étaient ses armes favorites. Il portait tant d'adresse dans la discussion, qu'on pouvait l'accuser de perfidie. Ver-

gniaux était l'orgueil de cette députation célèbre. Il avait toutes les qualités de l'orateur, et n'avait en rien celles de l'homme d'état. Son caractère était passionné par moment, mais peuchait naturellement vers l'indolence. Chef d'un parti populaire, il ne prostituait point à sa faveur la dignité de sa mission. Il entraînait des ames grossières par un charme ordinairement peu senti d'elles.

Autour de ces hommes, se groupèrent, en parti, dans l'assemblée législative, leurs collègues du département de la Gironde, presque tous distingués par de l'habileté et de l'ardeur, et tous ceux

qui, par rigidité de principes, ou par les calculs de leur ambition, croyaient devoir être ennemis de la cour. Leurs fautes vinrent et de trop d'opiniâtreté à suivre leur première pensée, et de trop d'imprévoyance à se rendre maîtres des événemens qu'ils suscitèrent, et ne purent bientôt plus diriger.

On vit se présenter à la société des jacobins, un grand nombre de nouveaux députés. Le parti de la Gironde venait comme pour saisir cette importante domination, Robespierre l'obtint. Son hypocrisie avait été si profonde, que plusieurs de ses ennemis le regardaient alors comme un fou vertueux. La nature l'avait disgracié, même pour le rôle

de tribun. Il était sans grâce, sans aménité, d'une figure commune et sinistre. Avec une déclamation monotone, une élocution verbeuse et traînante, il voulait jouer l'enthousiasme, et n'inspirait jamais que l'ennui. Lorsqu'il était atroce, et il le fut toujours plus ou moins dans chacun des discours qu'il prononça, ce n'était point l'horreur, c'était la fatigue qu'il faisait éprouver. En croissant en puissance, il fit quelques progrès en talens; son ame avait une étendue de forces extraordinaire pour haïr et pour dissimuler.

Robespierre frémit à l'aspect des rivaux qui se présentaient comme les adversaires du trône, et qui

allaient le replacer dans un rôle secondaire. Il s'attacha à détruire par des soupçons et des calomnies, leur popularité nouvelle. Il s'opposa à la plupart de leurs vues. S'il les secondait quelquefois, c'était pour leur ravir tout le prix de leurs efforts. Il affectait un chagrin concentré, il voyait des perfidies dans la cour et dans ceux qui, suivant lui, feignaient seulement de l'attaquer. La vérité est que les passions jalouses de ce démagogue, retardèrent la révolution nouvelle, et contribuèrent beaucoup à ses suites atroces.

A cette époque, il paraissait fortement uni avec Danton, homme éminemment doué de tous les gen-

res de talens, qui n'ont de valeur que par le crime, et au milieu des désastres publics. Violent et artificieux, trompant tous ses ennemis, trompé par ceux qu'il regardait comme ses amis les plus dévoués, il conservait encore quelques mouvemens de sensibilité, même au milieu d'une cruauté réfléchie. Personne n'eut autant que lui d'invention et de fécondité de moyens, dans tout ce qui tendait à détruire. Dans des jours où la révolution était encore environnée des illusions de la philantropie, Danton mûrissait dans sa tête, préparait, annonçait déja ce système révolutionnaire, que nous avons vu s'établir, et dont toutes les bases lui

appartiennent. Il avait même, au milieu des jacobins, une légion qui lui était particulièrement dévouée, celle des *Cordeliers*. On ne pouvait ni l'entendre, ni le voir sans frémir. Un maintien terrible, et une voix rugissante appuyaient son éloquence sauvage et gigantesque. Danton était cupide et vénal. Les factions les plus opposées cherchèrent à s'en emparer. A l'époque dont je parle, la cour l'acheta, il se servit des présens de la cour pour la perdre. Robespierre le subjugua toujours, il n'était alors que son second. Il servait en même temps la faction d'Orléans.

Ce serait entrer dans une digres-

sion longue et peu utile, que de discuter ici l'influence tant exagérée, et tant contestée de la faction d'Orléans sur la révolution. Dans un moment où la destinée, seule, tint souvent la place des hommes, il est absurde d'attacher tous les faits à un homme timide et méprisé, qui assembla tous les vices, sans savoir seulement s'élever jusqu'à l'ambition. Après le 6 octobre, quelques menaces suffirent pour qu'il s'imposât un exil honteux. A son retour, une nouvelle flétrissure l'attendait. Il songeait maintenant plutôt à se venger qu'à se relever de son humiliation. Il se joignit donc aux révolutionnaires. Ses manœuvres furent obs-

cures. On ne sait pas si ses libéralités furent considérables. Il servit, et il fut traité comme un soldat vulgaire.

On peut juger par les hommes que je viens de nommer, quel esprit régnait aux jacobins. Le parti de la Gironde qui venait de rendre la vie à cette société, n'y trouva d'abord qu'une faveur douteuse ; il s'en éloigna, ou en fut expulsé ; les servit sans le vouloir, et eut le tort de ne pas les craindre assez. Les jacobins avaient à Paris une armée toujours en mouvement, composée de fripons audacieux, et d'imbécilles fanatiques. Ces légions mobiles d'hommes et de femmes révolutionnaires, composaient d'autres

petites sociétés, qui recevaient d'eux leur impulsion. Elles peuplaient leurs tribunes, celles de l'assemblée législative, et servaient encore à former une multitude de groupes, qui donnaient à tous les lieux publics, un aspect sombre et hideux. Ils avaient, dans les faubourgs, des instigateurs connus, qui savaient l'art d'émouvoir et d'entraîner le peuple. Ils avaient à leurs ordres des journaux, des pamphlets, des placards, qui produisaient sur la *plèbe* agitée, le même effet que les liqueurs fortes sur les sauvages. Nulle loi, nulle action de police ne limitait ce droit affreux de corrompre la morale d'un peuple, et de l'exciter toujours

au pillage, au soulevement. L'art des émeutes populaires était déja réduit aux principes les plus simples et les plus économiques. L'autorité des jacobins, par leur système d'affiliation et de correspondance, était à peu près aussi absolue, et aussi destructive dans toutes les parties de la France. Les magistrats étaient, ou leurs serviles créatures, ou leurs victimes dévouées.

Après avoir montré les élémens des factions dont j'ai à décrire les combats, il convient de jeter un coup-d'œil sur la situation où se trouvaient plusieurs départemens et plusieurs villes importantes. Voyons d'abord ce qui dirigeait,

et ce qui composait la force publique de Paris.

Deux grands emplois étaient connus dans la capitale, depuis le 14 juillet. L'un était celui de maire de Paris, l'autre celui de commandant de la garde nationale. Bailly avait orné la première de ces magistratures, de toute la considération attachée à son nom et à ses vertus. Cependant ce philosophe bienveillant et modeste, eût peut-être paru un magistrat faible ou peu habile, s'il n'avait eu pour le seconder Lafayette. Ce dernier était parvenu à régulariser la masse incommode et dangereuse de la garde nationale ; ou, pour mieux dire, il avait substitué à son action, celle

de quelques compagnies d'élite, intéressées à la liberté, par les passions naturelles de leur âge, intéressées à l'ordre, par leur naissance ou leur fortune. Avec leur secours il avait assoupi, plutôt que calmé le feu révolutionnaire. Il avait souvent contenu, repoussé même, les fureurs du peuple, sans perdre tout-à-fait sa faveur. Lafayette et Bailly sortaient de leurs fonctions; et, ce qu'il y avait de non moins funeste, la place de commandant de la garde nationale était divisée entre six chefs de bataillon, qui devaient l'exercer tour-à-tour. Lafayette avait provoqué cette imprudente décision, tant il y avait alors de penchant à s'alarmer pour

la liberté publique, tant était aveugle cet esprit de désintéressement patriotique, dont le vertige régnait aux derniers jours de l'assemblée constituante. En perdant son chef, la garde nationale, ou plutôt les compagnies qui la représentaient, perdirent leur force et leur zèle. On ne les vit plus se dévouer à des soins pénibles et journaliers. Dans les momens de crise, elles accouraient encore quelquefois, mais l'ennui et le dégoût les avaient dispersées, avant que les différentes autorités eussent décidé entre elles, à qui leur donnerait des ordres.

L'élection du nouveau maire de Paris, offrait aux hommes de paix

un moyen de confier encore la sureté de cette capitale aux soins de Lafayette. Ceux qui desiraient une révolution nouvelle, proposèrent Pétion; il fut préféré (*a*), et le lendemain on entendit éclater en regrets la foule de ceux qui avaient dédaigné, ou qui avaient craint d'aller donner leurs suffrages. Quels efforts pouvait-on attendre désormais pour la conservation du trône, d'hommes qui s'étaient refusés à la démarche la plus simple, pour la conservation de leurs foyers? Pétion était regardé par les deux partis comme un honnête homme. Il s'était déclaré à l'assemblée constituante l'adversaire du trône. Il avait de la sympathie, par le ca-

ractère, et par les principes, avec le parti de la Gironde. Il se conduisit comme un faible conspirateur, et comme un mauvais magistrat.

Par une contradiction digne de ce temps, la commune de Paris, qu'il devait présider, fut composée d'hommes plus attachés que lui à la constitution. Le département avait à sa tête, plusieurs hommes recommandables. Les limites de ces autorités étaient mal tracées, l'action de la police restait suspendue entre elles.

En parcourant la France, on ne trouvait rien qui ne détruisît les espérances de paix. Les haines allumées par la révolution, avaient

pris, dans le Midi, un caractère sombre et implacable. Des intrigues opiniâtres, et quelquefois même d'audacieuses provocations de la part des contre-révolutionnaires, avaient appelé d'atroces vengeances. L'assemblée constituante avait réprimé les unes, sans pouvoir également contenir les autres. D'affreux souvenirs étaient réveillés, entre les catholiques et les protestans, et alimentaient des fureurs nouvelles. Les protestans étaient presque tous partisans de la révolution. Plusieurs aspiraient à la république. Leurs ancêtres, au temps même de Coligni, exprimèrent souvent ce vœu. Comme ils comptaient parmi eux beaucoup d'hommes industrieux

et opulens, ils ne provoquaient point les désordres; mais, rangés dans le parti populaire, ils ne pouvaient pas toujours en arrêter les excès. L'esprit républicain dominait à Marseille. On n'y parlait que du bonheur et de la gloire des antiques Phocéens, fondateurs de cette ville. Cette ville était d'ailleurs jalouse d'enlever à Paris, la gloire de conduire par ses mouvemens la révolution. Nîmes, Montpellier, moins agitées, étaient à peu près dans le sentiment de Marseille. Bordeaux était fière des députés qu'elle avait envoyés à l'assemblée législative, elle connaissait leurs intentions, et les secondait de ses vœux. Lyon, moins amie de la révolu-

tion, ne lui opposait cependant pas une résistance ouverte. Elle paraissait portée à se reposer dans l'ordre constitutionnel. Arles était en proie à une affreuse anarchie; Avignon répandait autour d'elle, la contagion de ses fureurs et de ses crimes.

Les symptômes étaient moins alarmans au Nord et à l'Est de la France. L'ardeur révolutionnaire y était concentrée dans les clubs, et ne trouvait pas encore son explosion. Il y avait dans les villes, moins de modération que d'inertie. La lassitude était extrême dans les campagnes. Les paysans montraient peu de reconnaissance pour les bienfaits de la

révolution, dont eux seuls commençaient à jouir. Ils avaient formé, contre les assignats, une sorte de ligue qui donnait une progression rapide à leur discrédit. Mais ce qui avait le plus contribué à refroidir leur zèle pour la révolution, c'était ce malheureux schisme qui fut donné à la France, par l'assemblée constituante. Des prêtres rentrés tout-à-coup dans la pauvreté, et l'offrant comme le prix de leur fidélité à la discipline de l'église, acquéraient sur l'esprit du peuple une influence redoutable. Inspirés ou par le ressentiment de leurs intérêts blessés, ou par le zèle de la foi, ils agitèrent particulièrement les campagnes qui se trouvaient le

plus éloignées des communications avec les villes. La Bretagne, qui s'était livrée aux plus grands excès contre les nobles, commençait à embrasser la cause des prêtres. Le département de la Vendée nourrissait déja le germe de la guerre civile, qui a fait la longue désolation de la France.

Pour achever le tableau de la situation intérieure de la France, après l'assemblée constituante, il faudrait rassembler encore beaucoup d'autres symptômes d'anarchie, car elle était répandue dans toutes les parties du corps politique. L'insubordination faisait des progrès dans les troupes de ligne. La désertion, à peu près géné-

rale des officiers, indignait les soldats, et leur faisait perdre toute discipline. Les impôts établis avec sagesse et modération, par l'assemblée constituante, ne se percevaient que sur les grands propriétaires. On vivait d'assignats, on dévorait avec imprévoyance cette ressource. Les biens du clergé se vendaient peu avantageusement. Trop occupée des soins révolutionnaires, l'assemblée législative ne parlait des finances, que pour en dévoiler, et non pour en réparer le désordre. La circulation des subsistances dans l'intérieur éprouvait les plus grands embarras. A chaque instant de nouvelles émeutes presque toujours accompagnées de

meurtre et de pillage. On avait la terreur de la famine, que suit de près la famine elle-même.

Les villes maritimes souffraient beaucoup des troubles qui avaient déja éclaté dans les colonies, et qui faisaient pressentir à chacune leur embrasement total. La tranquillité de ces villes était menacée par leur population, qu'elles ne pouvaient ni occuper, ni nourrir. Entouré de tant de fléaux, Paris laissait le soin de calmer ou d'exciter les troubles à son assemblée, à ses clubs, à leurs légions révolutionnaires. On se livrait aux plaisirs, comme si s'était la dernière fois qu'on eût à les goûter. L'histoire de cette année montre plus

encore qu'aucune autre de la révolution, combien une longue mollesse, et quelques principes favorables à l'égoïsme, avaient flétri les ames.

Voyons la situation de la France au dehors. L'assemblée constituante avait épouvanté tous les rois de l'Europe, et les avaient tenus dans le silence. Ils cherchaient cependant à rapprocher leurs intérêts, à s'entre-communiquer leurs alarmes. Quelques-uns des premiers émigrés, célèbres par le rôle ou le rang qu'ils avaient eu dans leur pays, animaient leur passion, et cherchaient à la porter jusqu'à l'audace. Mais l'Angleterre qui devait leur donner l'impulsion, ne mon-

trait encore qu'une opposition timide au système français. M. Pitt n'avait paru d'abord qu'un froid contempteur de nos mouvemens révolutionnaires, mais il s'apercevait que nos principes acquéraient chaque jour, dans son pays, beaucoup de prosélytes ardens, et quelques-uns de recommandables. Il voila ses démarches: il ne fut pas un témoin inactif de nos premiers troubles. Le terrible retour de Varennes, engagea les puissances, jusques-là irrésolues, à venger la majesté du trône. L'Angleterre négociait depuis longtemps, avec mystère, mais avec activité, une alliance entre l'Autriche et la Prusse. L'excès de la terreur, ou

celui de l'ambition, pouvaient seuls rapprocher ces deux puissances, divisées par tant d'intérêts et tant de souvenirs.

Des conférences se tinrent à la Haye, à Pilnitz (*b*). La convention qui fut conclue dans cette dernière ville, entre l'Autriche et la Prusse, fut apprise avec le plus grand étonnement. Elle était un avertissement de la ligue qui se formait contre la France. Ce qui fut connu des articles de cette convention, jetait encore moins d'alarme que ce qui en était soupçonné. On y voyait d'abord une garantie réciproque, que se donnaient les deux monarques, contre l'invasion des principes révolutionnaires, et les

entreprises directes des Français. Le roi de France était placé sous la protection des alliés ; la guerre devait éclater sur le champ, si la couronne ne lui était pas rendue. Voilà ce que publiaient les puissances elles-mêmes ; on ne doutait pas que toutes celles du Nord, et le roi d'Espagne, et le roi de Sardaigne, ne dussent bientôt accéder à ce concert. On voyait l'Angleterre conduisant cette ligue, sans l'avouer encore. On parlait, non pas avec précision, mais avec assez de vraisemblance, du partage réglé entre l'empereur et le roi de Prusse, de quelques-unes de nos provinces. Tout faisait craindre que, quoique cette ligue ne parût d'abord

que défensive, ou une puissante intercession pour Louis, elle ne prit bientôt des caractères d'agression. Les émigrés français pressaient vivement pour une prochaine invasion. Leurs intrigues, à la vérité, ne se dirigeaient pas sur un plan uniforme. Ils avaient entre eux beaucoup de divisions, suivant l'affection particulière qu'ils portaient à l'un ou à l'autre des princes, suivant le système de gouvernement qu'ils se proposaient de faire adopter à leur retour. M. de Calonne et M. de Breteuil portaient, sur ce nouveau théâtre, leur ancienne inimitié : d'autres partis combattaient chacun d'eux ; mais tous s'accordaient à garantir

les rapides succès d'une invasion. Cependant les préparatifs des puissances ne répondaient point encore à l'impatience des émigrés. Elles portaient les premières vues de leur ambition sur la Pologne, qui avait osé faire une révolution pour se soustraire à l'anarchie qui la déchirait depuis tant de siécles. On voulait la punir d'avoir établi dans le Nord les principes de la révolution française.

L'Autriche, qui manque plutôt d'activité dans les commencemens d'une entreprise, que de persévérance et d'habileté à la soutenir, paraissait assez portée à se contenir, à l'égard de la France dans une situation défensive. Léo-

pold régnait. On l'avait vu, en Toscane, rechercher la gloire d'une administration sage. Son caractère le portait à une surveillance louable dans son but, minutieuse dans ses réglemens, et qu'il ne pouvait exercer qu'au milieu de la paix; il avait d'ailleurs à réparer les désordres occasionnés par le génie inquiet et turbulent de son frère. Nul prince n'était moins fait que lui, pour être à la tête d'une croisade. Le roi de Prusse (Frédéric-Guillaume) avait moins d'intérêt, mais plus de penchant à s'emparer de ce rôle. Tous les genres d'exaltation agissaient sur lui. Il cherchait l'extraordinaire, le merveilleux, et mon-

trait une singulière crédulité pour les plus extravagantes rêveries. Son ame avait de l'ardeur ; il était susceptible de l'enthousiasme militaire. Ce roi se fit, pendant quelque temps, chevalier. Une fatale expérience l'avertit ensuite de rentrer dans la politique du grand Frédéric.

Un autre monarque secondait plus puissamment la nouvelle ligue qu'il ambitionnait de diriger; c'était Gustave, roi de Suède. Il se croyait appelé à venger les rois humiliés, lui qui, si jeune, avait, par la plus habile et la plus prompte des révolutions, affranchi sa couronne des outrages d'une orgueilleuse aristocratie. Il était avide de

gloire, comme ceux de ses ancêtres qui en obtinrent le plus. Son activité était prodigieuse : on lui accordait un esprit étendu et fécond en ressources; il avait déja signalé sa bravoure; il était l'espoir et l'idole des émigrés... Le crime d'Ankarstroem priva la coalition du seul roi qui eût pu donner de la franchise à ses intentions, et attacher quelque gloire à ses entreprises.

A n'en juger que d'après les promesses, les princes français n'avaient pas un protecteur plus passionné ni plus puissant que Catherine II. Nul souverain n'avait exprimé plus fortement qu'elle, son horreur pour la révolution française; elle qui

avait flatté par tant d'hommages et tant d'adulations, cette philosophie française, dont la révolution était présentée comme l'ouvrage. Séduits par ses promesses, et par quelques libéralités, les royalistes français l'absolvaient de son crime. Elle trompait les royalistes, elle trompait toute la coalition. Une guerre difficile et lointaine n'offrait à sa politique aucun dédommagement, et c'était par le dernier démembrement de la Pologne que devait se terminer la gloire de son règne, et la fastueuse annonce de ses grandes entreprises.

Tandis que les principaux empires du Nord conspiraient, ou feignaient de conspirer le renver-

sement de la révolution française, quelques faibles états seuls se déclaraient, par le fait, en hostilité. Sur les confins de France, l'électeur de Trèves, les évêques de Spire et de Strasbourg, laissaient se rassembler en armes les émigrés. Leurs légions se grossissaient. On ne pouvait croire que de tels mouvemens se fissent sans l'aveu du chef suprême de l'empire, qui, pourtant, gardait obstinément le silence.

A l'approche d'un tel orage, la France, loin de voir venir vers elle un seul allié, ne trouvait pas un seul état qui ne fut au moins son ennemi secret. Vainement l'assemblée constituante avait donné

une nouvelle exécution, une nouvelle garantie au pacte de famille avec l'Espagne, il était difficile de s'aveugler sur les profonds ressentimens que devait conserver cette cour contre la révolution. L'humiliation de Louis devait peser à des Bourbons. Les émigrés, sûrs de trouver de la faveur en Espagne, s'y précipitaient en foule. Tant de haine annonçait la guerre.

Le roi de Sardaigne avait le premier donné asile aux princes fugitifs, les liens du sang l'unissaient à leur querelle. Son accession à la ligue ne pouvait être regardée comme douteuse. On craignait beaucoup cette puissance, la seule de

l'Italie qui eût une force militaire respectable.

La Hollande, rendue à son stathouder par les armes du roi de Prusse, et par les secours de l'Angleterre, était devenue tributaire de cette dernière puissance, qui en disposait d'une manière presqu'aussi absolue que du Portugal. L'épouse du stathouder, femme active et ambitieuse, croyait qu'il était aussi facile de renverser la révolution de France, qu'il l'avait été de réprimer les troubles de Hollande. Ses intrigues enflammaient la Prusse et l'Angleterre.

La vieille alliance de la France avec la Suisse, était beaucoup refroidie par l'esprit d'opposition

que ses principaux gouvernemens montraient contre les principes de la révolution française. On devait peu compter sur ses secours, mais on avait alors au moins la certitude de sa neutralité. Celle de Venise tenait tellement à ses principes, à sa sagesse héréditaire, qu'on n'avait rien à craindre de ce côté. Le roi de Naples avait les mêmes motifs de haine, et les mêmes dispositions que celui d'Espagne. Elles étaient encore fortifiées par les passions altières et vindicatives de la reine, qui ressentait tous les outrages qu'éprouvait sa sœur en France. Naples avait voulu se placer depuis peu, dans le rang des puissances mili-

taires et maritimes, et l'on ne pouvait pas tout-à-fait dédaigner cet ennemi, joint à tant d'autres plus redoutables. La cour de Rome commençait à reprendre avec quelques succès l'usage de ces armes religieuses, jadis si redoutées. Le refus fait par la plus grande partie du clergé de France, de prêter le serment demandé par l'assemblée constituante, était l'hommage le plus signalé qu'eût obtenu depuis deux siècles, la métropole du catholicisme.

La masse énorme de tant d'ennemis, l'impossibilité de leur donner un mouvement prompt et uniforme, permettait à la France de les attendre encore quelque temps,

de les ralentir, de les diviser même, par d'adroites négociations. L'assemblée constituante l'eût fait; la crainte d'une guerre si universelle et si terrible, l'avait portée à sacrifier l'occasion offerte d'établir la république. L'assemblée législative suivit un système contraire. Pour marcher à la république, Brissot crut avoir besoin de la guerre, Brissot décida des destinées de l'Europe; la cour de France eût peut-être été impuissante à résister à ses efforts, quand même elle se fût opposée sincèrement à la guerre; mais son opposition fut suspecte, elle parut se complaire aux menaces que tant de puissans intercesseurs faisaient en son nom.

Elle se conduisit avec tant de maladresse, et si peu de dignité, que ceux qui parlaient de la venger, oublièrent entièrement et ses intérêts et ses périls. Ainsi, du dehors et du dedans, tout préparait le 10 août. J'entre dans le récit des faits.

PRÉCIS

HISTORIQUE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

LIVRE PREMIER.

Le premier acte de l'assemblée législative, fut un serment de fidélité, prêté par chacun de ses membres, à la constitution qu'elle détruisit. On n'avait alors, ni le génie, ni le goût des cérémonies. A défaut d'appareil, on prodigua l'enthousiasme, et les magnifiques épithètes, et les protestations commandées. On imagina de faire venir la constitution, pour prêter sur elle les serments. L'archi-

viste (Camus), qui ne voulut pas se dessaisir de ce dépôt, vint l'apporter avec un recueillement religieux. Les constitutionnels eurent la bonne foi de croire que cette journée leur valait une grande victoire sur les républicains : Condorcet et Brissot souriaient.

Dès le lendemain, on put mieux connaître le véritable esprit de l'assemblée législative. Le roi annonça l'intention de s'y rendre, pour y prêter le même serment. A peine la lettre fut lue, qu'on entendit s'élever des voix formées dans le tumulte des clubs : c'était Couthon, c'était Chabot, qui se faisaient connaître. N'allons pas, disait l'un, renouveler le scandale de la dernière séance de l'assemblée constituante, où l'on vit le président, Thouret, parler, pres-

que à genoux, au roi. Il est temps, disait l'autre, de proscrire ces dénominations créées par le despotisme : *Sire*, *votre majesté*. On discuta sur le fauteuil du roi ; l'on ne pouvait le trouver assez abaissé. L'assemblée céda, avec entraînement, à de telles représentations, elle crut avoir signalé sa fierté ; le lendemain, elle éprouva de la honte ou du repentir. Cette provocation de guerre avec le pouvoir exécutif, faite sans aucun prétexte, et pour le plus misérable sujet, excita des murmures universels, et parut précipitée à ceux mêmes qui voulaient aller plus loin. Le cérémonial fut laissé tel qu'il était auparavant.

La première faute de l'assemblée (et sans doute, on la lui fit commettre avec intention), fut de ne s'im-

poser aucun ordre de délibération, aucun but de travail ; elle conserva, dans sa discipline intérieure, tous les désordres auxquels l'assemblée constituante s'était familiarisée, avec une honteuse faiblesse. Elle crut voir une seconde représentation du peuple, dans des tribunes composées d'hommes et de femmes, que l'esprit de sédition, ou qu'un salaire assuré y faisait séjourner. Les deux partis, qui devaient se combattre dans son sein, se partagèrent les deux côtés de la salle, et mirent une espèce de honte et de scrupule, à franchir la barrière qu'ils s'étaient imposée. Les objets de législation étaient écartés avec soin, ou traités avec indifférence. Les ministres avaient le droit de se présenter à la barre de l'assemblée ; ils n'y paraissaient que pour répondre à des

interpellations injurieuses, à des dénonciations qu'on venait de faire contre eux. On leur témoignait, à la fois, et la haine qu'inspire un pouvoir absolu, et le mépris qu'inspire une autorité sans force. On recevait, avec une complaisance adulatoire, tous les pétitionnaires, et surtout lorsqu'ils venaient dénoncer la cour, les ministres, et ceux qu'on supposait leurs défenseurs. On n'était préoccupé que de mesures de salut public, tous les dangers étaient présentés sous les couleurs les plus sombres ; on semblait entrevoir la crise la plus prochaine, la plus terrible ; on s'efforçait de la faire naître.

La première discussion importante, roula sur la nécessité d'arrêter les progrès de l'émigration ; il régnait dans la France, une inquiétude univer-

selle à cet égard. L'assemblée témoigna bientôt qu'elle l'éprouvait elle-même très-vivement. Les républicains, résolus à ne suivre, d'abord contre la cour, qu'un plan d'attaque indirect mais pressant, saisirent, avec avidité, une occasion de l'accuser et de l'éprouver. Ils savaient, d'ailleurs, que le meilleur moyen de s'assurer de la faveur du peuple, c'est de l'exalter dans ses craintes. Brissot, Vergniaud, Gensonné et Guadet, demandèrent une loi de rigueur contre les émigrés. La rapidité historique ne permet point de rapporter leurs discours : j'en vais seulement faire connaître l'esprit, pour donner une idée de la manière dont ils commencèrent leur attaque, et dont ils se trouvèrent conduits à entrer dans le fatal système des lois révolutionnaires.

« La faculté d'aller d'un pays dans « un autre, est un de ces droits pri- « mitifs de l'homme, que nous avons « dû reconnaître et proclamer, mais « le droit cesse où le crime com- « mence. Est-il un crime plus juste- « ment dévoué à l'indignation des « peuples, que celui d'aller provo- « quer une guerre étrangère contre « sa patrie ? Tel est le but de ceux « qui désertent aujourd'hui la France. « Vous n'en pouvez douter; écoutez « leurs menaces, lisez les manifestes « des princes qui les appellent, lisez « ces libelles, ces écrits scandaleux, « par lesquels ils se provoquent, au « nom de l'honneur, à ce que toutes « les nations ont regardé comme le « comble de la lâcheté. Nous est-il « permis d'ignorer ce que l'Europe « publie, ce dont elle frémit pour

« nous-mêmes ? Ne savons-nous pas « que, dans ce moment même, les « cabinets étrangers sont obsédés de « leurs conseils, et que peut-être, « déja, ils se disposent à les suivre ? « Faut-il citer les noms des coupa- « bles ? Toute l'Europe vous les ap- « prend ; que dis-je, leur impudence « même vous les fait connaître. Les « frères du roi sont-ils arrêtés par « aucune pudeur, par aucun respect « pour lui ? Ils osent bien se dire ses « interprètes. Quels noms encore à « vous citer ? Celui de deux ex-mi- « nistres abhorrés parmi nous, M. de « Calonne, M. de Breteuil ; et ce « Bouillé, fauteur du projet désas- « treux, qui conduisit le roi à Va- « rennes. Les émigrans ne forment- « ils pas déja actuellement des légions « armées, qui s'avancent jusques sur

« notre territoire ? Leur menace sera
« vaine, oui sans doute ; mais qui
« sait par combien d'efforts, par com-
« bien de combats, il faudra repousser
« les étrangers, aux armes desquels
« ils mêlent leurs armes parricides ?
« Et quand même vous supposeriez,
« ce qui est difficile à croire, que les
« rois de l'Europe soient arrêtés dans
« leur haine, ou par la peur, ou par la
« sagesse, combien d'autres fléaux ré-
« sultent pour nous de l'émigration !
« Voyez la France qui tombe, par de-
« grés, dans un affreux épuisement.
« La confiance se perd chaque jour.
« Le rapide discrédit des assignats dé-
« concerte les plans les plus utiles de
« finances. Enfin, comment opposer
« le frein des lois aux factieux de
« l'intérieur, à ceux mêmes qui por-
« teraient la guerre civile dans plu-

« sieurs départements, tandis qu'on « laisse impunis, et qu'on protège « encore les propriétés de ceux qui « suscitent une guerre étrangère ?

« Eh bien, malgré des crimes si « prouvés, que vous propose-t-on au- « jourd'hui ? Ce n'est point de frap- « per, c'est d'avertir. Il n'y a point ici « à craindre le mélange des innocens « et des coupables ; puisque tous se- « ront avertis, puisque les innocens « se sépareront eux-mêmes des coupa- « bles, en profitant d'un délai qui, « peut-être, sera inutilement proposé « à l'orgueil féroce des autres. Enfin, « cette conspiration extérieure a un « chef, c'est Stanislas-Xavier, frère « du roi, c'est à lui, sur-tout, que doit « être adressée cette dernière invita- « tion d'un peuple outragé, mais clé- « ment, à des français ingrats. »

Le parti constitutionnel partageait ces alarmes, mais il craignait les suites de cette première démarche à laquelle on voulait l'entraîner. Ramond, Vaublanc, Dumas et le Montey, prononcèrent des discours que je ne puis rappeler également que par un extrait rapide.

« Un nouveau pacte de concorde « vient d'être donné aux Français ; « il a été jusqu'à présent sans effet, « sur des cœurs ulcérés et vindicatifs. « Ils profitèrent d'une liberté sans « bornes ; eh bien, il faut la restrein- « dre. On s'exprime ici avec crainte « sur les émigrans, et sur leurs pro- « jets ; sincère ou non, cette épou- « vante doit accroître le mal. On « veut mettre le roi à une épreuve « trop violente, en lui faisant rom- « pre tous les liens du sang. Les puis-

« sances de l'Europe ont besoin d'avoir « une conviction plus entière de la « liberté dont il jouit au sein de la « nation, et c'est par un tel acte « qu'on veut la manifester ! Une li- « gue aussi insensée que celle qui se « forme, doit se dissoudre par l'im- « puissance où elle sera d'agir. Quel « effet produira le dernier et fatal « avertissement qu'on propose ? Cal- « mera-t-il les passions, et surtout « l'orgueil révolté ? Non, il l'irritera « davantage. Ce décret ramènera peu « de fugitifs, et créera, même au « milieu de nous, de nouveaux mil- « liers de mécontens. Par quoi les « émigrans seront-ils bien surement « avertis ? C'est par le temps, par la « misère, qui déja s'avance vers eux, « et les dévore. C'est par la dure hos- « pitalité des étrangers ; c'est par ces

« affections natives, qui ne peuvent
« être interrompues longtemps dans
« le cœur de l'homme, et surtout du
« Français. L'assemblée constituante,
« plus sage et plus fière que nous, a
« dédaigné ce vain rassemblement
« que forment, autour de notre fron-
« tière, des hommes qui seraient peut-
« être plus dangereux dans notre sein.
« Un signal d'alarme, donné si pré-
« maturément, doit accroître l'au-
« dace des rois jaloux, qui croiront
« lire dans nos terreurs, le sentiment
« de notre faiblesse. Oui, sans doute,
« il y a ici un crime, mais où trou-
« ver les criminels, et par quels
« moyens les atteindre ? Elles seront
« bien vastes et bien terribles les listes
« de proscription qu'on veut ouvrir.
« La peine de la confiscation est
« odieuse dans tous les gouverne-

« mens, mais dans les gouverne-
« mens libres, elle est surtout un
« poison qui corrompt toute morale,
« toute probité; elle offre, pour le
« moment, une ressource à laquelle
« on veut souvent revenir, et on n'y
« revient que par de l'oppression et
« par des crimes. Tous les émigrés,
« d'ailleurs, sont-ils coupables, ou
« le sont-ils au même degré? Il en est
« que la crainte seule a chassés loin
« de leur patrie. Montrons-leur une
« révolution qui se calme par la sa-
« gesse, ils reviendront; montrons-
« leur une révolution qui se perpétue
« sans objet, et avec des désordres
« toujours croissans, nos décrets,
« nos menaces, ne suffiront pas pour
« les rappeler.

« L'émigration existait avant la ré-
« volution même. L'activité des Fran-

« çais, les encouragemens que reçoi-
« vent, au dehors, leur industrie et
« leurs talens, le desir même de les
« perfectionner, les y conduisent sou-
« vent. Devez-vous les arracher, sans
« scrupule, à leurs entreprises com-
« mencées? Peuvent-ils entendre vo-
« tre avertissement dans les régions
« diverses où le sort les a jetés? Que
« d'injustice, que d'oppression, vous
« allez renfermer dans une seule loi!
« Vous essaierez de la modifier?
« Atroce dans son but, elle le sera
« toujours dans ses moyens. »

Ces considérations ébranlèrent peu l'assemblée. Les tableaux alarmans qui lui étaient offerts par différens orateurs, étaient, chaque jour, confirmés par les nouvelles que l'on apprenait. L'indignation dicta deux décrets, prélude nécessaire de lois plus

rigoureuses. Par le premier, on prescrivait à Stanislas-Xavier, prince français, de rentrer en France, dans le délai de deux mois ; faute de quoi il serait censé avoir abdiqué son droit éventuel à la régence ; par le second, l'assemblée législative déclarait, dès ce moment, suspects de conjuration contre la patrie, les français rassemblés au-delà du royaume, déclarait coupables ceux qui seraient encore en état de rassemblement le premier janvier prochain, et ordonnait qu'ils fussent punis de mort.

Les républicains avaient porté les alarmes de l'assemblée sur une autre espèce d'ennemis, qu'ils peignaient comme plus dangereux encore que les émigrés ; les prêtres qui avaient refusé le serment. Une foule de pétitions, plusieurs rapports des autorités

administratives, représentaient les campagnes livrées à leur influence. Déja ceux des prêtres qui s'étaient soumis aux lois de l'état, avaient à redouter les fureurs vindicatives de ceux qu'on nommait réfractaires. On rapportait que dans différentes communes, ils avaient été poursuivis, assassinés. Les prêtres perturbateurs mettaient d'ailleurs dans leurs manœuvres, une adresse si ténébreuse, que les tribunaux n'avaient ni les moyens de les convaincre, ni la volonté de les poursuivre. Voilà ce que disaient les pétitions et les rapports, dont on entretenait l'assemblée. Les orateurs du parti républicain se déclarèrent contre ces prêtres. Condorcet, qui s'était annoncé comme le zélateur de la liberté des cultes, crut devoir sacrifier les maximes de la

philosophie, soit aux dangers de l'état, soit aux intérêts de son parti. La discussion devint bientôt plus orageuse que celle même qui avait concerné les émigrés. Une question politique produisit l'effet d'une querelle religieuse. Ceux qui osaient rappeler les principes de la philosophie, étaient traités de fanatiques. Ceux qui parlaient de persécutions, s'appelaient philosophes. On demandait qu'on retranchât aux prêtres qui s'obstineraient à refuser encore le serment, la pension que l'assemblée constituante leur avait accordée à titre d'anciens titulaires, qu'ils fussent placés sous la surveillance des départemens, et déportés, lorsqu'ils auraient excité quelque part des troubles religieux. « Qu'allez-vous faire? disaient les « opposans; quoi! vous consacrez

« la liberté des cultes. Plus sainte
« encore que la constitution, la dé-
« claration des droits de l'homme l'a
« solennellement promulguée, et
« vous fomentez un schisme impru-
« demment créé par l'assemblée cons-
« tituante ! Vous y faites intervenir
« l'autorité, afin qu'elle persécute.
« Cette première assemblée vous a
« laissé de grands exemples à suivre,
« des lois et des maximes à respec-
« ter, et quelques erreurs à réparer.
« Corrigez celle-ci, c'est la plus fu-
« neste de toutes. Dégagez le serment
« imposé aux prêtres, de tout ce qui
« rappelle des formules religieuses
« qui sont hors de votre empire, et
« qui doivent se renfermer dans ce-
« lui de la conscience. Le refus d'un
« serment ne fut jamais coupable, sa
« violation seule est criminelle ; et

« comment vous propose-t-on d'exer-
« cer votre vengeance ? Quoi ! sup-
« primer une faible pension accor-
« dée, non à titre de munificence,
« mais à titre d'humanité, ravir des
« alimens, rompre un engagement
« contracté, réduire à la plus ex-
« trême misère, ceux à qui on a en-
« levé leurs richesses ou leur aisance !
« Non, ce n'est point ainsi que doit
« se venger la nation française. On
« va encore plus loin en rigueur ; on
« veut qu'il y ait entre les citoyens
« français une classe de proscrits. Des-
« tructeurs de l'inégalité politique,
« nous convient-il d'établir cette
« cruelle inégalité qui fait tomber
« l'oppression sur une classe entière
« d'hommes ? Vous, ou vos succes-
« seurs, vous imiterez cet exemple,
« si vous le donnez une fois. Quand

« on a fait une première classe de « proscrits, rien n'empêche d'en créer « demain de nouvelles.

« Est-ce du moins la politique qui « ordonne ces iniquités ? La politi- « que vous les défend. On s'entretenait « peu des prêtres, de leur culte, et de « leurs dogmes avant la révolution. « On en parle aujourd'hui, c'est qu'on « a persécuté les prêtres. Pour ache- « ver de ressaisir tout l'empire qu'ils « ont perdu, ils vous demanderaient « eux-mêmes et des proscriptions et « des supplices.

« Les tribunaux, dites-vous, mon- « trent pour eux des complaisances, « ou ne savent pas les atteindre ? Crai- « gnez de proclamer l'impuissance des « tribunaux, car vous en hardirez tous « les genres de rébellion. Gardez-vous « d'annoncer la corruption des tribu-

« naux, si vous n'en avez des preuves « assurées, car vous leur ôterez toute « confiance, c'est-à-dire, toute auto- « rité. Mais redoutez surtout de créer « un genre de délit qui leur soit étran- « ger. »

Ces discours furent entendus avec une extrême défaveur. On ajouta aux reproches actuels que méritaient les prêtres, tous les crimes qui jadis furent commis par eux, ou d'après leur inspiration. La religion même cessa d'être traitée avec la déférence et le respect qu'avaient montrés, pour elle, les orateurs de l'assemblée constituante. Un des adversaires des prêtres, prononça ces paroles : *Mon Dieu, c'est la loi, je n'en connois point d'autre.* Les évêques constitutionnels qui étaient dans l'assemblée, s'élevèrent, avec indignation, contre cette

profession d'athéisme. L'assemblée fit peu d'attention à leurs scrupules. Le décret fut enfin adopté, au milieu du tumulte, tel qu'il avait été proposé.

Les deux actes législatifs que je viens de rapporter, étaient soumis, par la constitution, à la sanction du roi. L'un et l'autre blessaient cruellement ses affections. Il avait au moins de la pitié pour les émigrés, et une entière soumission, dans ses opinions religieuses, aux prêtres insermentés. On lui présentait, d'ailleurs, à signer la proscription de son frère. Louis ressentait, avec plus de force que ne le font ordinairement les rois, l'empire des affections domestiques. Troublé de ces nouvelles épreuves, qu'on lui faisait subir, il appela de tous côtés des conseils. Il admit auprès de

lui des hommes de tous les partis, et il leur parla comme si chacun d'eux avait eu sa confiance.

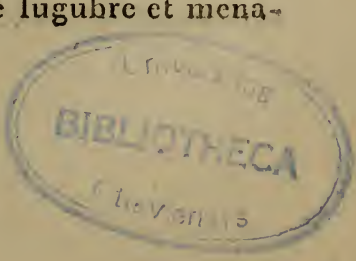
Déja il avait été obligé de renouveler en partie le ministère. Montmorin avait quitté le département des affaires étrangères ; l'assemblée constituante avait assez exercé sa constance, il craignit les orages d'une assemblée plus turbulente. Le roi le vit s'éloigner à regret, et ne cessa de le consulter comme un ami. Montmorin en eut le dévouement. Plusieurs hommes recommandables, et parmi eux Barthélemi, refusèrent ce ministère ; Delessart l'accepta. Bertrand de Molleville, fut nommé à celui de la marine ; Narbonne à celui de la guerre ; Cahier de Gerville, à celui de l'intérieur ; Tarbé, à celui des contributions publiques ; Duport-

Dutertre tenait les sceaux de l'état. C'étaient-là les conseillers de Louis. Leurs divisions, dont j'aurai bientôt à rendre compte, rendirent inutile ou funeste pour le roi, leur zèle même à le défendre. Ce fut au milieu de l'embarras où le mettaient ces deux décrets, que les intrigues jouèrent en tout sens autour de lui. Plusieurs chefs du parti populaire de l'assemblée constituante, et particulièrement Duport, Barnave, et Alexandre Lameth, furent appelés dans une cour, où ils étaient haïs et soupçonnés (*c*). Ils proposèrent des partis vigoureux; et, comme ils avaient toujours à craindre la faiblesse du monarque, ils voulaient qu'il se plaçât sous leur tutelle, de manière à écarter toute autre influence. Ils lui enseignaient les moyens de disputer de popularité

avec l'assemblée législative, même en refusant ces décrets. Louis écouta sans murmure, mais suivit sans fidélité, les propositions qui lui furent faites à cet égard. La reine, particulièrement, montrait de l'aversion pour tous les plans qui subordonnaient le roi, à l'influence des hommes qui avaient porté les premiers coups à son autorité. On exigeait de Louis, qu'il remplaçât les mesures de l'assemblée, contre les émigrés, par une active surveillance, par des exhortations et des menaces pressantes. On voulait, qu'à l'égard des prêtres insermentés, il témoignât qu'il voyait, au moins, avec regret leur opposition, et qu'il ne les choisît plus pour diriger sa conscience. Louis répondait qu'il devait au moins jouir de la liberté accordée à chaque citoyen, d'être libre

dans son culte. Il était pressé par le remords d'avoir trop peu défendu la religion et l'église, des atteintes que leur porta l'assemblée constituante.

Il commença par apposer son véto sur le décret relatif aux émigrés, il sanctionna celui qui prescrivait à son frère de rentrer en France. Le refus du premier de ces décrets, annonçait que le roi voulait user de son pouvoir, même dans son exercice le plus périlleux ; l'acceptation du second, annonçait à ceux qui connaissaient son cœur, qu'il se regardait encore comme dans une situation passive et contrainte. Lorsque le ministre Duport-Dutertre vint dans l'assemblée, prononcer, au nom du roi, le premier véto, suivant cette formule constitutionnelle, *le roi examinera*, il se fit un silence lugubre et mena-


BIBLIOTHECA

çant. Les républicains triomphèrent de voir que Louis, en acceptant le combat, fournissait un prétexte et des moyens pour l'attaquer avec plus de fureur. Ils dissimulèrent, ils retinrent ceux qui, moins habiles, voulaient laisser éclater leur colère. Ils félicitèrent ironiquement le roi, sur la preuve qu'il donnait à l'Europe, de la liberté dont il jouissait au sein de la nation. Le ministre voulait exposer, et les motifs du refus de la sanction, et les mesures exécutives par lesquelles le roi devait suppléer au décret. A peine avait-il prononcé quelques paroles, que des murmures l'interrompirent. Le président, c'était Vergniaud, lui imposa silence, en lui disant d'un ton sévère, que la constitution accordait bien au roi le véto, mais non

la faculté d'en développer les motifs.

Le lendemain, parut une proclamation, dans laquelle le roi parlait avec sévérité aux émigrés, et cherchait, en même temps, à les convaincre de la criminelle imprudence de leurs entreprises. La cour avait cru par-là calmer les murmures des républicains ; mais ils furent atteints d'un nouveau scrupule constitutionnel. Le roi pouvait-il faire une proclamation de ce genre ? C'était un acte législatif, c'était une usurpation. D'ailleurs, dans cette proclamation, que de faiblesses, que de réticences! La sévérité même y avait encore l'accent paternel ; voilà ce qui frappait Brissot, voilà ce qu'il dénonça à l'assemblée. Pour cette fois, cependant, il parut un ennemi trop

injuste, trop implacable ; sa dénonciation fut sans suite.

Un tel essai encourageait peu un second véto. L'opinion publique vint aider le monarque dans une résolution, déja prise au fond de son cœur. Le département de Paris, qui était alors composé d'hommes recommandables par leur patriotisme et leurs lumières, tels que la Rochefoucault, Baumetz, Desmeuniers, Talleyrand, Anson, Brousse, Garnier, adressa au roi une pétition, pour l'engager à apposer son véto. On cite encore aujourd'hui cette pétition, comme un modèle de discussion lumineuse sur la tolérance. L'orgueil de l'assemblée nationale se révolta contre cette entreprise hardie, d'une autorité subordonnée ; longtemps elle parla, elle s'occupa même de la punir, elle

fut cependant retenue par la haute considération qui environnait les membres du département de Paris.

Un second véto fut apposé. L'assemblée goûta le plaisir de la vengeance, en écoutant et ses orateurs, et ses nombreux pétitionnaires, et les tribunes elles-mêmes, lancer mille invectives contre la cour et les ministres.

Deux événemens désastreux qu'on apprit à cette époque, vinrent frapper les ames d'un excès d'horreur, dont les désordres révolutionnaires n'avaient pu même fournir l'idée. Ces deux épouvantables nouvelles, étaient le massacre commis dans la glacière d'Avignon, et les fureurs des nègres révoltés de l'ile Saint-Domingue. On eut alors un affreux parallèle à faire, de la barbarie des

peuples sauvages, et de celle des peuples civilisés, qui ont rompu le frein des mœurs et des lois.

Avignon avait déja été plusieurs fois le théâtre de scènes sanglantes, et de lâches assassinats, depuis que le vœu de réunion à la France avait été proposé dans cette ville. L'assemblée constituante avait longtemps résisté à déclarer cette réunion; elle la prononça le jour même où le roi venait, dans son sein, accepter la constitution. Ce décret corrompit tout le plaisir qu'il pouvait goûter dans ce moment. Ses principes religieux s'alarmaient d'un envahissement fait sur le pape; aussi hésita-t-il à donner sa sanction; elle lui fut arrachée, en quelque sorte, par le ministre de la justice, Duport-Dutertre, qui craignit pour le roi, les suites

de cette première résistance. La réunion ne fut point opérée aussi promptement qu'il était nécessaire, pour enchaîner deux partis furieux. Le peuple avignonnais avait mis à la tête de ses expéditions révolutionnaires, un être stupide et féroce, nommé Jourdan, qui s'était donné à lui-même l'affreux surnom de *coupe-tête*. Il était l'instrument des fureurs de quelques hommes qui dominaient, dans le Midi, de continuels exemples de cruautés. Le parti opposé à la réunion, ne gardait lui-même aucune mesure, et se flattait encore qu'elle pouvait être écartée. Il avait repris quelque domination dans la ville. Un jour, des hommes de ce dernier parti, assaillirent Lécuyer, secrétaire de la municipalité; les assassins le poursuivirent jusqu'au pied des autels,

où il avait cherché un refuge, et lui donnèrent la mort. La vengeance ne fut pas soudaine, mais n'en fut que plus atroce. Le parti, que dans une telle occasion, je rougirais d'appeler le parti patriote, rassembla ses forces en silence, rappela en secret, dans Avignon, ceux qui avaient été contraints de s'en éloigner; et, après s'être assuré de l'impossibilité où étaient ses nombreuses victimes de lui échapper, il éclata, le dimanche 30 octobre 1791. Les commissaires pacificateurs étaient éloignés.

La ville est investie, les portes sont fermées; une troupe, commandée par le barbare Jourdan, va chercher, dans leurs maisons, les malheureux voués à la mort. On les entasse, au nombre de plus de soixante, dans le palais; les monstres, que rien n'em-

pêche de commettre leur crime, attendent cependant les ténèbres, comme plus favorables à leur férocité. Ils viennent enfoncer les portes de la prison, chacun d'eux est maître d'assouvir sa rage par un supplice de son choix. On rapporte qu'un jeune homme, de dix-huit ans, immola quatorze personnes de sa main, et qu'il se plaignait encore de sa lassitude. Le père est rapproché de ses enfans, la mère de sa fille, comme pour les faire expirer à chaque coup qui tombe sur des êtres si chers. Douze femmes sont immolées : ma plume ne peut exprimer quelles tortures on leur fit subir. Le jour paraît, deux victimes ont échappé à la faveur de la nuit, on les retrouve, on les rejoint à leurs malheureux compagnons. Parmi eux était un prêtre âgé

de soixante-dix-huit ans, bienfaiteur des pauvres ; ni la pitié, ni même la reconnaissance, ne peuvent le protéger. Enfin, quand il ne reste plus, devant ces bourreaux, que des restes inanimés, ils les déchirent, ils les mutilent, et les cadavres, tronqués, sont entassés dans une glacière qu'on mure ; d'autres sont jetés dans le Rhône. Telle fut cette nuit désastreuse, modèle des horreurs qui bientôt devaient se commettre parmi nous. Les commissaires envoyés dans cette ville arrivèrent trop tard pour arrêter tant de crimes, mais parlèrent au moins de les punir. Lâches à l'aspect de la force, ces bourreaux, couverts de sang, se laissent enchaîner. L'assemblée législative ne put entendre cet épouvantable récit, sans pousser des cris d'indignation : le président

s'évanouit en lisant la lettre qui révélait à l'univers ce comble de férocité. Malheureusement, ce premier mouvement d'horreur se calma dans des ames entraînées par l'esprit de parti ; au bout de quelque temps, on parla d'amnistie, on l'obtint, et on eut le 2 septembre.

On n'apprendra pas sans étonnement, que, parmi les hommes qui furent accusés d'avoir dirigé les assassinats d'Avignon, il s'en trouva qui furent capables de remords, et qui voulurent quitter la carrière du crime. Il y en eut deux qui moururent victimes du 31 mai.

Le désastre de Saint-Domingue embrassait encore un plus grand nombre de victimes, et portait un coup plus cruel à la France. Les malheureux colons étaient, depuis long-

temps, divisés entr'eux. Frappés de crainte sur les effets que le dogme politique de l'égalité des hommes devait produire parmi les nègres, le plus grand nombre courait au devant du mal qu'il voulait empêcher. Les uns songeaient à se rendre indépendans de la France; les autres se soumettaient à la métropole, mais demandaient une garantie pour leur sûreté. L'assemblée constituante s'était montrée sensible aux alarmes de ces derniers. Barnave, au moment même où il suivait, avec le plus d'ardeur, les principes populaires, avait fait éloigner toute discussion qui pouvait compromettre la plus florissante des colonies. Cependant les nègres semblaient encore dormir du sommeil de l'esclavage; mais les hommes de couleur cherchèrent à profiter des

circonstances, pour sortir d'une position abjecte, équivoque, et pour participer aux droits politiques des colons. Ceux-ci crurent qu'en les leur accordant, ils affaibliraient le préjugé qui accoutumait les nègres à les voir comme des êtres d'une nature supérieure. Ils refusèrent, dans leur orgueil ou dans leur politique, de se faire des alliés des hommes de couleur; ils s'en firent de redoutables ennemis. Un mulâtre, qui était en correspondance avec Brissot, fut accusé, par les colons, d'avoir fomenté un soulèvement; ils le firent périr. L'assemblée constituante s'occupa longtemps de leurs querelles, et ne satisfit aucun des deux partis qui se combattaient. Les mulâtres ne tardèrent pas à allumer le feu de la sédition parmi les nègres. Ils croyaient

être toujours maîtres de ne porter leurs fureurs dévastatrices que jusqu'à tel ou tel degré. Les nègres employèrent cette dissimulation familière aux peuples sauvages qui nourrissent l'espoir d'une grande vengeance. On prétend que des émissaires partirent de France pour aller les exciter; d'autres disent que l'Angleterre, qui avait, dès longtemps, préparé le désastre d'une colonie dont elle était jalouse, inspira, même parmi nous, les démarches, les discours et les écrits qui devaient amener cette catastrophe. L'Espagne est aussi accusée à cet égard; et, quoiqu'un crime de ce genre répugne aux maximes de ce gouvernement, on est forcé de convenir que les colons espagnols de Saint-Domingue se conduisirent avec perfidie, avec inhumanité. Le

complot était déja presque unanime parmi les nègres, et rien ne le trahissait. Ils avaient des chefs, des protecteurs, ils entendirent leur signal; en un instant, les florissantes habitations, qui fournissaient à notre luxe, à notre commerce, sont consumées par les flammes Les propriétaires sont poursuivis, sont égorgés, la tête de leurs enfans est portée sur des piques, et c'était là l'horrible étendart de cette troupe de cannibales. Le maître compatissant est massacré à côté du maître inhumain. Si quelquefois un esclave ose intercéder pour lui, cet esclave partage son sort. Il y en eut cependant qui signalèrent leur reconnaissance par le plus intrépide dévouement, qui nourrirent, dans des cavernes, ceux qu'ils avaient soustraits à la fureur de leurs compa-

guons. L'Africain déchaîné marque sa fureur par des inventions de nouveaux supplices (tant les hommes savent inventer en ce genre) : un malheureux colon est scié entre deux planches ; les femmes..... non, je ne puis achever. Bientôt la campagne n'offre plus qu'un monceau de cendres ; déja il ne reste plus rien de douze cents caféteries et de deux cents sucreries ; et le bruit de ce désastre va porter la joie parmi les politiques et les spéculateurs de Londres ! Ce qui reste de colons va se réfugier dans la ville du Cap, triste asile, où de nouvelles fureurs devaient bientôt les engloutir. L'histoire consacrera-t-elle un fait qui, dans ce temps-là, fut affirmé, mais qu'au milieu de tant d'horreurs on ne peut concevoir encore ? Plusieurs blancs allèrent chercher un

refuge parmi les colons espagnols; on prétend que ceux-ci les livraient, pour trois portugaises, à la vengeance des nègres. La révolte s'était moins étendue dans la partie de l'ouest, mais les hommes de couleur s'y livrèrent à des passions féroces; ils portèrent l'incendie dans la ville du Port-au-Prince.

Quand on apprit en France ces malheurs et ces crimes, les ames, loin de se réunir par les sentimens d'indignation et de pitié qui leur étaient communs, s'aigrirent encore davantage. Le penchant au soupçon qui était entré dans le cœur des Français, s'y fortifia. On se regarda comme destiné à vivre dans un siécle d'horreurs; on chercha moins à les prévenir, qu'à les faire tomber sur ses ennemis. Chaque parti s'accusa réciproque-

ment d'avoir, par ses imprudences, ou par ses perfidies, donné lieu, soit aux massacres d'Avignon, soit à ceux de Saint-Domingue. Claude Fauchet, homme d'un esprit faux, d'un caractère emporté, reprocha au ministre Delessart, d'avoir différé, à dessein et dans une atroce pensée, de mettre à exécution le décret qui unissait Avignon à la France. Il voulut faire rejaillir sur lui tout le sang qui avait coulé. « Ce n'est point, s'écria-t-il, « dans un transport qui fit frémir « toute l'assemblée, ce n'est point la « mort que je souhaite à ce ministre; « la mort n'est qu'un supplice du « moment. Qu'il vive, mais qu'il soit « condamné à respirer l'odeur des « cadavres enfermés sous la glacière. » L'homme qui forma cet exécrable vœu, était cependant un prêtre!

Brissot attribua tous les malheurs de Saint-Domingue à la faiblesse de l'assemblée constituante, qui avait refusé aux hommes de couleur la plus juste demande. Le parti opposé les attribua à Brissot, le plus véhément, et le plus actif des ennemis de l'esclavage des noirs. L'assemblée disputa longtemps sur un désastre dont il était devenu difficile d'arrêter les progrès; la discussion fut orageuse. Brissot persuada à l'assemblée, qu'il fallait désormais employer tous ses soins à calmer les hommes de couleur; les droits politiques leur furent accordés.

Le parti républicain avait suffisamment essayé son pouvoir sur l'assemblée, il marcha d'un pas plus accéléré vers son but; il appela la guerre. Rien ne paraissait plus facile, que

de familiariser avec elle des imaginations ardentes. Un seul homme arrêta longtemps leurs projets, il chercha à détourner de la France et de l'Europe, la plaie profonde qu'elles allaient recevoir. Qui le croirait! cet intercesseur qui parlait au nom de l'humanité, c'était Robespierre. Il choisissait toujours ses ennemis, parmi ceux qui étaient les plus près de la popularité ; l'ardeur de combattre des rivaux qui allaient entièrement l'éclipser, le porta à s'opposer à un fléau qui semblait pourtant favoriser les espérances de son parti, et son ambition particulière. C'était au club des jacobins, que s'agitait, entre Robespierre et Brissot, la destinée de l'Europe. La victoire resta longtemps indécise entre eux. Le parti de la Gironde put pressentir, dans

cette discussion, l'ingratitude dont les jacobins devaient un jour payer ses services. Robespierre employa, contre lui, l'arme qu'il maniait avec le plus d'art, les soupçons et les calomnies. « Craignez, disait-il aux jacobins, vous, les adversaires constans de la plus perfide des cours, « d'être aujourd'hui les instrumens « de ses desseins. Brissot propose la « guerre, je lui demande où sont nos « armées, où sont leurs approvisionnemens, quels chefs doivent les « diriger. Quoi! sous les yeux d'un « peuple entier, plein d'enthousiasme « et de surveillance pour sa liberté, « la cour a pu, impunément, ourdir « mille trahisons, et nous croyons « qu'elle s'en abstiendra dans le moment où elle seule conduira nos « armées, où elle les conduira contre

« qui ? contre ceux qui parlent de « la venger, contre ses parens, ses « amis, ses complices. Non-seulement « je prévois des perfidies dans ceux « qui dirigeront la guerre ; mais j'en « vois dans ceux-mêmes qui nous « la proposent. On veut humilier la « révolution française, par des re- « vers, qui, déja, ont été combinés « dans les cabinets, et de Vienne « et de Paris. On juge bien que les « efforts des émigrés sont désormais « impuissans ; pour faire tomber sur « la France tout le poids de l'Eu- « rope, on veut que nous-mêmes « nous rendions de l'audace aux « rois indécis et troublés. Oui, je « ne crains pas de le dire, le sang « de nos soldats est vendu d'avance. « On poussera les patriotes au dehors « pour leur y faire trouver une mort

« certaine. Plus je médite sur cette « chance funeste, plus mon ame se « remplit d'affreux pressentimens. Je « vois ceux qui, par de lâches as- « sassinats, ont fait couler le sang « de nos frères au Champ-de-Mars, « je les vois s'emparer du comman- « dement. Quelle garantie m'offre- « t-on contre mes pressantes alar- « mes ? Le patriotisme de MM. Bris- « sot et Condorcet. Je ne sais s'il fut « éclatant, je ne sais s'il est sincère, « mais je sais au moins qu'il fut bien « tardif. Je les ai vus adorateurs de « M. de Lafayette ; ils furent un « moment ses adversaires, il le pa- « rurent au moins, mais je les ai « vus épargnés seuls, après l'odieux « succès, que peut-être ils lui pré- « parèrent. Les patriotes surent faire « les plus grands efforts sans leur

« concours, les patriotes doivent se « tenir en garde contre leurs sugges- « tions. »

On peut juger par le ton de ce discours, quelles divisions existaient déja entre les adversaires de Louis. La cour, au lieu de savoir profiter d'une discorde si favorable à ses vues, s'abandonna elle-même à des querelles intestines. Les ministres qui n'avaient que quelques jours d'existence, agissaient entre eux en ennemis déclarés. Ils se disputaient la confiance d'un roi faible et épouvanté, habitué dès longtemps à ne jamais penser, comme à ne jamais agir par lui-même. Le ministre de la guerre, Narbonne, jeune homme plein d'activité, de graces et de talens, voulait que le roi fît des sacrifices à la popularité, qu'il lui

était important de recouvrer. Cahier de Gerville, homme d'un patriotisme pur et sévère, le secondait avec zèle. Ils avaient deux adversaires dans Bertrand de Molleville et Delessart. Ce dernier qui conduisait les négociations, crut imprudemment qu'elles pouvaient se diriger de manière à rendre la position du roi plus respectée en France. Il suivait une politique dilatoire; convaincu que rien ne portait Léopold à la guerre, il espérait tirer quelque parti des menaces que pouvait faire le chef d'une puissance militaire redoutée. Narbonne s'offensait de négociations trop lentes et trop timides. On connaissait mal, selon lui, les chefs actuels du parti populaire, ils ne voulaient avoir que des gages de la sincérité de la cour, il fallait s'empresser de les leur

donner. Dans cette pensée, Narbonne pensa à se rapprocher de Brissot et de Condorcet. Il eut avec eux quelques liaisons, dont les autres ministres lui firent un crime. Il prépara la guerre, il alla visiter les places fortes, il s'efforça d'arrêter l'insubordination des soldats, et satisfit à leurs plus justes plaintes. Il fit nommer Lafayette général d'une des armées qu'il avait organisées. Ce choix ne parut point déplaire à Brissot et à Condorcet. Narbonne se présentait avec confiance à l'assemblée, sa présence n'excitait point les orages qui naissaient toujours à l'aspect de Delessart et de Bertrand. Plus d'une fois même, il y reçut quelques signes de faveur. Le parti de la Gironde le défendit contre les accusations des patriotes les plus ombrageux. Il jouis-

sait de sa popularité naissante, en songeant qu'elle pouvait être utile au roi. Les succès encore mal assurés, que lui valurent cette conduite adroite, augmentèrent sa confiance et son ambition. Il voulait asservir entièrement Louis au nouveau système qu'il avait embrassé. Il s'exprimait au conseil, avec amertume, sur l'inertie calculée de quelques ministres ; ceux-ci lui répondirent avec dédain. Le roi ne put consentir à se placer sous la tutelle de celui que ses rivaux lui dépeignaient, comme un jeune homme présomptueux, et peut-être perfide. Le parti de la Gironde, instruit de ces démêlés, promit, plus fortement que jamais, protection à Narbonne, et s'occupa de hâter la chûte de ceux qui contrariaient ses plans.

Un violent orage grondait dans l'assemblée, contre Delessart et Bertrand de Molleville; ce dernier confondait quelquefois ses accusateurs, par un ton de fermeté et une présence d'esprit remarquable. On s'irritait de ne pouvoir trouver un coupable, dans un homme qu'on ne pouvait pas croire sincère. Il avait longtemps manifesté son éloignement pour les principes de la révolution; on ne le plaçait pas tout à fait dans la classe de ses ennemis les plus emportés, mais on le regardait, par cela même, comme l'un de ses ennemis les plus dangereux. Il possédait la confiance du roi et de la reine, il n'était pas appelé à leur rendre d'importans services dans le ministère de la marine, mais il était puissant au conseil; on le destinait

au ministère de la justice, dès le moment où l'on aurait acquis assez de confiance pour hasarder cette nomination. Bertrand de Molleville avait un peu étudié cette science nouvelle, qu'on appelle la tactique révolutionnaire. Il savait par quels moyens les factieux préparaient un mouvement, commandaient un décret ; il crut qu'on pouvait quelquefois leur opposer les mêmes moyens. Il avait fait quelques tentatives à cet égard, telles que de salarier les tribunes, des orateurs de groupes, et même de corrompre des chefs du parti populaire. Il a rapporté, avec quelque complaisance, dans ses mémoires, ses essais dans ce *genre;* ils n'annoncent pas une grande habileté dans un art où l'avantage reste toujours à celui qui ose tout et ne rougit de rien.

Lassés des représailles que Bertrand de Molleville exerçait contre eux-mêmes, les adversaires de la cour saisirent un prétexte assez frivole, pour demander, contre lui, un décret d'accusation ; il fut rejeté à une majorité considérable. Le parti ministériel s'étonna d'avoir remporté une victoire, et se reposa dès le lendemain. Aussi, l'assemblée rendit-elle un décret, par lequel elle déclara que le ministre de la marine, Bertrand, avait perdu la confiance de la nation. Le roi le retint encore dans son conseil, jusqu'au moment de la catastrophe dont Delessart fut victime, et dont je vais rendre compte.

L'assemblée portait sans cesse des regards curieux et inquiets, sur les relations diplomatiques. Il lui suffi-

sait de décréter un message au roi, pour être instruite de tout ce qu'il n'était pas encore temps de révéler. Delessart crut un jour calmer ses plus vives inquiétudes, en lui transmettant les réponses faites par les différentes cours de l'Europe, à la lettre où Louis leur apprenait qu'il avait accepté la constitution. Quelques-unes de ces réponses exprimaient de la commisération pour Louis, et de l'horreur pour son peuple; celle de Léopold était modérée. L'assemblée desira qu'elle fût plus précise. Il était juste de demander, et on le fit, que l'empereur d'Allemagne cessât de permettre le rassemblement et l'armement des émigrés, qui avaient lieu, particulièrement, dans l'électorat de Trêves. Si Léopold se décidait à les faire cesser, plus de prétexte

pour la guerre ; il différa de s'expliquer. Cependant on conçut un augure favorable de ses intentions, en apprenant qu'il avait défendu les rassemblemens d'émigrés dans les provinces Belgiques. Déja l'assemblée elle-même semblait se livrer à quelque sécurité, le parti de la Gironde réveilla ses alarmes. Vergniaud compara, dans un discours véhément, les dispositions actuelles des Français, à celles des Athéniens au temps de Philippe. Il employa, avec habileté, tous les reproches que Démosthène avait adressés à l'indolence de ses compatriotes dégénérés. L'assemblée voulut montrer de l'audace et de la fierté, elle insista pour avoir une réponse absolue sur le rassemblement des émigrés dans l'électorat de Trèves. On ne peut pas sa-

voir, avec certitude, qui dicta la réponse mal adroite que fit le cabinet de Vienne, à ces nouvelles instances. Le prince de Kaunitz, premier ministre de l'empereur, jouissait de la réputation d'un politique habile, et peut-être la faveur des événemens où il s'était trouvé placé, avait-elle fait tous les frais de cette réputation. Il méprisait la révolution française, et ne s'était point attaché à la connaître. Il écrivit une note confidentielle à M. Delessart, qu'on soupçonna avoir été concertée entr'eux, et sollicitée par la cour de France.

Le malheureux Delessart vint, en quelque sorte, se livrer lui-même à ses redoutables ennemis, le jour où il lut à l'assemblée cette correspondance. Le ministre autrichien pro-

mettait l'intervention de l'empereur, pour faire cesser le rassemblement des émigrés dans l'électorat de Trêves, mais c'était sous la condition que le roi serait respecté dans son autorité constitutionnelle, sous la condition, encore, que le peuple français et ses représentans, songeraient enfin à s'affranchir de la domination des clubs devenus une source de fléaux pour la France, et d'épouvante pour l'Europe entière. Mais si leur ascendant continuait à peser sur la France, le ministre annonçait que son maître avait résolu de pourvoir à sa sûreté, à celle de l'Allemagne, et enfin à la vengeance d'un roi, son allié le plus intime.

Peut-être Delessart avait-il cru voir, dans cette déclaration, un

moyen d'animer le peuple contre les jacobins, dont l'existence serait regardée comme le seul obstacle à la paix. On put connaître alors le danger de commencer par des menaces une attaque, qu'on ne fait suivre d'aucun effet. Les jacobins se continrent à la lecture de cette déclaration, l'assemblée parut donner une sorte d'assentiment à la réponse qu'avait faite Delessart. Léopold allait au-delà de toutes les espérances qu'on avait conçues de sa modération, il parlait de la constitution avec respect, il absolvait le peuple Français de tous les désordres de la révolution, en les reportant sur les jacobins. Dès que ceux-ci furent rassemblés dans le lieu sombre où se tenait leur assemblée, la joie et l'orgueil éclatèrent sur leurs figures.

Léopold les avait agrandis, eux seuls servaient encore de rempart à la liberté française, puisque les despotes n'attaquaient plus qu'eux. Le parti de la Gironde qui avait beaucoup à se plaindre de l'insolence de leurs chefs, oublia dans cette circonstance ses ressentimens. Brissot demanda aux jacobins, s'il n'était pas temps d'accepter le cartel de guerre que leur proposait Léopold. On lui répondit avec un assentiment unanime, on ne rêva plus que vengeances, que conquêtes; Robespierre fut vaincu dans son opposition. Il ne lui resta, pour maintenir sa popularité, que d'attaquer avec fureur la cour et les ministres. La perte de Delessart fut jurée; on se disputa à qui lui porterait les premiers coups. L'assemblée reçut

la nouvelle impulsion que lui donnèrent les jacobins, plus fortement ligués entr'eux. Brissot obtint la formation d'un comité, pour examiner la conduite de M. Delessart.

Les constitutionnels voyaient tous ces mouvemens d'un œil interdit et troublé; ils ne savaient, ni ne pouvaient même concerter leur marche, leurs heureux rivaux avaient seuls le droit de se réunir dans un club. Le leur avait été dissous récemment par un attroupement sorti des jacobins. Réduits à invoquer le secours de Pétion, voici la réponse que leur avait faite cet étrange magistrat : *la loi vous protège, mais le peuple s'est prononcé contre vous; c'est la voix du peuple que je dois écouter.*

La cour était dans un trouble ex-

trême. Le ministre Narbonne exposait, avec véhémence, la conduite mal-adroite des ministres qui venaient de fournir des armes terribles aux factieux. Ceux-ci l'accusaient à leur tour, d'être d'intelligence avec quelques-uns de leurs chefs; on répandait à la cour qu'un concert avait été formé entre le parti de Lafayette et celui de la Gironde, pour perdre le roi. Narbonne, irrité des dégoûts qu'on lui faisait éprouver, et voulant peut-être inspirer au roi un sentiment plus profond de ses dangers, prit la résolution d'avertir le public de ces querelles du cabinet. On vit paraître, dans un journal, une lettre adressée aux trois généraux Rochambeau, Luckner et Lafayette, où Narbonne censurait la conduite de M. Delessart, et an-

nonçait l'intention de se retirer du ministère.

Le roi lut cette lettre, et destitua Narbonne. Ce fut le 10 mars, que l'assemblée apprit cette nouvelle. La plus grande partie des députés constitutionnels arriva transportée d'indignation contre la cour. Ramond, orateur éloquent et ami de Lafayette, s'éleva le premier contre une destitution, qu'il annonçait comme un malheur public. Il demanda qu'on employât, pour Narbonne, la formule par laquelle l'assemblée constituante, avant le 14 juillet, avait signalé ses douleurs et ses craintes, lors de la disgrace de M. Necker. Cette formule consistait à déclarer que le ministre emportait les regrets de la nation. Le parti de la Gironde feignit de recevoir, avec enthou-

siame, la proposition de Ramond, toutefois sans se presser de faire rendre ce décret. Mais bientôt éclata une scène terrible, qu'on doit regarder comme le prélude de la grande catastrophe qui renversa le trône. Brissot profita de tous les avantages que lui fournissait la disposition actuelle des esprits. Il oublia Narbonne, et ne s'occupa plus que de Delessart. Il articula contre lui différens chefs d'accusation, dont le principal portait sur la note confidentielle du prince de Kaunitz. Le discours de Brissot, quoique prononcé dans une circonstance propre à en augmenter l'effet, n'avait point assez de véhémence pour entraîner les esprits. Les orateurs qui lui succédèrent, s'adressèrent plus directement aux passions de l'assemblée. Tout ce

qu'elle avait entendu, avec défaveur, d'accusations emportées contre Delessart, fut reproduit avec succès. Déconcertés par une attaque imprévue et violente, les constitutionnels appelaient en vain une discussion réfléchie. En vain Dumas, Vaublanc et Jaucourt défendaient l'accusé, et cherchaient à faire rougir l'assemblée des fureurs dont elle était transportée au moment où elle allait remplir les fonctions de jury; le tumulte allait toujours croissant. « Hâtez-vous de rendre le décret « d'accusation, s'écria un député, « Delessart fuit peut-être dans ce « moment. » Ce député était le même qui, quelques jours auparavant, en parlant de la responsabilité des ministres, avait dit : « Cette responsabilité, c'est la mort : » et qui, en

même temps, avait suspendu son bras, sur la tête du malheureux Delessart, placé au dessous de la tribune. Guadet frappa l'assemblée d'étonnement, en demandant la parole pour le ministre; voici l'atroce ironie qu'il employa : « C'est pour l'hon-« neur, c'est pour l'intérêt même de « M. Delessart, que je demande contre « lui le décret d'accusation. Toutes « les préventions s'élèvent contre lui; « la France entière le soupçonne, un « jugement peut seul faire éclater son « innocence. »

Vergniaud monta à la tribune, et parut d'abord se commander l'impartialité d'un juge; mais dès qu'il eut conquis l'attention et la faveur de l'assemblée, il s'abandonna au mouvement le plus violent, et le plus irréfléchi qu'il ait jamais fait

éclater. Une accusation qui, dirigée par le prêtre Fauchet, n'avait excité que de l'indignation, devint entre les mains de Vergniaud, une arme victorieuse pour perdre Delessart. « Ce n'est plus ma voix, s'écria-t-il, « que vous allez entendre, c'est une « voix plaintive qui sort de l'épouvan- « table glacière d'Avignon; elle vous « crie : le décret de réunion du com- « tat à la France, avait été rendu au « mois de septembre dernier, s'il nous « eût été envoyé sur le champ, peut- « être qu'il nous eût apporté la paix, « et éteint nos funestes divisions ; « peut-être qu'en devenant Français, « nous eussions abjuré l'esprit de « haine. Nous n'eussions point été « victimes d'un massacre abomina- « ble, notre sol n'eût point été souillé « par le plus atroce des forfaits ; mais

« M. Delessart, alors ministre de l'in-
« térieur, a gardé ce décret pendant
« deux mois dans son porte-feuille,
« et, dans cet intervalle, nos dissen-
« tions ont continué; dans cet inter-
« valle de nouveaux crimes ont souil-
« lé notre déplorable patrie. C'est
« notre sang, ce sont nos cadavres
« mutilés qui demandent vengeance
« contre ce ministre. »

Bientôt plus terrible encore dans ses imprécations et dans ses menaces, Vergniaud fit entendre ces mots, qui renferment tous les présages de la révolution nouvelle. « De cette
« tribune où je vous parle, on aper-
« çoit le palais où des conseillers
« pervers égarent et trompent le roi
« que la constitution nous a donné,
« forgent les fers dont ils veulent
« nous enchaîner, et préparent les

« manœuvres qui doivent nous livrer « à la maison d'Autriche. Je vois les « fenêtres du palais où l'on trame la « contre-révolution, où l'on combine « les moyens de nous replonger dans « l'esclavage, après nous avoir fait « passer par toutes les horreurs de « l'anarchie, et par toutes les fureurs « de la guerre civile.

« Le jour est arrivé où vous pou- « vez mettre un terme à tant d'au- « dace, à tant d'insolence, et con- « fondre enfin tous les conspirateurs. « L'épouvante et la terreur sont sou- « vent sorties, dans des temps anti- « ques, et au nom du despotisme, « de ce palais fameux. Qu'elles y « rentrent aujourd'hui au nom de « la loi; qu'elles y pénètrent tous les « cœurs; que tous ceux qui l'habi- « tent sachent que notre constitution

« n'accorde l'inviolabilité qu'au roi ;
« qu'ils sachent que la loi y atteindra, sans distinction, tous les coupables, et qu'il n'y sera pas une « seule tête convaincue d'être criminelle, qui puisse échapper à son « glaive ! »

Vergniaud venait à peine de parler, le décret d'accusation est rendu à une grande majorité, au milieu des applaudissemens, et des transports de joie des tribunes.

Ce n'était pas la première fois que l'assemblée législative rendait avec cette promptitude, et cette fureur des décrets d'accusation ; elle avait, dans son sein, un comité de surveillance, qui remplaçait le fameux comité des recherches de l'assemblée constituante. Quelques fragmens de lettres interceptées, lues à l'assem-

blée, quelques vagues dépositions suffisaient pour la déterminer à ces actes de rigueur. Il ne s'agissait, disait-on, que de mettre en jugement; le prévenu pourrait se justifier. Les républicains regardèrent l'accusation de Delessart, comme un triomphe si complet, que Brissot prit avec orgueil un titre que ses ennemis lui conservèrent avec soin, celui de l'homme du 10 mars.

Les amis de Delessart vinrent le conjurer de se soustraire par la fuite au décret d'accusation. Il craignit d'exposer le roi à de nouveaux soupçons; il espéra que la fureur de ses ennemis serait satisfaite de l'épouvante qu'ils avaient répandue, ou que lui seul au moins en serait la victime : il se rendit à Orléans, où siégeait la haute-cour nationale. Le

roi le vit partir avec douleur, et comme il avait l'imagination frappée de la ressemblance de sa destinée, avec celle de Charles Ier, il crut voir en M. Delessart un autre Strafford. On lui conseilla de ne nommer que par *interim* au département des affaires étrangères. Louis ne sut point témoigner cette honorable constance.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II.

La cour était éperdue; plusieurs de ses conseillers l'abandonnaient ou restaient interdits. On vit qu'il fallait changer de système. L'exemple du roi d'Angleterre, qui souvent choisit ses ministres parmi les membres de l'opposition, fut présenté comme la règle de conduite pour le roi des Français. Il n'était plus temps d'affronter le parti tout puissant de la Gironde; il fallait le calmer, en lui offrant de la domination pour ses créatures et ses amis. Louis céda; il était habitué à le faire avec un entier oubli de sa dignité; il demanda ses nouveaux ministres aux accusateurs de Delessart. Les républicains lui donnèrent

Dumouriez, Servan, Roland, Clavière et Duranton. Ils étaient membres de cette même société de jacobins, que le prince de Kaunitz avait si vivement attaquée. C'était Dumouriez qui succédait à Delessart. Il avait des qualités supérieures à celles mêmes d'un brillant aventurier; il était cependant éloigné d'être un grand homme. L'extrême mobilité de son caractère et de ses idées, lui fit prendre sans cesse des rôles différens : il voulut depuis faire honneur à sa politique, de ses continuelles métamorphoses. L'obscurité lui faisait violence, le désordre de ses affaires le pressait, il voulait de la gloire, et ne craignait pas le scandale. Indifférent sur tous les partis, il choisissait celui qui lui faisait le plus de promesses. Il avait d'abord montré si peu

de zèle pour la révolution, qu'il avait présenté au roi un plan habile et vigoureux, pour prévenir l'insurrection du 14 juillet. Bientôt il s'était lassé d'une opposition qui lui fermait tout accès aux places. Maintenant il était lié avec les républicains, sans aimer ni eux, ni leurs principes. Il avait séduit le plus clairvoyant de tous, Gensonné, qui fut l'auteur de son élévation. Elle lui causa une telle ivresse, qu'il vint au milieu des jacobins, protester qu'il suivrait toujours leur inspiration et leurs conseils. Il couvrit sa tête d'un bonnet rouge, parure alors méprisée, et depuis odieuse, qui n'était guères portée que par les jacobins les plus ignobles. Cette complaisance les flatta médiocrement, et frappa Dumouriez d'un long ridicule. En général, sa lé-

gèreté, sa présomption, dérobaient le pressentiment de ce qu'il allait devenir. Les constitutionnels, en cela très-imprudens, ne lui témoignèrent que défiance et dédain. Dès qu'il se vit auprès du roi, il se sentit ému d'un sentiment de compassion pour le sort de ce monarque, et d'admiration pour ses vertus privées. Il s'offrit à lui comme un libérateur, sollicita son entière confiance, et ne l'obtint pas. Louis n'estimait dans les hommes que les qualités analogues à celles de son ame simple et pure. La cour voulut se servir de Dumouriez, et le tromper.

Les ministres qui furent nommés bientôt après Dumouriez, n'étaient en rien disposés à se subordonner à son influence, ainsi qu'il l'avait espéré. Le ministre de la justice, Du-

ranton, né à Bordeaux, avait toute la faveur de ses puissans compatriotes; mais s'il n'excita pas leur haine, il remplit peu leurs intentions. Son rôle fut obscur et timide. Louis avait aussi touché son ame; il ne se prêtait pas à tout ce qui pouvait avancer sa ruine. Lacoste, ministre de la marine, était dans les mêmes dispositions. Trois de leurs collégues avaient un républicanisme plus prononcé, un caractère plus intraitable : c'étaient Roland, Servan et Clavières; ce dernier eut le département des contributions; Servan eut le département de la guerre, Roland celui de l'intérieur. Roland joignait à des connaissances en administration, un caractère ferme jusqu'à l'opiniâtreté : il affectait l'austérité; le peu d'étiquette qui restait à la cour, l'offensait. Il portait, dans

les conseils du roi, les chagrins d'un censeur farouche. Il eût cru trahir ses principes et son caractère, en prenant de l'affection pour Louis. Son influence sur les événemens était agrandie par celle qu'avait sur lui sa femme. Elle seule avait conduit dans les routes de l'ambition, un homme qui n'était fait que pour exercer, avec probité et avec intelligence, des emplois subalternes. Elle avait l'ame d'une romaine, et les graces d'une française. Une éducation triste et solitaire, les épreuves les plus rigoureuses de la fortune, un penchant naturel à la méditation avaient fortifié son caractère. Elle sentait, avec regret, que la gloire n'entrait pas dans le partage des femmes. Elle se consolait, en préparant celle de son mari. Passionnée pour la républi-

que, elle voyait des êtres supérieurs dans tous ceux qui se présentaient à elle comme républicains. Elle était enthousiaste dans l'amitié ; sensible et même tendre, les fureurs révolutionnaires qu'elle avait pu déja contempler, avaient épouvanté son cœur. Cependant elle ne craignait pas de braver et d'exciter de nouveaux orages, pour réaliser les espérances de grandeur et de félicité qu'elle attachait au seul mot de république. Tous les chefs du parti de la Gironde se rassemblaient chez elle ; et là, mêlant quelques combinaisons politiques à des tableaux romanesques, ils s'exaltaient ensemble sur leur entreprise ; ils se dirigeaient vers la république de Caton ou de Cicéron, avec les moyens de Machiavel.

Dumouriez qui croyait que chacun

des nouveaux ministres allait se subordonner à lui, découvrit bientôt dans Roland un rival dangereux, un observateur inquiet ; mais tous les partis se réunirent à lui, lorsqu'il proposa de déclarer la guerre.

Léopold venait de mourir. L'idée qu'on s'était généralement formée de son caractère pacifique, avait longtemps entretenu une sorte de calme dans les esprits. Les partisans de la guerre n'avaient su comment s'y prendre, pour l'irriter suffisamment. Son successeur était jeune : tout donnait à croire qu'il serait plus sensible aux provocations qu'on allait redoubler. Dumouriez flattait les républicains, en leur promettant la conquête facile et soudaine des Pays-Bas autrichiens. La révolution théocratique qui avait éclaté dans ce pays, et qui, par une

bizarrerie de la destinée, avait été presque simultanée avec la révolution philosophique de France, offrait à Dumouriez une circonstance favorable à ses plans. Il est vrai que Léopold avait étouffé l'insurrection par le moyen d'une faible armée. Mais les provinces Belgiques qui déja avaient imploré le secours de la France, semblaient disposées à tendre les bras au premier libérateur qui se présenterait. Elles n'offraient plus, d'ailleurs, aucune de ces forteresses qui avaient longtemps arrêté les armes triomphantes de Louis XIV et de Louis XV; Joseph II les avait fait démolir. L'armée autrichienne qui couvrait les Pays-Bas était aguerrie, mais peu nombreuse. Déja les Français avaient rassemblé des forces considérables. Une déclaration de guerre, faite avant

que l'empereur eût rassemblé des moyens suffisans de défense, garantissait, aux yeux de Dumouriez, cette conquête dont il voulait faire le début éclatant de son ministère.

Ce n'était pas seulement l'espoir de ces triomphes qui passionnait les députés de la Gironde pour la guerre; ils espéraient faire une heureuse révolution dans les mœurs, par le moyen de l'enthousiasme militaire. Cette préparation leur semblait nécessaire pour disposer les Français à l'ordre, à l'austérité des institutions républicaines. Brissot n'avait cessé de répéter aux jacobins, que les victoires ou les défaites devaient également tourner au profit de la liberté; les victoires épouvanteraient tous les rois de l'Europe, les défaites abattraient le trône du roi de France. Il fallait bien, disait-il, se

résoudre à tenter l'épreuve et les chances de la fortune et les trahisons des hommes. Manquerait-on et d'indignation et de bras pour punir les traîtres ? manquerait-on de chefs habiles pour les remplacer ? Il citait, avec complaisance, l'exemple des Américains, qui avaient triomphé de leurs oppresseurs, avec des armées ignorantes, indisciplinées, privées de tout, hormis de ces vertus qui sont compagnes de la liberté.

Que pouvait opposer Louis aux vœux empressés d'un parti qui avait proscrit l'un de ses ministres, et qui l'asservissait maintenant à toutes ses volontés ? Ni lui, ni la reine ne laissèrent point pénétrer leurs pensées au sujet de la guerre. On affecta de répandre que l'un et l'autre avaient à craindre les pensées ambitieuses des

princes français ; que ceux-ci songeaient à se prévaloir de l'état d'abjection où vivait l'infortuné monarque ; que, parmi les émigrés, la reine avait plusieurs ennemis dangereux et vindicatifs. On citait le cardinal de Rohan qui avait rassemblé une légion à ses frais. Les jacobins se gardaient bien d'adopter ces suppositions : ils affirmaient, au contraire, que la cour entretenait des intelligences avec le cabinet autrichien. Malgré tous les soins qu'on a pris, depuis huit années, pour éclaircir ce fait, on n'a encore obtenu aucune révélation qui prouvât le concert de Louis avec ceux qui parlaient de le venger. On sait seulement, par les mémoires de Bertrand de Molleville, que Louis, lorsqu'il vit la guerre engagée, s'effraya des dangers que devaient lui faire

courir les triomphes des armées étrangères (*d*). Il espéra pouvoir obtenir de l'empereur et du roi de Prusse, qu'ils ne fissent contre la France qu'une guerre défensive, et qu'ils attendissent, pour agir offensivement, qu'ils y fussent absolument forcés. Il desirait, par dessus tout, que les deux puissances fissent, avant d'entrer sur le territoire français, une déclaration qui rentrerait absolument dans les intentions exprimées par le prince Kaunitz, au nom de l'empereur Léopold. Il s'agissait de trouver un négociateur habile, qui parvînt à faire entendre ce vœu de Louis, aux deux rois qui se promettaient de prendre sa défense. On fit choix de Mallet-Dupan qui, dans ses écrits, s'était montré un détracteur véhément de la révolution française, et qui cepen-

dant était sans faveur dans le parti opposé, parce qu'il en condamnait toutes les fautes, et parce qu'il était d'ailleurs partisan des principes de la liberté anglaise. On eut recours à de petits expédiens bien timides, pour accréditer ce négociateur. On lui avait donné, pour instruction, de recommander fortement aux puissances de ne point mettre à la tête de leurs armées les émigrés français. La mission de Mallet-Dupan n'obtint aucun succès. Les émigrés parvinrent aisément, par leurs intrigues, à lui ôter toute espèce de crédit et de confiance. On peut conclure de ce fait, que Louis n'avait aucune correspondance établie avec les cabinets étrangers, puisqu'il était obligé de se servir d'un moyen si faible et si incertain, pour faire connaître

ses intentions. On en peut conclure encore qu'il n'était pas sans ombrage sur les desseins de quelques émigrés, ou du moins sur les dangers que leur imprudence pouvait lui faire courir. Enfin, cette révélation fait présumer que la note confidentielle du prince de Kaunitz, contenait tous les secrets de la politique de Louis.

On ne peut parcourir toutes les factions qui existaient alors en France, sans y trouver des partisans de la guerre. Les contre-révolutionnaires se croyaient arrivés aux termes de leurs souffrances ; leurs ennemis secondaient parfaitement leurs vœux. L'opinion de la supériorité de la tactique allemande, s'était singulièrement accréditée en France, depuis la fatale guerre de Hanovre.

On voyait les armées étrangères arrivant, presque sans obstacle, à Paris. Les constitutionnels, lassés de la lutte pénible et inégale qu'ils soutenaient au dedans, espéraient que les Français allaient être ramenés, par le besoin de la discipline militaire, au sentiment de l'ordre. Les revers ne seraient attribués qu'à la turbulence anarchique des jacobins, et l'on songerait enfin à les contenir. D'ailleurs, les généraux et l'état-major de chacune des armées, tenaient au parti constitutionnel. Quelques succès pouvaient rétablir leur popularité, et rendre leur influence dominante. C'est ainsi que les vœux des partis opposés appelaient ensemble la guerre, et plaçaient leurs espérances sur cet épouvantable fléau, qui a surpassé de beaucoup en hor-

reurs, en massacres, en dévastations, tout ce que l'on connaît des guerres les plus calamiteuses. Ce fut le 20 avril 1792, que Louis, entraîné par la fatalité, vint au sein de l'assemblée législative, proposer de déclarer la guerre au roi de Hongrie et de Bohême. Il laissa lire sur son front, et témoigna, par l'altération de sa voix, les pressentimens funestes qui le dévoraient. Des cris, faiblement répétés de vive le roi, ne purent soutenir son courage chancelant. On acceptait avec empressement, mais sans reconnaissance, le moyen qu'il venait offrir d'avancer sa ruine. Peu s'en fallut que, par une acclamation subite, la guerre ne fût décrétée sur le champ. On accorda cependant à l'importance d'une telle délibération, un délai de quatre heures, et

le soir même l'assemblée se réunit pour décider du sort de la France et de l'Europe. Elle fit de grands efforts pour s'imposer du calme, mais son enthousiasme éclatait par des mouvemens impétueux. Quelques-uns des hommes les plus ardens, qui avaient appris de Robespierre à combattre toutes les vues de Brissot, proposèrent encore quelque délai, leur voix fut étouffée par des murmures. On interpella ceux qui avaient à s'opposer à la guerre, de monter à la tribune : un seul y monta ; ce fut Becquet. Il tenait au parti constitutionnel. Le discours qu'il prononça est encore très-remarquable aujourd'hui par des pressentimens que la destinée a vérifiés. On l'écouta avec cette froideur qui caractérise une bienséance observée à regret. Pastoret,

l'un des orateurs les plus distingués parmi les constitutionnels, réfuta, en peu de mots, les considérations politiques qui venaient d'être présen ées, et fit de nouveau retentir le cri de guerre. Bazyre prophétisa des trahisons de la part de la cour; des murmures étouffèrent sa voix. Merlin de Thionville eut peine, au milieu des mouvemens qui agitaient l'assemblée, à faire entendre ces mots : « Vous admettez souvent des « délais, quand il s'agit de rendre « un décret d'accusation contre des » individus; eh bien, celui que vous « allez rendre est un décret d'accu- « sation contre l'humanité entière. « L'assemblée, obéissant enfin au transport le plus général qu'elle eût jamais éprouvé, rendit à l'unanimité, moins sept opposans, le décret qui décla-

rait la guerre au roi de Bohême et de Hongrie. La foule impatiente qui occupait toutes les avenues de l'assemblée, accueillit, avec des transports de joie, cette décision. Mais le plus impétueux délire de l'espérance n'eût jamais pu aller aussi loin que les triomphes extérieurs qui ont rassasié l'orgueil français; la plus sombre prévoyance n'eût jamais pu aller aussi loin que les calamités intérieures dont nous avons été frappés.

Bientôt nous aurons à rendre compte des premières opérations de la guerre, et des premières ignominies que la France essuya à l'entrée d'une carrière de gloire. Mais ne perdons pas de vue le concours des événemens révolutionnaires qui conspirèrent pour la chûte du trône.

Le roi se sentait, chaque jour, im-

portuné de ses ministres républicains. Il les regardait plutôt comme les espions de sa conduite que comme ses conseils. Il était sombre et timide avec eux ; ils étaient menaçans avec lui. Il les voyait préparer les décrets qui lui étaient le plus opposés, et il n'osait les contredire. Cette situation passive et humiliante complétait son avilissement aux yeux des Français. Les constitutionnels qui n'avaient pu le défendre contre les entreprises de l'assemblée, n'osaient et ne savaient le défendre contre ses propres ministres. Déja il n'était plus désigné dans les clubs, dans les groupes, que par le sobriquet plat et injurieux de M. *Veto*, qui lui avait été donné, au sein de l'assemblée, par un député nommé Lacroix. Il ne pouvait plus, ni lui ni son épouse, sortir de

son palais, sans recevoir les imprécations et les outrages, que le peuple aime à prodiguer à celui qui fut puissant. Jusques dans son palais, il était poursuivi par des clameurs menaçantes. Le jardin des Tuileries était incessamment rempli de vociférateurs féroces, occupés à lui répéter toutes les invectives que vomissaient contre lui Marat, Martel, le père Duchesne, dont le peuple lisait, avec fureur, les feuilles sanguinaires. Dans cette position presque désespérée, Louis se composa un comité secret qui servit plutôt à le consoler qu'à le diriger. Que de précautions il fallut employer pour cacher, aux yeux des ministres et des républicains, l'existence de ce comité! Les trois hommes qui le composaient, étaient chacun l'objet de l'aversion

populaire. C'étaient les ex-ministres Montmorin et Bertrand, et Malouet qui, dans l'assemblée constituante, combattant deux partis extrêmes, reçut la haine de chacun, mais plus particulièrement celle du parti patriote. Bertrand assure avoir proposé, dans ce comité, plusieurs expédiens hardis. Mais Louis rejetait, quelquefois par scrupule, et le plus souvent par faiblesse, toutes les résolutions qui demandaient de l'adresse et de la vigueur. En dernier résultat, il ne lui restait de moyen actif de défense, que sa liste civile. Dès qu'elle parut être ouverte aux intrigans, ils accoururent en foule pour se partager cette dépouille. On paya quelques meneurs de groupes, qui ne réussirent jamais qu'à se faire chasser honteusement; on paya des affiches

qui étaient bientôt arrachées ; on paya quelques chefs de jacobins, et ceux-là mettaient leurs services à un prix très-élevé. On ne peut même concevoir de quelle nature étaient ces services, car ils ne firent jamais que des motions atroces, et dirigées contre la cour. La liste civile s'épuisa bientôt, dans ces profusions inutiles et dangereuses. Danton et Fabre d'Eglantine furent ceux des jacobins qui reçurent le plus de la cour. (Si l'on en croit Bertrand de Molleville, Danton reçut jusqu'à cent mille écus.) Nous verrons, au 10 août, quel usage ils firent de cet or. Cependant l'indignation commençait à rendre un peu de forces au parti constitutionnel ; les jacobins ne négligeaient rien pour épouvanter leurs adversaires.

On allait instruire le procès des assassins d'Avignon. Les jacobins du midi prirent un vif intérêt à leur cause ; ceux de Paris s'annoncèrent bientôt comme leurs défenseurs. L'assemblée frémit, en écoutant les premières pétitions qui lui parlaient d'amnistie pour un tel crime. Elles redoublèrent, elles devinrent plus pressantes, et l'assemblée se familiarisa avec cette idée. Le parti de la Gironde se trouva dans un grand embarras : il sentait que toutes ces fureurs révolutionnaires allaient le subordonner, lui et la révolution, à l'empire des assassins. Sa politique et sa morale plaidaient contre l'amnistie ; mais en parlant contre elle, il perdait tout espoir de crédit auprès des jacobins. Toujours plus envenimé contre la cour, il craignait

de se détacher de ces auxiliaires, dont il aurait bientôt à implorer le secours : pour ne pas perdre sa popularité, il se résolut à défendre des assassins. Lasource et Vergniaux furent les orateurs de l'amnistie : Dumas, Vaublanc et Girardin s'élevèrent avec force contre cette scandaleuse et criminelle indulgence. Ils eurent, contre leurs adversaires, le terrible avantage de prophétiser le grand crime qui fut sans doute inspiré par l'impunité des crimes d'Avignon. Ils cherchèrent à reproduire, par des tableaux terribles, le sentiment d'horreur qu'avait inspiré à l'assemblée le premier récit de ce massacre. Cette horreur n'existait plus, puisque l'on élevait une telle discussion. L'amnistie fut accordée ; avant même que la nouvelle en fût

parvenue à Avignon, les assassins étaient déja libres. Leurs complices encouragés avaient brisé les portes de leurs prisons. L'odieux Jourdan, ses exécrables compagnons, étaient promenés en triomphe dans la ville qu'ils avaient remplie de sang. Les couronnes civiques étaient données à Rome à ceux qui avaient sauvé la vie de leurs concitoyens; à Avignon, elles furent données à des assassins.

Cependant à Paris, la populace agitée vivait dans de continuelles saturnales. Les jacobins imaginèrent de lui donner une fête, où se trouva tout le délire et toute la grossièreté de ces temps malheureux. Ils avaient déja obtenu un décret qui rendait la liberté aux soldats de Châteauvieux. On a vu, dans la première partie de

cette histoire, les suites désastreuses de leur révolte contre leurs officiers; ils s'étaient défendus jusqu'à la dernière extrémité. Les conseils de guerre suisses les avaient condamnés aux fers. On proposa de solenniser leur retour, et de leur rendre tous les honneurs dus à d'intrépides martyrs de la liberté. Cette fête avait un double objet : elle était un reproche à l'assemblée constituante, qui avait osé punir cette rebellion, et qui avait approuvé la conduite de Bouillé, bientôt après fauteur du voyage de Varennes; elle rappelait à la cour ce que les jacobins lui reprochaient comme un de ses plus grands crimes, la sanglante journée de Nanci. Le parti de la Gironde fut prêt à perdre patience, quand il vit se succéder, sans intervalle, ces extrava-

gantes propositions. Il sentait qu'au moment où l'on venait d'engager la guerre, c'était le comble de l'imprudence et de la folie, que de célébrer, comme un exploit civique, un fait d'insubordination militaire. Robespierre se faisait une joie de soumettre à ces humiliantes épreuves ses rivaux en popularité. Il ne pouvait pas leur pardonner d'avoir fait lancer un décret d'accusation contre l'atroce Marat, qui écrivait d'après son inspiration. Un comédien, Collot-d'Herbois, plutôt un tigre qu'un homme, commença sa carrière politique, en se déclarant l'ardent promoteur de cette fête. L'opinion publique éclata contre un pareil encouragement donné à la licence militaire. André Chénier et Roucher, deux écrivains pleins de feu, d'énergie et de moralité,

soutinrent, avec avantage, la lutte contre les jacobins. Ceux-ci se souvinrent de leurs noms, lorsqu'ils eurent atteint la toute-puissance du crime, et vengèrent, dans leur sang, le ridicule trop impuissant dont ils les avaient couverts. La fête eut lieu. Collot-d'Herbois parut, monté sur un char, avec ces soldats étonnés du culte qu'on leur rendait. On ne peut décrire toutes les extravagances auxquelles il se livra. La garde nationale refusa de prendre part à cette fête; elle resta tout le jour rassemblée dans les différens quartiers. Les jacobins ne s'en tinrent pas là; ils voulurent que l'assemblée rendît aussi hommage à leurs nouveaux héros. Ils les lui présentèrent. Le parti constitutionnel leur disputa vivement les honneurs de la séance; celui de la Gi-

ronde crut encore devoir faire un nouveau sacrifice ; et les soldats de Châteauvieux furent reçus avec honneur dans l'assemblée. Pendant toute cette journée, la cour crut être dans un imminent péril ; elle craignit que cette troupe tumultueuse ne se portât au château des Tuileries ; mais les jacobins aimaient à procéder par des essais successifs ; il leur suffisait d'avoir donné une première épouvante.

Peu de temps après, les constitutionnels conçurent l'idée d'une cérémonie aussi touchante, que celle des soldats de Châteauvieux avait été absurde. Ils voulurent honorer, par une fête funèbre, le dévouement de Simoneau, maire d'Etampes. Ce magistrat courageux avait opposé la loi à des paysans séditieux qui voulaient

arrêter et piller un convoi de grains. Il était resté seul exposé à leurs fureurs, et il invoquait encore la loi, lorsqu'il reçut le coup mortel. Le roi concourut au plan de cette fête; le département de Paris en ordonna la pompe d'une manière noble et religieuse. Une foule de citoyens paisibles vinrent honorer la mémoire de Simoneau : on le loua, on ne sut point l'imiter.

Cependant on attendait, avec impatience, l'issue de l'expédition de la Belgique projetée par Dumouriez; il y mit une extrême précipitation. Le général Rochambeau était loin de partager ses espérances; il demandait des délais pour exercer ses troupes, ou du moins pour les plier à quelque subordination. En effet, l'indiscipline était extrême dans cette armée. Dans

chaque ville de garnison, les soldats assistaient aux clubs, et ils délibéraient sur leur propre discipline, c'est-à-dire qu'ils n'en observaient aucune. On prenait cette licence pour un heureux enthousiasme. D'après les ordres réitérés du ministre, l'avant-garde sortit des murs de Lille; elle rencontra à quelques lieues l'armée autrichienne, qui lui était inférieure en nombre. Les Français avaient un tel désordre dans leurs dispositions, qu'ils se laissèrent attaquer. Une terreur panique se répandit parmi eux, le premier choc les mit en déroute. De tous côtés on entendit crier dans les rangs à la trahison; on abandonna les canons et les bagages. Le général Rochambeau sortit des murs de Lille pour venir au devant des fugitifs. Mais à

peine furent-ils rentrés dans cette ville que le sentiment de leur honte les rendit furieux. Ils accusèrent Théobald-Dillon, qui les avait commandés, de les avoir trahis. Livrés à d'odieux agitateurs, ils eurent la cruauté de massacrer un chef, brave et loyal, qu'ils avaient eu la lâcheté d'abandonner. Une autre attaque qui devait seconder celle-ci, et qui fut confiée au général Biron, fut aussi honteuse pour les armes françaises. Elle était dirigée sur Mons; l'ennemi se présenta à peu de distance, les mêmes cris de trahison se firent entendre, et répandirent le même désordre, la même terreur. Cette défaite fut même un peu plus sanglante que l'autre, parce qu'on s'était approché de plus près de l'ennemi. Deux ou trois régimens protégèrent la re-

traite, avec une valeur qui pouvait rendre quelque espérance. Cependant le camp du général Biron fut abandonné aux Autrichiens, et l'armée se retira jusques dans Valenciennes.

La nouvelle de ces échecs vint flétrir les espérances prématurées qu'on avait conçues de la valeur française. Le parti constitutionnel les imputa à l'audace présomptueuse du ministre Dumouriez, qui avait refusé d'en croire à la vieille expérience du général Rochambeau. Robespierre triompha du premier accomplissement de ses prédictions. Les républicains commencèrent à s'alarmer de l'état d'indiscipline qui régnait parmi nos troupes; mais en même temps, ils se confirmèrent dans la pensée, que la direction de la guerre ne pouvait plus être confiée à un monarque dont les

intérêts les plus pressans se trouvaient liés avec ceux des ennemis. Dès ce moment, ils conçurent le projet de le forcer à l'abdication ; ils voulurent l'environner de tous les dégoûts et de toutes les terreurs, convaincus que sa faiblesse naturelle lui ferait quitter un trône chancelant et avili. Ils espéraient par-là éviter le danger d'une attaque, à laquelle ils seraient forcés d'appeler les chefs sanguinaires d'une populace dangereuse. Dans cette pensée, ils rassemblèrent, en peu de temps, tous les genres d'outrages et de menaces.

Ils provoquèrent d'abord la dissolution de la garde constitutionnelle du roi. Déja ils avaient répandu, dans ce corps, un germe de divisions intestines. Plusieurs des gardes s'étaient rendus délateurs de leurs camarades

et de leurs officiers. Toutes les imprudences qui pouvaient échapper à ceux-ci, étaient recueillies avec soin. C'était le ci-devant duc de Brissac qui commandait cette garde : Louis avait en lui un ami plus dévoué que circonspect. Sa franchise le livrait sans défense, à tous ceux qui étaient chargés de surveiller ses pas et ses discours. On répandit, dans le public, que les chefs de la nouvelle garde du roi répétaient les funestes provocations qui furent faites à Versailles dans le trop fameux festin des gardes-du-corps. Les clubs répétèrent cette calomnie, et bientôt elle retentit dans l'assemblée. Pour colorer une demande formellement contraire à la constitution, on demanda la dissolution de la garde actuelle du roi, sous la condition qu'elle serait rem-

placée sans délai. Cette condition fut décrétée, et ne fut point remplie. L'assemblée législative eut peu de discussions plus orageuses que celle-ci : les deux partis se renvoyèrent mille invectives et mille menaces. « Enfin, « s'écria Girardin, c'est donc sans « voile et sans obscurité que s'an- « nonce l'insurrection projetée con « tre le trône. On veut lui ôter les dé- « fenseurs que la constitution lui ac- « corde ; on ébranle ses fondemens, « on brise ses barrières. Pourquoi ne « nous présenter jamais qu'une partie « de nos dangers, que les entreprises « d'une faction, de ces royalistes fu- « rieux et insensés qu'il serait si aisé « de vaincre ? Je vois deux dangers, « je vois deux factions : il en est une « qui marche à grands pas vers le ré- « gicide. » Les républicains parurent

frémir d'horreur à cette expression, et demandèrent que l'orateur fût tenu de justifier son assertion ou de la rétracter. « Je la justifie, reprit l'orateur, d'après la mesure même qu'on « vous propose. J'évoque ici un souvenir de l'histoire, et je souhaite « que sa frappante analogie vous « serve d'un avertissement salutaire. « Oui, je crains qu'on ne fasse un « rapprochement de votre conduite « avec celle du parlement d'Angleterre. A une époque trop fameuse « des révolutions de ce royaume, on « licencia aussi la garde d'un de ses « rois. Quel sort lui était réservé ? « Quel sort réserve-t-on au roi cons« titutionnel des Français ? » L'assemblée décréta, à une faible majorité, le licenciement qui lui était demandé ; et, pour rendre ce coup en-

core plus terrible à Louis, elle le frappa dans Brissac, qui fut envoyé à la haute-cour d'Orléans. Louis employa tous les moyens pour le déterminer à fuir. « Je vous compromet-« trais, lui répondit il, on viendrait « me chercher jusques dans votre pa-« lais; je ne puis souffrir que les jours « de mon roi répondent des miens. » Il partit, et se rendit aux prisons d'Orléans.

Bientôt il n'y eut plus un des conseillers de Louis qui ne fût menacé du même sort. Le comité dont j'ai déja parlé, et qui était composé de Bertrand, Montmorin et Malouet, s'était vainement entouré de toutes les précautions du mystère. On soupçonna, ou on supposa son existence; et ses délibérations secrètes furent présentées comme de profonds com-

plots. On inventa, pour le désigner, la dénomination de comité autrichien. D'abord, ce fut un journaliste nommé Carra qui fit cette révélation. Les ex-ministres Montmorin et Bertrand qu'il avait nominativement accusés, le sommèrent, devant le juge-de-paix Larivière, de soumettre tous les renseignemens qu'il pouvait avoir à cet égard, sous peine d'être poursuivi comme calomniateur. Carra se contenta de répondre qu'il n'avait rien écrit que d'après les faits qui lui avaient été rapportés par Bazire, Chabot et Merlin, membres du comité de surveillance. Le juge-de-paix vint demander à l'assemblée, quelle conduite il avait à tenir. On lui répondit par un ordre du jour. C'en était assez pour avertir ce magistrat d'une extrême circonspection. Comme si la

fatalité eût décidé que la cour devait périr par tous ceux qui avaient intention de la soutenir, le malheureux Larivière commença la procédure par un mandat d'arrêt lancé contre les trois membres du comité de surveillance. L'assemblée s'irrita de voir attaquer, par une autorité subalterne, l'inviolabilité de ses membres. Elle décréta d'accusation l'imprudent juge-de-paix. Il fut envoyé aux prisons d'Orléans..... Je frémis chaque fois que j'écris ces mots : *envoyé aux prisons d'Orléans*. Ce que le journaliste Carra avait avancé, dans ses feuilles, sur l'existence d'un comité autrichien, Brissot et Gensonné vinrent bientôt l'affirmer à la tribune : ils manquaient de faits, ils abondèrent en suppositions. A ce mot de comité autrichien, les soupçons se portaient

naturellement sur la reine. On présumait ses intelligences avec sa famille ; on attendait, avec une ardente curiosité, que Brissot et Gensonné fissent part des découvertes importantes qu'ils annonçaient d'un jour à l'autre. Ils eurent à se repentir de s'être trop avancés : ils répétaient toujours les mêmes conjectures, et ne pouvaient rien offrir au-delà. Dans l'embarras où ils se trouvaient de soutenir leur accusation, ils créèrent une maxime qu'on fit entrer dans la morale révolutionnaire. *Les conspirations*, dirent-ils, *ne s'écrivent pas.* Depuis, quand Robespierre et Danton les firent condamner comme conspirateurs, le tribunal révolutionnaire leur disait : *les conspirations ne s'écrivent pas.* Enfin l'assemblée s'importuna d'entendre parler du comité autrichien.

Le parti de la Gironde se détermina à faire attaquer le roi par ses propres ministres. Chacun d'eux agissait séparément, sans soumettre ses travaux au conseil-général. Le roi n'osait demander à ceux-ci compte de leurs opérations ; ils ne lui permettaient de suivre son vœu dans aucune affaire ; ils objectaient leur responsabilité. Le roi, dit-on, voulait s'opposer au décret qui licenciait sa garde : les ministres déclarèrent qu'aucun d'eux ne contre-signerait l'acte du *veto* ; il fallut obéir et se taire. Le ministre de la guerre, Servan, vint, peu de jours après, proposer à l'assemblée législative, la formation du camp de vingt mille hommes à Paris. Cette mesure était présentée comme un moyen de défense pour l'extérieur ; mais il était aisé de voir qu'elle menaçait plus la

cour que l'ennemi. Elle fut reçue avec enthousiasme, et bientôt adoptée. Le roi se trouva dans la position la plus bizarre et la plus difficile ; c'était d'avoir à refuser sa sanction à un décret sollicité par l'un de ses ministres. La cour et Paris même étaient en alarmes. Personne ne doutait que ces vingt mille hommes ne fussent appelés pour la destruction du trône. Arrêtons-nous un moment pour considérer quelle pouvait être ici l'intention des girondins. Sans doute ils étaient impatiens de terminer cette lutte ; ils sentaient combien il était odieux de procéder toujours par des mesures révolutionnaires. J'ai déja dit que le but de leurs attaques se rapportait à l'abdication de Louis. Ils commençaient à craindre qu'il ne voulût point s'y prêter. D'un autre côté, ils voyaient

la populace de Paris entièrement livrée aux jacobins ; ils n'osaient pas lui confier une grande révolution, dont ils ne seraient plus les directeurs et les maîtres. Ils espéraient frapper ce coup avec moins de violence, et surtout avec des suites moins funestes, par le moyen d'une milice départementale. Robespierre et Danton découvrirent le projet de leurs rivaux. Le premier s'éleva avec force contre le camp de vingt mille hommes, qui aurait transmis à d'autres l'action révolutionnaire ; mais sa troupe ne le comprit pas, et écouta ses représentations avec défaveur. Louis trouva quelques faibles secours pour l'enhardir à une nouvelle résistance. La garde nationale de Paris s'indigna de ce qu'on appelait d'autres qu'elle à la défense de cette ville.

Toute la classe industrieuse fut avertie, par les dangers particuliers dont elle se formait l'idée, de prendre part au danger du roi. Huit mille citoyens signèrent une pétition pour demander la révocation du décret ; l'assemblée affecta de couvrir de mépris ceux qui furent les organes de cette pétition : on alla même jusqu'à demander qu'on prît des informations sur cette nouvelle manœuvre de la cour.

Deux hommes rivaux et ennemis offrirent, chacun de leur côté, leurs services au roi, qui les craignait l'un et l'autre : l'un était Dumouriez, et l'autre Lafayette. Parlons d'abord du dernier. Son nom ralliait encore tous les amis de la première révolution, qui condamnaient celle qui était évidemment tramée. Soit par estime pour ses vertus, soit par le souvenir de ce

qu'il avait fait pour la liberté naissante, plusieurs des républicains le ménageaient encore. L'enthousiasme populaire s'était longtemps fixé sur lui ; mais déja l'inconstante multitude écoutait les cris de ceux qui parlaient de venger sur lui la journée du Champ-de-Mars. La jeunesse parisienne, qu'il avait soumise à des institutions militaires, avait perdu, depuis son absence, le zèle actif qu'il lui avait communiqué. Cependant elle semblait invoquer le retour de son chef. Le roi qui cherchait partout un bras protecteur, eût cependant desiré un tout autre appui que celui de Lafayette. La reine s'obstinait à ne voir en lui qu'un des premiers auteurs de son humiliation actuelle (*e*). Maintenant il était à la tête d'une armée considérable ; il y

était aimé, il l'avait soumise à une discipline assez exacte. Dumouriez lui avait commandé d'attaquer les Autrichiens ; il avait eu avec eux deux rencontres qu'on ne pouvait présenter comme des succès ; mais du moins ce n'étaient pas des défaites ignominieuses comme celles qu'on venait d'apprendre. La bravoure de quelques régimens, et surtout d'un bataillon de la Côte-d'Or, s'y était déployée avec éclat. Dans l'une de ces affaires, Lafayette avait perdu le plus cher de ses compagnons d'armes, Gouvion. Député à l'assemblée législative, Gouvion y avait observé tous les symptômes du mouvement qui se préparait : depuis longtemps il était obsédé de noirs pressentimens. Le jour où les soldats de Châteauvieux entrèrent dans l'assemblée,

Gouvion en sortit indigné. Ces soldats lui rappelaient un de ses frères qui avait péri par leurs coups dans l'affaire de Nanci. Il prit le parti de se rendre à l'armée, et d'y chercher la mort. Il annonça cette intention à ses amis, qui cherchèrent vainement à modérer son désespoir. A la première occasion, il s'exposa avec témérité, et resta avec obstination dans un poste dangereux; il fut tué par un boulet.

Lafayette se plaignait vivement du plan de campagne qu'avait ordonné Dumouriez; leur correspondance n'était remplie que de reproches amers. La cour penchait plutôt pour le premier, qui lui faisait plus de promesses. Les amis de la Fayette crurent que son intervention pouvait protéger le roi contre les complots dont il était

menacé. Lafayette se rendit à leurs prières, et écrivit, de son camp, à l'assemblée, une lettre où il s'efforçait de la faire rougir des atteintes qu'elle avait portées à la constitution. Il parlait avec mépris et avec menace des jacobins. Son armée, disait-il, s'indignait des malheurs et de l'opprobre qu'ils répandaient sur la nation ; elle était déterminée à châtier ces factieux, si l'assemblée ne se délivrait pas de leur joug. Un étonnement, qu'on pouvait prendre pour de la crainte, se répandit dans l'assemblée, quand on entendit cette lettre. Les constitutionnels obtinrent qu'elle fût renvoyée à l'examen des comités, mais elle ne contribua qu'à accélérer l'insurrection du 20 juin, pour laquelle tout était disposé ; voici quel en fut le prétexte :

Dumouriez voyait chaque jour le roi profondément affecté des censures outrageantes qu'il recevait de ses ministres. Il saisit une occasion de lui parler avec confiance, avec sensibilité : « Ne croyez pas, Sire, lui dit-« il, que je partage les sentimens de « mes collégues, et que je sois entré « au ministère pour vous renverser « du trône. Je voudrais, au con-« traire, vous y maintenir sur des « fondemens plus solides; je le puis, « et peut-être ce bonheur n'est-il ré-« servé qu'à moi seul. Il fallait trom-« per vos ennemis, et surprendre leur « confiance ; je l'ai obtenue, et je « veux m'en servir pour vous mettre « à l'abri de leurs coups. Cessez de « leur donner des armes tantôt par « la faiblesse et tantôt par une résis-« tance mal calculée. » Le roi fut ému

à ces paroles, et parut s'attacher à l'homme qui lui tendait encore la main dans son naufrage. Dumouriez lui demanda alors différens actes de popularité, qui répugnaient à Louis, ou qu'il jugeait inutiles. Il insista fortement sur la nécessité de retirer le *veto* mis sur le décret des prêtres. Louis se tint inébranlable contre cette proposition ; mais lui et ses conseils prirent un peu plus d'audace. Il fut convenu, et Dumouriez promit de seconder ces mesures, que le roi refuserait sa sanction au décret du camp de vingt mille hommes. Le zèle ombrageux de Roland s'aperçut de l'intelligence nouvelle, qui se formait entre le roi et Dumouriez. Il vint porter ses soupçons et ses chagrins dans le comité secret de la Gironde. Ce fut alors que madame Roland se chargea

d'écrire, au nom de son mari, une lettre au roi, faite pour le glacer d'épouvante. Elle y prit un accent lugubre et prophétique: elle se plaisait à accabler un roi de la pitié républicaine: le grief qu'elle exprimait avec plus de force, était le refus de sanction pour le décret des prêtres. Elle faisait une longue sortie contre le fanatisme religieux; elle exhalait celui de la liberté. Voici quelques passages de cette lettre fameuse:

« Le salut de l'état et le bonheur de votre majesté sont intimement liés; aucune puissance n'est capable de les séparer. De cruelles angoisses et des malheurs certains environneront votre trône, s'il n'est appuyé par vous-même sur les bases de la constitution, et affermi dans la paix que son maintien doit vous procurer.

« Ainsi la disposition des esprits, le cours des choses, les raisons de la politique, l'intérêt de votre majesté rendent indispensable l'obligation de s'unir au corps législatif, et de répondre au vœu de la nation ; mais la sensibilité naturelle à ce peuple affectueux, est prête à y trouver un motif de reconnaissance. On vous a cruellement trompé, sire, quand on vous a inspiré de l'éloignement ou de la méfiance pour ce peuple facile à toucher : c'est en vous inquiétant perpétuellement, qu'on vous a porté à une conduite propre à l'alarmer lui-même. Qu'il voie que vous êtes résolu à faire marcher cette constitution à laquelle il a attaché sa félicité ; et bientôt vous deviendrez le sujet de ses actions de graces.

« La conduite des prêtres en beau-

coup d'endroits, les prétextes que fournissait le fanatisme aux mécontents, ont fait porter une loi sage contre les perturbateurs : que votre majesté lui donne sa sanction! la tranquillité publique la réclame, et le salut des prêtres la sollicite. Si cette loi n'est en vigueur, les départemens seront forcés de lui substituer, comme ils font de toutes parts, des mesures violentes; et le peuple irrité y suppléera par des excès.

« Les tentatives de nos ennemis, les agitations qui se sont manifestées dans la capitale, l'extrême inquiétude qu'avait excitée la conduite de votre garde, et qu'entretiennent encore les témoignages de satisfaction qu'on lui a fait donner par votre majesté, par une proclamation vraiment impolitique dans la circons-

tance; la situation de Paris, sa proximité des frontières ont fait sentir le besoin d'un camp dans son voisinage. Cette mesure, dont la sagesse et l'urgence ont frappé tous les bons esprits, n'attend encore que la sanction de votre majesté. Pourquoi faut-il que des retards lui donnent l'air du regret, lorsque la célérité lui gagnerait tous les cœurs! Déja, les tentatives de l'état-major de la garde nationale parisienne contre cette mesure, ont fait soupçonner qu'il agissait par une inspiration supérieure; déja les déclamations de quelques démagogistes outrés, réveillent les soupçons de leurs rapports avec les intéressés au renversement de la constitution; déja l'opinion compromet les intentions de votre majesté; encore quelque délai, et le peuple contristé

verra, dans son roi, l'ami et le complice des conspirateurs!

« Juste ciel! auriez-vous frappé d'aveuglement les puissances de la terre! et n'auront-elles jamais que des conseils qui les entraînent à leur ruine!

« Je sais que le langage austère de la vérité est rarement accueilli près du trône; je sais aussi que c'est parce qu'il ne s'y fait presque jamais entendre, que les révolutions deviennent nécessaires; je sais surtout que je dois le tenir à votre majesté, non-seulement comme citoyen soumis aux lois, mais comme ministre, honoré de sa confiance, ou revêtu de fonctions qui la supposent; et je ne connais rien qui puisse m'empêcher de remplir un devoir dont j'ai la conscience.

« C'est dans le même esprit que je

réitérerai mes représentations à votre majesté, sur l'obligation et l'utilité d'exécuter la *loi* qui prescrit d'avoir un secrétaire au conseil. La seule existence de la *loi* parle si puissamment, que l'exécution semblerait devoir suivre sans retardement; mais il importe d'employer tous les moyens de conserver aux délibérations la gravité, la sagesse et la maturité nécessaires; et, pour des ministres responsables, il faut un moyen de constater leurs opinions: si celui-là eût existé, je ne m'adresserais pas par écrit, en ce moment, à votre majesté.

« La vie n'est rien pour l'homme qui estime les devoirs au dessus de tout: mais après le bonheur de les avoir remplis, le bien auquel il soit encore sensible, est celui de prouver qu'il l'a fait avec fidélité; et

cela même est une obligation pour l'homme public. »

Le roi était déja décidé à renvoyer Servan, Roland et Clavières, quand il reçut cette lettre : leur renvoi leur fut signifié avec colère. Les trois autres ministres consentaient à rester. Roland se hâta d'en instruire l'assemblée, et en même temps il lui soumit la lettre qu'il avait écrite au roi. Elle produisit la plus vive impression : on en interrompit souvent la lecture par mille invectives contre la cour : on déclara que les ministres disgraciés emportaient les regrets de la nation : l'effervescence était au comble, quand Dumouriez parut à la barre. Les républicains ne virent en lui qu'un perfide déserteur; il reçut les murmures sans en paraître déconcerté. Déja le parti de la Gironde songeait à venger

autrement que par de stériles regrets, la disgrace des ministres de son choix. On dressa à la hâte le plan d'une insurrection ; on ne la voulait pas sanglante ; on ne la voulait pas même décisive. On se garda bien d'y appeler Robespierre, Danton, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, tous ces hommes qui ne savaient conduire le peuple que vers des massacres. On voulait se servir de la tourbe des jacobins, en l'isolant de ses chefs. La cour était sans défiance ; elle ne prenait du moins aucun genre de précaution ; on ne voyait, dans les ministres, aucun homme qui pût faire tête à ce nouvel orage. Dumouriez lui-même avait abandonné la cour ; il se voyait haï, à la fois, et des constitutionnels et des républicains. Le roi se refusait aux demandes qu'il ne cessait de lui faire ;

il conçut qu'il s'était trompé dans les calculs de son ambition, et qu'il fallait essayer encore de se réconcilier avec le parti dont il s'était éloigné; il donna sa démission.

Le 20 juin, les ouvriers du faubourg Saint-Antoine se rassemblèrent en tumulte; chacun d'eux se disait qu'il fallait s'insurger; personne ne pouvait dire pourquoi. En général, on n'entendait alors par insurrection, qu'une longue procession de piques qui, sortie des faubourgs, traversait la ville, en y répandant l'effroi. Les chefs parlaient seulement d'une pétition relative au renvoi des ministres et aux deux *veto*. Cette bizarre et ridicule expédition était commandée par Santerre, un homme inepte et présomptueux, qui avait une grande faveur auprès de la po-

pulace. Toute cette troupe paraissait morne, et montrait peu de fureur. Une immense quantité de femmes marchait avec elle, et y répandait un peu d'agitation. Deux pièces de canon étaient traînées à la tête du cortège.

Cependant la garde nationale se rassemblait avec confusion ; nul ordre ne lui était donné pour s'opposer à ce rassemblement ; elle savait à peine quel était son commandant actuel. Les autorités administratives délibéraient sur les mesures à prendre, et n'en prenaient pas. L'assemblée elle-même affectait d'ignorer ce mouvement, et semblait disposée à s'occuper de délibérations peu importantes, lorsque Rœderer, procureur-syndic du département de Paris, vint l'en-

tretenir du désordre qui régnait dans la capitale.

« Il paraît, dit-il, que ce rassem-
« blement, composé de personnes di-
« verses, par leurs intentions, a aussi
« plusieurs objets distincts. Planter
« un arbre en l'honneur de la li-
« berté, faire une fête civique, com-
« mémorative du serment du jeu de
« paume, apporter à l'assemblée na-
« tionale un nouveau tribut d'hom-
« mages et de nouveaux témoignages
« de zèle pour la liberté, tel est cer-
« tainement le but de la plus grande
« partie de ce rassemblement; mais
« nous avons lieu de craindre qu'il
« ne serve, à son insçu, peut-être, à
« appuyer, par l'appareil de la force,
« une adresse au roi, à qui il ne doit
« en parvenir, comme à toute autre

« autorité constituée, que sous la « forme de simple pétition. Les rapports qui nous ont été faits cette « nuit, et qui nous ont occupés jusqu'à cet instant, donnent de la consistance à ces bruits; une lettre du « ministre de l'intérieur, qui nous « est parvenue ce matin, les confirme « encore davantage. Cette lettre nous « prescrit de faire marcher, sans délai, des troupes vers le château.

« On peut croire aujourd'hui que « des hommes armés se rassemblent « par un mouvement civique; mais « demain, il peut se rassembler une « foule de malveillans, ennemis de la « chose publique, et de l'assemblée « nationale. Qu'auriez-vous à leur « dire? quel obstacle pourriez-vous « mettre à ces funestes rassemblemens; en un mot, comment la

« municipalité et nous, pourrions-
« nous répondre de votre sureté, si
« la loi ne nous en donnait le moyen,
« ou si ce moyen était *affaibli dans*
« *nos mains par la condescendance*
« *de l'assemblée à recevoir une mul-*
« *titude armée dans son sein.* » La conclusion de ce discours fut très-mal accueillie par les tribunes, et par une partie de l'assemblée. Dumolard et Ramond s'indignèrent de ce que l'on affectait de voir des pétitionnaires paisibles dans des milliers de séditieux armés. « Fermez-leur,
« s'écrièrent-ils, le sanctuaire des
« lois, ou bien abandonnez-le vous-
« mêmes. La constitution vous a dit
« à quels signes vous devez recon-
« naître une pétition, la raison vous
« dit à quels signes vous devez re-
« connaître une révolte. Quoi! des

« hommes armés rempliront cette en-
« ceinte : vous ignorez quel motif les
« guide ; si des scélérats ne marchent
« pas avec des insensés ; et vous dé-
« libérez tranquilles au milieu de cet
« appareil de tumulte et de terreur !
« Quand il y aurait de la sureté, il
« y a du moins de la honte à les re-
« cevoir. Qui de vous garantira les
« suites de cette journée ? Quand ils
« se seront fait ouvrir les portes de
« l'assemblée, quelles barrières pour-
« ront les arrêter ? » Guadet parut s'offenser des soupçons que l'on répandait sur les intentions du peuple. « Oserait-on encore aujourd'hui, « s'écriait-il, renouveler cette scène « sanglante, et à jamais sinistre, qui, « dans les derniers jours de l'assem-
« blée constituante, vit périr des mil-
« liers de citoyens sur ce même autel

« de la patrie, où ils renouvelaient
« le plus saint des sermens? Si le peu-
« ple est frappé de vives alarmes,
» est-ce à ses mandataires à refuser
« de les entendre? Les plaintes qu'il
« vient nous confier, ne les avons-
« nous pas déja entendu retentir d'un
« bout de la France à l'autre? Est-ce
« pour la première fois, est-ce à Paris
« seulement, que la conduite du roi,
« que la perfidie de ses conseils, ins-
« pire des mouvemens d'indignation?
« Vous entendrez le peuple s'expri-
« mer avec franchise; mais avec la
« fermeté calme qui le caractérise! »

C'est ainsi que le parti de la Gironde obtint de l'assemblée législative qu'un rassemblement armé fût introduit dans son sein. L'année suivante, et presque à la même époque, une armée de pétitionnaires, composée en

grande partie des mêmes hommes, vint demander à la convention le supplice de Vergniaud, de Guadet, de tous les républicains le plus recommandables, et l'obtint.

Rien de plus vain et de plus dérisoire que la délibération de l'assemblée. Déja la foule remplissait toutes les avenues de la salle ; les insurgens n'avaient trouvé nulle part de l'opposition ; leur armée s'était grossie dans le passage d'une foule d'hommes et de femmes qu'ils avaient fait entrer de force dans leurs rangs, et qui contribuaient à répandre la peur dont ils étaient remplis. Ils voulurent bien, cependant, se borner à choisir quelques-uns d'entre eux pour porter leur pétition à l'assemblée. Quoique cette pétition offrît quelques expressions menaçantes, et cette âpreté de lan-

gage qui, déja, formait le style révolutionnaire, on pouvait reconnaître pourtant qu'elle avait été dictée par des hommes qui, en se servant du peuple, se flattaient de le contenir. C'étaient des plaintes sur le renvoi des trois ministres, présentés comme les seuls hommes qui pouvaient sauver la patrie. C'était une grossière dérision du *veto*, une déclamation contre la cour, les émigrés et les prêtres. Les pétitionnaires demandèrent ensuite que tout leur cortège défilât dans la salle. On n'était, ni dans l'intention, ni dans la puissance de les refuser. Cette procession de piques dura longtemps, et rendit toute délibération impossible. Les députés populaires se montrèrent longtemps aux regards du peuple ; ceux qui lui avaient été représentés comme des

amis de la cour, eurent peu à souffrir de leurs outrages. Il régnait, dans tous les mouvements de cette troupe, un sang-froid qui ressemblait à l'ennui. Il y avait déja quelques heures que ce cortège passait dans la salle, et ne s'était point tout-à-fait écoulé, lorsqu'on apprit, avec inquiétude, que le rassemblement se portait vers le château des Tuileries. Différens postes de garde nationale occupaient les avenues du jardin, aucune des autorités ne leur avait envoyé un ordre de résistance. Ils se retirèrent à la vue de ces milliers d'hommes armés, en témoignant une profonde consternation. La foule répandue dans le jardin frémissait autour du château, qui restait encore fermé. Les grilles furent à l'instant abattues, les portes enfoncées à coups

de hache ; les jours du roi et de sa famille étaient au pouvoir de quiconque, dans cette vaste multitude, aurait eu de la fureur et de l'audace. Tout se contint, tout se modéra dans le désordre. L'appareil de l'épouvante était partout ; mais les insurgés furent fidèles aux ordres qu'ils avaient reçus, d'avilir, et non de renverser en ce jour, la royauté. Un canon fut traîné jusques dans les appartemens du roi. La foule y pénétra. Il avait lui-même fait éloigner la plupart de ceux que le zèle avait rassemblés auprès de sa personne. Quelques-uns des nouveaux ministres étaient cependant restés à côté de lui ; des gardes nationaux circulaient à l'entour, et veillaient sur les dangers dont il paraissait menacé. On vit dans le tumulte de cette scène, des hommes

Duplessi Bertaux aqua forti *Duprecl Sculp.*

JOURNÉE DU 20 JUIN 1792.

connus à la cour, emprunter les habits et la pique de quelques-uns des insurgens, et se mêler, dans l'intention de défendre le roi, avec ceux qui versaient sur lui mille opprobres. Louis résista, moins en monarque qui défend et fait encore sentir sa dignité, que comme un honnête homme que sa conscience rend intrépide. On vint lui lire une pétition où les outrages lui étaient prodigués; il y répondit avec modération et fermeté. En protestant de son zèle pour la constitution, il déclara qu'il ne se dessaisirait pas des droits qu'elle lui avait donnés. Il s'ouvrit, entre lui et quelques chefs du mouvement, une discussion d'abord assez paisible. Un homme ivre, et d'un aspect féroce, vint lui présenter le bonnet rouge. Il n'osa le refuser, et il plaça ce signe

avili, sur une tête dépouillée du diadème. Il a rapporté depuis, qu'au milieu de ce tumulte, il avait oublié de l'ôter, quoiqu'il pût le faire sans danger. Mais rien ne put lui arracher la promesse de révoquer son *veto*. Il touchait les cœurs par une bonté familière, et chacun s'étonnait d'avoir cru voir en lui un ennemi du peuple. Louis n'était jamais mieux que lorsque rien ne rappelait qu'il était roi; on eût dit qu'il n'existait plus nul souvenir du trône, ni de la part de celui qui l'occupait, ni de la part de ceux qui venaient en ternir toute la splendeur.

Le souvenir de la scène du 5 octobre donnait de vives inquiétudes sur le sort de la reine: elle voulait rester auprès de son époux; il la conjura de se retirer dans ses appartemens,

Madame Elizabeth l'y avait suivie, et parut la première aux yeux de la multitude. On la prit pour la reine; on la chargea d'invectives et de menaces; tout annonçait du péril pour ses jours.

La sœur de Louis ne voulut point dissiper une méprise qui n'exposait qu'elle; elle se trouvait heureuse par ses propres dangers, de détourner ceux de la reine. Avertie de cette scène alarmante, celle-ci accourut, et se présenta à la multitude. L'effervescence était déja calmée; soit que le généreux dévouement de madame Elizabeth eût jeté dans les ames de l'attendrissement et de l'admiration, soit que le peuple craignît ses propres excès. Santerre s'approcha de la reine, et l'assura qu'aucun danger n'était à craindre pour elle, dans une journée

que le peuple avait choisie pour avertir, et non pour frapper.

Lorsque l'assemblée nationale fut instruite que la foule occupait les appartemens du roi, elle nomma une commission pour s'y transporter, et prévenir des malheurs qu'on commençait à craindre. Vergniaud et Isnard étaient au nombre des commissaires ; ils eurent beaucoup de peine à traverser la multitude et à s'en faire entendre. Ils trouvèrent le roi assis auprès d'une table, autour de laquelle venaient boire des hommes déjà enivrés ; il était calme au milieu de ce tumulte. Ils lui témoignèrent le dévouement de l'assemblée nationale. Louis répondit qu'il était sensible à cette sollicitude ; mais qu'il ne craignait rien, entouré du peuple français. Un garde national s'approcha de

lui, comme pour le rassurer sur ses dangers; Louis prit sa main, et la mettant sur son cœur: Voyez, dit-il, si c'est là le mouvement d'un cœur agité par la crainte. Cependant Vergniaud n'était pas sans inquiétude. Il entendait quelques provocations sanguinaires, et voyait dans la foule une effervescence dangereuse. Il voulut parler, on ne se montrait point disposé à l'écouter; il fut obligé de monter sur les épaules d'un homme pour se faire entendre. Sa harangue amena le peuple à une singulière réflexion; chacun se répétait: que venons-nous faire ici? L'incertitude et l'irrésolution les avaient déja fatigués et vaincus, lorsque le maire de Paris, Pétion, se présenta. Il fut accueilli par tous les signes de faveur et de respect. « Peuple, s'écria-t-il, tu viens

« de te montrer digne de toi-même ;
« tu as conservé toute ta dignité au
« milieu des plus vives alarmes, nul
« excès n'a souillé tes mouvemens
« sublimes ; espère, et crois enfin
« que ta voix aura été entendue ;
« mais la nuit s'approche, ses om-
« bres pourraient favoriser les entre-
« prises des malveillans qui vien-
« draient se glisser dans ton sein ;
« peuple, retire-toi. » Il se vit obéir avec une extrême promptitude ; la foule s'écoula, ne sachant pas encore si c'était une insurrection qu'on avait voulu faire. A huit heures du soir, il n'y avait plus que silence, que stupeur, dans ce château qui venait d'être ébranlé par tant de tumulte. Pendant toute cette journée, le mouvement ordinaire de Paris ne fut pas interrompu, les spectacles ne le fu-

rent pas. On venait y demander des nouvelles de ce qui se passait, et le soir les Parisiens s'étonnaient, mais ne rougissaient pas de la peur qu'ils avaient ressentie.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE III.

Les suites de la journée du 20 juin furent, en tout point, fatales au parti de la Gironde, qui avait ordonné ce mouvement : on peut même assigner à cette époque, la fin de sa puissance révolutionnaire. Les jacobins crurent que c'était profaner une insurrection, que de ne point l'ensanglanter, et que la majesté de leur peuple avait été compromise par des menaces, sans résultat. Robespierre, indigné de n'avoir point été appelé, apprit de ses rivaux avec quelle facilité le château pouvait être attaqué. Danton et Fabre d'Eglantine promirent à la cour de ruiner tout-à-fait le parti de la Gironde dans l'esprit du peuple. Ils

tinrent bientôt parole, mais en même temps ils préparèrent, contre la cour, une attaque beaucoup plus terrible.

Cette mésintelligence entre les chefs du parti populaire, et quelques autres circonstances que nous allons rapporter, rendirent de l'énergie aux constitutionnels. Louis était content d'avoir soutenu une épreuve difficile, sans avoir fait de sacrifices, ni même de promesses. Il n'avait montré un peu de fermeté que dans cette seule occasion : l'on se plaisait à exalter sa conduite ; on vantait sa bonté, et il n'était pas besoin de feindre à cet égard. On racontait avec émotion les périls qu'il avait courus, et tous les mots par lesquels il avait exprimé la sérénité de son ame au milieu du tumulte. Quelques actes de vigueur, que lui firent faire ses nouveaux mi-

nistres, vinrent entretenir l'opinion plus avantageuse qu'on voulait se former de son courage. On fit au château quelque appareil de défense contre une nouvelle entreprise. Le jardin des Tuileries fut fermé au peuple; on fit paraître des proclamations dans lesquelles on annonçait l'intention de poursuivre les auteurs de l'attentat du 20 juin, et toutes les mesures nécessaires pour en prévenir un second. La garde nationale murmura hautement, de l'état d'impuissance où elle avait été contenue; elle fit faire au roi des offres de dévouement. Le roi et la reine applaudirent à son zèle, comme s'il avait été déja prouvé par l'effet. On employa les soins et les caresses, pour avoir, au milieu de cette garde nationale, quelques compagnies d'élite, sur lesquelles on pourrait compter au

jour du danger. Les habitans de Paris crurent avoir à se venger des excès qui avaient été commis sous leur nom ; ils en demandèrent la punition dans une pétition qui fut couverte, en peu de jours, d'un grand nombre de signatures. On prétendit, et l'on a toujours répété depuis qu'il y en avait vingt mille. On exagérait ; mais il est certain que la moitié de ces pétitionnaires si dévoués, eût suffi pour prévenir, et l'insurrection dont on se plaignait, et celle qui allait bientôt éclater. Le département de Paris destitua de ses fonctions, Pétion, comme ayant évidemment favorisé le mouvement du 20 juin ; presque tous les autres départemens de la France demandèrent la punition des excès de cette journée. Vaines protestations, qui ne créaient pas un seul moyen de force ! signes

trompeurs, sous lesquels se déguisaient la faiblesse et la pusillanimité générale. Le roi lui-même était bien éloigné de laisser entrer dans son ame autant de confiance qu'on voulait lui en inspirer. « J'ai bien vu, disait-il, « à un de ses conseillers, qu'ils avaient « l'intention de m'assassiner, et je ne « conçois pas pourquoi ils ne l'ont « pas fait ; mais je ne l'échapperai « pas toujours ; il y a bien des chan- « ces contre moi, et je ne suis pas « heureux. Si j'étais seul, je risque- « rais encore une tentative. Oh ! si « ma femme et mes enfans n'étaient « pas avec moi, on verrait bientôt « que je ne suis pas aussi faible qu'on « l'imagine ; mais quel serait leur « sort, si des mesures rigoureuses « n'étaient pas suivies du succès ? »

On eut bientôt une occasion de

mettre à l'épreuve le zèle qu'on affectait de montrer pour le roi. On apprend tout-à-coup que le général Lafayette a quitté son armée, et qu'il est à Paris. On croit d'abord qu'il a soutenu cette démarche hardie en se faisant suivre de près par quelques régiments d'élite, et qu'il vient moins demander la vengeance des attentats du 20 juin, que l'opérer lui-même. Mais il est seul : une faible partie de son état-major l'a suivi. Il vient essayer si la garde nationale parisienne reconnaîtra sa voix. Dans le moment ou chacun s'épuise en conjectures sur la conduite qu'il va tenir, sur les coups qu'il va frapper, il se présente seul à la barre de l'assemblée nationale, de cette même assemblée où dominent tous ceux qui ont déjà juré sa perte. « Je dois d'abord vous

« assurer, dit-il, que d'après les dis-
« positions concertées entre M. le
« maréchal Luckner et moi, ma pré-
« sence ici ne compromet nullement
« le sort de nos armées. Voici main-
« tenant mes motifs. On a dit que la
« lettre signée de mon nom, dont il
« vous a été fait lecture à une des
« précédentes séances, n'était pas de
« moi : d'autres m'ont reproché de
« l'avoir écrite au milieu du camp.
« C'est pour répondre à tout, que je
« suis sorti de cet honorable rempart,
« où m'entoure l'affection de mes
« compagnons d'armes, pour me
« rendre à votre barre. Une raison
« plus puissante encore m'a décidé.
« Les violences commises au châ-
« teau, le 20 de ce mois, ont excité
« l'alarme de tous les bons citoyens.
« J'ai reçu des adresses des différents

« corps de mon armée. Les officiers,
« sous-officiers et soldats, qui ne font
« qu'un, y expriment leur patrio-
« tique haine contre les factieux. J'ai
« cru devoir arrêter ces adresses par
« un ordre dont je dépose la copie
« sur le bureau. Vous y verrez que
« j'ai pris l'engagement de venir vous
« exprimer seul le sentiment com-
« mun de tous ; mais je ne puis
« qu'approuver le sentiment qui les
« anime. Déjà plusieurs demandent
« si c'est la cause de la liberté qu'ils
« défendent. Il est temps de garantir
« la constitution de toutes les at-
« teintes qu'on pourrait lui porter,
« d'assurer la liberté de l'assemblée
« nationale et du roi, leur indépen-
« dance et leur dignité. Je supplie l'as-
« semblée d'ordonner que les auteurs
« et instigateurs des événemens du

« 20 juin, soient poursuivis comme « criminels de lèse-nation, de dé- « truire cette secte dont les débats « publics ne laissent plus de doute « sur la perversité de ses intentions. « Je la supplie aussi, en mon nom, « et en celui de tous les honnêtes- « gens, de prendre des mesures effi- « caces pour faire respecter les auto- « rités constituées, et de donner aux « armées l'assurance qu'aucune at- « teinte ne sera un jour portée à la « constitution, dans l'intérieur, tan- « dis qu'elles verseront leur sang pour « la défendre contre les ennemis du « dehors. »

Le discours de Lafayette fut applaudi par une partie de l'assemblée, et même par les tribunes. Dans le moment où il menaçait, il était au pouvoir de ses implacables ennemis.

Leur audace fut étonnée ; car ils étaient peu accoutumés à en rencontrer dans leurs adversaires. Guadet s'éleva le premier contre le général pétitionnaire ; il l'attaqua d'une manière adroite, mais les détours artificieux dont il usa annonçaient qu'il n'osait laisser éclater toute son indignation. On en jugera par le début de son discours. « Au moment où « la présence de M. de Lafayette à « Paris m'a été annoncée, une idée « bien consolante est venue s'offrir à « moi. Ainsi, me suis-je dit, nous « n'avons plus d'ennemis extérieurs ; « ainsi les Autrichiens sont vaincus. « Cette illusion n'a pas duré long-« temps : nos ennemis sont toujours « les mêmes, notre situation exté-« rieure n'a pas changé, et cependant « M. Lafayette est à Paris. Quels puis-

« sans motifs l'y amènent? Nos troubles « intérieurs? Il craint donc que l'as- « semblée nationale n'ait pas assez de « puissance pour les réprimer »? L'o- rateur conclut par demander qu'on prît des informations sur le congé ac- cordé à Lafayette par le ministre de la guerre. Ramond rappela les ser- vices rendus par Lafayette, qu'il ap- pela le fils aîné de la liberté. « Loin « de voir en lui, s'écria-t-il, un gé- « néral factieux ou usurpateur, ren- « dez-lui grâces des soins qu'il a pris « pour enchaîner l'indignation de « son armée. C'est lui seul qui ar- « rête aujourd'hui un mouvement « impétueux, dont les suites eussent « pu être funestes. Ecoutez, avec « respect, cette voix que la France « est accoutumée à reconnaître dans « les momens difficiles. Puisse cha-

« cun de nous, être aussi fidèle que « lui-même au serment de maintenir « la constitution ! » Ramond demanda que la pétition du général fût renvoyée au comité, pour qu'il s'occupât de remédier aux causes de désorganisation que le général dénonçait. Cette motion l'emporta sur celle de Guadet, à une majorité de trois cent trente-neuf voix contre deux cent trente-quatre. Quelque léger que fût ce triomphe, il était nouveau pour le parti constitutionnel. La peur qui avait fait déserter ses rangs, venait, dans ce moment, les renforcer. Les variations et les faiblesses de l'homme le plus irrésolu, ne sont qu'une faible image de celles d'une assemblée politique. Chacun crut que Lafayette, après avoir bravé ses ennemis, allait les terrasser ; tel était le but de sa dé-

marche. Il se rendit au château des Tuileries : il y reçut quelques témoignages affectés de bienveillance de la part du roi et de la reine ; mais la cour laissait encore entrevoir beaucoup d'éloignement pour celui qui s'offrait comme son libérateur ; elle chercha à traverser son entreprise. Vainement le parti constitutionnel s'agitait de tous côtés pour exciter la garde nationale à se présenter à Lafayette ; elle était morne et silencieuse.

Ce n'était plus celle du Champ-de-Mars ; c'était celle du 20 juin. Quand Lafayette retourna le soir dans sa maison, on le reconduisit avec quelques acclamations triomphales. Un petit nombre d'officiers de son armée, deux ou trois cents gardes nationaux formaient tout son cortége, vainement

grossi par quelques curieux. Lafayette montrait de la satisfaction sur ses traits, mais le désespoir était au fond de son ame. S'il avait vu, dans la garde nationale, plus d'empressement à le suivre, son dessein était de marcher sur le champ contre les jacobins, de les dissoudre, et de fermer, avec ignominie, le lieu de leurs séances. Ceux-ci délibéraient avec inquiétude ; le peuple sur lequel ils comptaient les abandonnait à eux-mêmes. Robespierre était rentré dans toute sa lâcheté naturelle, et s'abandonnait à une longue déploration des maux de la patrie. Leurs alarmes ne se réalisèrent pas : au moment où quelques officiers parlèrent de marcher contre eux, le cortége de Lafayette se diminua sensiblement. On répétait plus faiblement, et d'une

voix moins assurée, ces inutiles cris : *à bas les jacobins !* Lafayette resta encore quelques jours à Paris, et trouva même tiédeur parmi ses partisans, même stupeur parmi ses ennemis. Plusieurs fois on indiqua aux gardes nationales des points de rassemblement ; ceux qui avaient le plus formellement promis de s'y rendre, ne s'y trouvaient pas, ou y arrivaient découragés. La cour entretenait elle-même cet état de langueur, en montrant, ou en feignant un entier désespoir. Lafayette, après s'être convaincu que le roi ne pouvait plus vivre en sureté dans une ville où l'on prenait si peu d'intérêt à ses dangers journaliers, proposa, dit-on, à cette époque, un plan d'évasion dont le but était de conduire Louis à son armée. Le roi et la reine s'épouvan-

tèrent de cette proposition ; celle-ci, surtout, regardait comme le comble du malheur, d'être réduite à devoir son salut à Lafayette. D'ailleurs, les moyens d'exécution proposés ne leur offraient point assez de sureté pour chasser les cruels souvenirs du retour de Varennes. Voici dans quels termes on a transmis la réponse du roi à Lalli, qui répétait cette offre au nom de Lafayette : « Dites-lui que je suis sen-
« sible à la preuve d'attachement qu'il
« me donne, en se proposant de cou-
« rir pour moi de si grands dangers ;
« mais il serait imprudent de faire
« mouvoir en même temps un si grand
« nombre de ressorts. Le plus sûr
« moyen de me servir, est de conti-
« nuer à être la terreur des factieux,
« en remplissant habilement les de-
« voirs de général. »

Fatigué de ses inutiles essais, Lafayette sortit enfin de Paris, indigné de n'avoir retiré aucun fruit d'une démarche courageuse qui devait le placer dans l'alternative ou du triomphe, ou de la mort. Le jour où les jacobins apprirent son départ, fut pour eux un jour d'allégresse. Ils se vengèrent, en brûlant son effigie, de l'inquiétude que sa présence leur avait causée. Cette scène eut lieu au Palais-Royal; elle fut préparée et contemplée par le duc d'Orléans, à qui Lafayette avait imposé un exil honteux, peu de temps après la journée du 5 octobre.

Chaque jour les dangers du roi se présentaient sous un aspect plus terrible; il éprouvait les mortelles angoisses d'un homme qui voit, avec certitude, sa ruine s'avancer, et n'ose

rien tenter pour la prévenir. Il relisait sans cesse l'histoire de Charles I.er, et s'étudiait à suivre une conduite entièrement opposée, afin d'éviter, s'il se pouvait, sa fatale destinée. Il mettait toujours l'excès de la faiblesse, où celui-ci avait mis l'excès de la confiance et de l'opiniâtreté. Frappée des mêmes pressentimens, la reine semblait appeler les résolutions courageuses; elle les écoutait, elle promettait et se trouvait toujours arrêtée, soit par ses propres incertitudes, soit par celles de son époux. Louis recevait de temps en temps les visites de quelques hommes qui, depuis longtemps, vivaient loin de la cour, mais dont l'affection pour le roi s'était encore augmentée par ses malheurs. Le vertueux Malesherbes fut du nombre de ceux qui vinrent

lui offrir un inutile dévouement ; tous lui apportaient des avertissemens sinistres ; le roi s'attendrissait avec eux, et énervait son courage par sa sensibilité même. Bientôt personne ne parut devant lui, sans lui présenter des projets de fuite. L'ex-ministre Narbonne en avait conçu un dont l'exécution devait être infiniment périlleuse pour lui même. Il oublia, dans ce moment de crise, la haine que lui portait la cour. Celle-ci n'oublia pas les torts qu'elle lui reprochait. L'orgueil de la reine s'offensait de tout ce qui pouvait la soumettre aux constitutionnels, par la dépendance du bienfait et de la protection.

Ce fut par les mêmes motifs que la cour rejeta l'offre faite par Larochefoucault-Liancourt, de conduire le roi et la famille royale à Rouen. Cette

ville montrait beaucoup d'opposition aux mouvemens qui agitaient le peuple de Paris ; quelques régimens dévoués au roi s'y trouvaient, et Liancourt en avait le commandement. D'ailleurs, la Normandie était la seule province où le roi pouvait se retirer, sans blesser la constitution ; dès qu'il y serait arrivé, d'autres secours devaient venir le protéger. La Rochefoucault-Liancourt avait déja préparé toutes ses mesures. La pureté et l'intégrité de son patriotisme n'avaient jamais affaibli dans son cœur l'attachement que lui avaient inspiré les vertus du roi. Celui-ci semblait disposé à accepter son dévouement, mais la reine mit encore obstacle à ce projet, tant son cœur était rempli de soupçons et de défiances contre ceux qu'on avait distingués dans le

parti populaire. Enfin le résultat de tous ces conseils d'une cour glacée d'épouvante, fut de laisser soupçonner beaucoup de projets de cette nature, sans en savoir suivre aucun. Souvent on cherchait à s'appuyer sur quelques circonstances nouvelles, qui semblaient diminuer les craintes d'une insurrection prochaine. Il se présenta une occasion où la cour put croire, pendant quelques instans, qu'on renoncerait au projet de l'attaquer.

Une scène qui devait être touchante, et qui ne fut que ridicule, se passa dans l'assemblée. Une femme, nommée Olympe de Gouges, dévorée du desir de la célébrité, et depuis victime d'une lutte opiniâtre qu'elle osa soutenir contre Robespierre, fit paraître une affiche, écrite

d'un style médiocre, dont l'objet était de concilier les deux partis qui se combattaient dans l'assemblée. Cette affiche produisit de l'effet sur tout ce qu'il y avait d'ames simples et paisibles parmi le peuple. Le même jour, l'évêque constitutionnel de Lyon, Lamourette, prononça à l'assemblée législative, un discours assez adroit et assez pathétique, qui tendait au même but. Il commença, ainsi que tous les médiateurs, par faire une compensation imaginaire des torts réciproques des deux partis. La foule des impartiaux (il est bien malheureux que ce soit presque toujours les hommes sans caractère qui prennent ce titre) l'écouta avec une faveur éclatante. Il entreprit de prouver que la division actuelle ne tenait qu'à deux accusations, que les partis se

renvoyaient continuellement, quoiqu'elles fussent sans réalité. Qu'y a-t-il de plus chimérique, disait-il, que la pensée qu'on suppose à certains membres de l'assemblée, de vouloir établir une république ? Quoi de moins vraisemblable, d'un autre côté, que la pensée que ceux-ci supposent à leurs adversaires, de vouloir enfreindre la constitution pour établir deux chambres? Il est un moyen d'écarter ces funestes nuages, c'est de frapper d'un égal anathème l'un et l'autre de ces projets. A peine cet orateur de paix avait-il parlé, que la salle retentit des serments qu'il avait proposés. La république fut désavouée solennellement, par tous ceux qui l'établirent un mois après, et qui n'eurent jamais un autre but. Ils aimèrent mieux faire cette vaine pro-

testation, que de compromettre leur plan par une résistance qui eût été un aveu. Comme il faut toujours, en France, avoir de l'enthousiasme ou en feindre, les deux partis franchirent la barrière par laquelle cette assemblée était divisée, ainsi que l'avait été l'assemblée constituante, en un côté droit et un côté gauche. Les orateurs habitués à se dénoncer, à se diffamer tous les jours, coururent dans les bras l'un de l'autre ; la haine donna et reçut les embrassements de la haine. Les tribunes elles-mêmes, les terribles tribunes, cédèrent un moment à cette ivresse. On proposa de faire jouir le roi du tableau d'une réconciliation qui allait calmer toutes ses sollicitudes. Quelque empressement qu'il mit à venir contempler ce spectacle, il arriva à peine assez tôt

pour ne pas trouver le prestige entièrement dissipé. Il parla avec émotion, fut écouté avec quelque intérêt; et le soir, comme pour donner un gage de la réconciliation universelle, il fit ouvrir le jardin des Tuileries, qui était fermé depuis la journée du 20 juin. Mais bientôt les menaces accoutumées vinrent dissiper ce rêve d'un moment. Dans cette même soirée, l'assemblée se réunit, et porta, dans ses discussions, à peu près la même animosité qui y régnait ordinairement. Le lendemain, il ne restait plus, de cette réconciliation, qu'une stupéfaction commune de la part des deux partis, de s'y être prêtés.

Les nouveaux ministres, qui n'avaient point désespéré de servir le roi, après la journée du 20 juin,

étaient en butte à des dénonciations continuelles, présage assuré du décret d'accusation. Leur situation les épouvanta, ils donnèrent leur démission tous à la fois. Louis, abandonné au milieu de l'orage, eut peine à trouver des hommes assez dévoués pour accepter ce périlleux emploi ; il parvint cependant à se recomposer un ministère à force de sollicitations.

Quoique les ennemis de la cour fussent, à ce moment même, fortement occupés de leurs divisions intestines, il régnait cependant entre eux une émulation à qui porterait les coups les plus terribles à la royauté. Les girondins voulaient y procéder par des lois telles que les demandent, ou paraissent les demander, les circonstances difficiles. Les jacobins voulaient y arriver par un mou-

vement populaire, plus terrible que celui du 14 juillet. Ils secondaient les mesures de leurs rivaux, parce qu'elles avançaient l'exécution de leurs dessins. On travaillait, de ces deux côtés, à répandre dans les esprits une sombre exaspération. L'assemblée rendit un décret propre à produire ce résultat. *La patrie fut déclarée en danger;* ces terribles mots retentirent avec fracas d'un bout de la France à l'autre. L'anarchie pénétra dans des lieux où elle n'avait pu encore s'établir. Le peuple comprit, et les législateurs ne dissimulaient pas eux-mêmes qu'une déclaration si effrayante avait moins de rapport aux circonstances extérieures qu'aux divisions des deux premières autorités.

La guerre se continua avec len-

teur et avec faiblesse ; l'Autriche était à peine en mesure de se défendre dans le Pays-Bas, si elle avait eu à combattre des armées plus exercées. Le général Lukner, qui avait pris le commandement de l'armée du Nord, avait d'abord obtenu un succès trop facile pour être glorieux. Il s'était emparé des villes d'Ypres, Menin et Courtray ; dans le moment où on croyait qu'entré dans la Belgique, il parviendrait aisément à la soulever, il évacua subitement ces trois villes. Sa position militaire pouvait l'exiger ; mais comme il n'avait point été attaqué, on jugea, et le fait était vrai, que la cour avait donné l'ordre de la retraite. On vit sur-tout une perfidie profondément combinée, dans l'action d'un officier supérieur de cette armée, nommé Jarry,

qui, en évacuant Courtray, et suivi de près par l'ennemi, avait fait mettre le feu à un faubourg de cette ville. On ne douta point que cette barbarie, destituée de tout prétexte, n'eût eu pour motif d'indisposer contre nous le peuple belge.

Mais ce qui rendait les dangers plus pressans, c'était l'approche d'une formidable armée prussienne, commandée par Frédéric-Guillaume, et par le duc de Brunswick : on l'évaluait à soixante-dix mille hommes; elle présentait la cavalerie la plus redoutable qui eût encore paru. De nombreuses légions d'émigrés marchaient avec elle; un corps d'armée autrichienne de quinze mille hommes devait la seconder. On citait plusieurs chefs dont les talens militaires s'étaient déja exercés contre les Fran-

çais, dans la guerre de sept ans. Le roi avait donné avis de cette marche à l'assemblée, et l'on ne pouvait se dissimuler que rien n'était encore préparé pour arrêter ce torrent; les jacobins se gardaient bien d'affaiblir l'image des dangers. Ils ajoutaient que le plus cruel de tous était la perfidie d'une cour qui dirigeait elle-même des ennemis si formidables.

Dans de telles circonstances, on espéra pouvoir ranimer l'enthousiasme des Français par une nouvelle fédération, elle eut lieu à l'anniversaire du 14 juillet. Il semblait qu'elle dût présenter des légions de nouveaux défenseurs prêts à voler à la frontière, et surtout cet ordre, cette discipline, dont des revers honteux avaient fait sentir le besoin. Loin de répondre à

une telle attente, la nouvelle fédération ne fut marquée que par les fantaisies grotesques du délire populaire. L'assemblée législative avait, la veille, cassé l'arrêté du département de Paris, par lequel Pétion était suspendu de ses fonctions. Une foule immense avait, par ses clameurs et ses menaces, sollicité cette décision, qui était devenue un triomphe de parti. Pétion parut à la fête, qui bientôt n'eut plus d'autre objet que lui-même. Son nom était écrit sur mille bannières, à la suite desquelles marchaient différens groupes qui se confondaient entr'eux ; son nom était encore écrit sur tous les chapeaux avec de la craie. On était excédé du concert uniforme et extravagant de ces cris mille fois répétés : *vive Pétion! Pétion ou la mort!* Le danger

proclamé de la patrie était oublié, tout s'enivrait du bonheur de revoir Pétion. Il ajoutait au ridicule de cette scène, par le naïf orgueil avec lequel il paraissait jouir de ces acclamations. Cet enthousiasme était toutefois peu sincère chez les jacobins, qui le savaient attaché au parti de la Gironde; mais ils se plaisaient à l'accabler et à préparer sa chute par cet excès d'idolâtrie. Louis ne parut au champ de la fédération, que comme un roi vaincu à la suite d'un triomphateur. Au moment où il se présenta à l'autel de la patrie pour renouveler son serment, mille voix dénoncèrent en lui un parjure. Il y eut même un moment où la foule pressa son cortége de manière à faire craindre pour ses jours. Les gardes-suisses et quelques compagnies de grenadiers de la garde

nationale, avaient été disposés pour veiller à sa sureté. Leur contenance fière écarta le danger, mais non les outrages. Combien cette fédération était différente de celle de 1790, signalée par une gaieté civique, par une confiance si entière, et par un amour de la liberté qui s'embellissait des affections douces et sociales!

Au milieu de cette agitation qu'ils avaient fait naître, les girondins étaient plus que jamais indécis sur la marche qu'ils avaient à suivre. Quelquefois ils faisaient dire à la cour, par des agens obscurs, que le roi pouvait encore les calmer en rappelant les trois ministres de leur choix, en se résignant à tenir sous eux une conduite subordonnée et passive. Ils ne se lassaient point de répéter les menaces; ils disaient, et le fait était

vrai, qu'eux seuls retenaient encore l'insurrection prête à éclater, mais ils n'en conservèrent pas longtemps le pouvoir. On ne peut rien affirmer sur les négociations qu'on prétend qu'ils ouvrirent alors avec la cour. On a parlé d'un mémoire signé par Vergniaud, Guadet, Gensonné, qui exprimait formellement les conditions que je viens de mentionner, mais rien ne garantit l'existence ni l'authenticité de cette pièce. Ceux qui les ont accusés d'avoir demandé des sommes considérables pour faire cesser leur opposition, ont, sans aucun fondement, calomnié leur mémoire, qui est inattaquable à cet égard.

Ils se voyaient arrivés au moment d'accomplir l'entreprise qu'ils méditaient depuis si longtemps, et qu'ils avaient préparée par des actes révo-

lutionnaires revêtus du nom de loix. C'était de faire prononcer par l'assemblée législative la déchéance du roi. Toute extrême qu'était cette mesure, elle leur semblait préférable aux dangers d'une insurrection qui, dirigée sans eux, pouvait bientôt se tourner contr'eux et contre la liberté même. A la vérité, le caractère flottant et indécis de la majorité de l'assemblée, pouvait leur laisser de l'inquiétude ; mais les dangers croissaient chaque jour ; les esprits étaient frappés de terreur, on redoutait également, et l'invasion de la France, et l'orage qui allait éclater dans la capitale. La révolution nouvelle présentait moins de désastres, confiée à l'assemblée, qu'abandonnée au peuple.

Les jacobins s'inquiétèrent d'une

mesure qui eût rendu inutiles tous leurs préparatifs d'insurrection. Robespierre se hâta de mettre à cette proposition des conditions qui la feraient abandonner par ses auteurs. Il parla de la convocation des assemblées primaires, il affectait des scrupules constitutionnels. C'était au peuple, disait-il, au peuple seul, à prononcer, et sur le roi actuel, et sur la royauté même. Il demandait la formation d'une convention nationale, investie par le peuple de toute l'étendue des pouvoirs exercés par l'assemblée constituante, et déjà tout était préparé pour que Robespierre fût le tyran de cette convention qu'il appelait. Dans ce moment même, Danton usait de la plus profonde perfidie envers une cour crédule par l'excès de la peur. Fabre

d'Eglantine et lui conservaient des intelligences avec l'un des ministres nouveaux, extrêmement dévoué au roi. Voyez, disaient-ils, tout ce que nous faisons pour vous mettre à l'abri des atteintes du parti de la Gironde; nous conservons notre popularité, et chaque jour nous lui ravissons la sienne. S'il fait une proposition violente, mais exécutable, sur le champ nous en faisons une monstrueuse, et dont la difficulté l'embarrasse. Nous parlons au peuple d'excès, et nous prévenons ses attentats. A-t-on vu les jacobins et les cordeliers se mêler à l'insurrection du 20 juin? Sa couleur indécise, de si petits effets, joints à de si insolentes menaces, ne permettent pas qu'on nous l'attribue. Bientôt ils n'auront plus à eux une seule troupe dont ils

puissent disposer : nous leur enlèverons les fédérés et les marseillais, dont on annonce l'arrivée, comme nous leur avons enlevé le peuple, et nous occuperons ceux-ci de mouvemens incertains et tumultueux, dont les résultats ne seront jamais à craindre pour la cour.

C'était par de tels artifices que ces hommes perfides voilaient la profondeur de leurs complots, aux yeux de ceux dont ils avaient juré la mort. Dans l'épuisement même de la liste civile, ils obtenaient encore des sommes considérables. On ignore si leur cupidité leur permettait d'en faire servir une partie aux besoins les plus urgens de leur faction : on ignore aussi s'ils avaient concerté ces manœuvres avec Robespierre. Le caractère farouche de celui-ci, et son

affectation de désintéressement pouvaient y répugner ; cependant ce jeu cruel pouvait réjouir son ame atroce.

Les girondins, qui avaient mis en avant l'idée de la déchéance, et qui avaient employé toute la véhémence et toute l'habileté de leurs moyens à familiariser l'assemblée avec cette mesure, s'effrayèrent du plan de Robespierre. On vit avec étonnement Brissot se présenter à la tribune, pour demander que cette discussion fût traitée avec calme et maturité. Il témoignait du repentir et de l'incertitude ; il combattait directement les jacobins dans le plan qu'ils venaient d'adopter ; il dévoilait plusieurs de leurs pensées secrètes. Ce discours suffit pour manifester tout l'éloignement des girondins pour l'insurrec-

tion proposée ; et si, depuis, on les a vû réclamer cette journée, comme leur propre ouvrage, on ne doit l'attribuer qu'au danger de leur position vis-à-vis les jacobins, et peut-être aussi à cette vanité qui attache du prix à toute espèce de victoire. Il est important de faire connaître avec quelle redoutable adresse Vergniaud fit naître la question de la déchéance du roi. Je transcris une partie de son discours.

« Je vous demande maintenant, disait-il, ce qu'il faut entendre par un acte formel d'opposition. La raison dit que c'est l'acte d'une résistance proportionnée, autant qu'il est possible, au danger, et fait dans un temps utile, pour pouvoir l'éviter. Par exemple, si dans la guerre actuelle, cent mille autrichiens dirigeaient leur

marche vers la Flandre, ou cent mille prussiens vers l'Alsace, et que le roi, qui est le chef suprême de la force publique, n'opposât à chacune de ces redoutables armées, qu'un détachement de dix ou vingt mille hommes, pourrait-on dire qu'il a employé les moyens de résistance convenables, qu'il a rempli le vœu de la constitution, et fait l'acte formel qu'elle exige de lui?

« Si le roi, chargé de veiller à la sureté extérieure de l'état, de notifier au corps législatif les hostilités imminentes, instruit des mouvemens de l'armée prussienne, et n'en donnant aucune connaissance à l'assemblée nationale; instruit, ou du moins pouvant présumer que cette armée nous attaquera dans un mois, disposait avec lenteur les préparatifs de

répulsion ; si l'on avait une juste inquiétude sur les progrès que les ennemis pourraient faire dans l'intérieur de l'état, et qu'un camp de réserve fût absolument nécessaire pour prévenir ou arrêter ces progrès ; s'il existait un décret qui rendît infaillible et prompte la formation de ce camp ; si le roi rejetait ce décret et lui substituait un plan dont le succès fût incertain et demandât, pour son exécution, un temps si considérable, que les ennemis eussent celui de la rendre impossible ; si le corps législatif rendait des décrets de sureté générale, et que l'urgence ne permît aucun délai pour leur exécution, que cependant la sanction fût refusée ou différée pendant deux mois ; si le roi laissait le commandement d'une armée à un général intrigant, de-

venu suspect à la nation par les fautes les plus graves, les attentats les plus caractérisés à la constitution ; si un autre général, nourri loin de la corruption des cours, et familier avec la victoire, demandait, pour la gloire de nos armes, un renfort qu'il serait facile de lui accorder ; si par un refus, le roi lui disait clairement : Je te défends de vaincre ; si, mettant à profit cette funeste temporisation, tant d'incohérence dans notre marche politique, ou plutôt une si constante persévérance dans la perfidie, la ligue des tyrans portait des atteintes mortelles à la liberté, pourrait-on dire que le roi a fait la résistance constitutionnelle ; qu'il a rempli, pour la défense de l'état, le vœu de la constitution ; qu'il a fait l'acte formel qu'elle lui prescrit ? S'il était possible

que, dans les calamités d'une guerre funeste, dans un bouleversement contre-révolutionnaire, le roi des Français ne leur parlât de son amour pour la constitution, qu'avec une ironie insultante et dérisoire, ne seraient-ils pas en droit de lui dire ?

« O roi ! qui sans doute avez cru, avec le tyran Lysandre, que la vérité ne valait pas mieux que le mensonge, et qu'il fallait amuser les hommes par des sermens, ainsi qu'on amuse les enfans avec des hochets ; qui n'avez feint d'aimer les lois, que pour parvenir à la puissance qui vous servirait à les braver ; la constitution, que pour qu'elle ne vous précipitât pas du trône où vous aviez besoin de rester, pour la détruire ; la nation, que pour assurer le succès de vos perfidies, en lui inspirant de la

confiance ; pensez-vous nous abuser aujourd'hui avec d'hypocrites protestations, nous donner le change sur la cause de nos malheurs, par l'artifice de vos excuses et l'audace de vos sophismes?

« Etait-ce nous défendre que d'opposer aux soldats étrangers des forces dont l'infériorité ne laissait pas même d'incertitude sur leur défaite? Etait-ce nous défendre, que d'écarter les projets tendans à fortifier l'intérieur du royaume, ou de faire des préparatifs de résistance, pour l'époque où nous serions déjà devenus la proie des tyrans? Etait-ce nous défendre, que de choisir des généraux qui attaquaient eux-mêmes la constitution, ou d'enchaîner le courage de ceux qui la servaient? Etait-ce nous défendre, que de paralyser sans cesse

le gouvernement par la désorganisation continuelle du ministère? La constitution vous laissait-elle le choix des ministres pour notre bonheur ou notre ruine? Vous fit-elle chef de l'armée pour notre gloire ou notre honte? Vous donna-t-elle enfin le droit de sanction, une liste civile et tant de grandes prérogatives, pour perdre constitutionnellement la constitution et l'empire. Non, non, homme que la générosité des Français n'a pu émouvoir, homme que le seul amour du despotisme a pu rendre sensible, vous n'avez pas rempli le vœu de la constitution : elle peut être renversée; mais vous ne recueillerez point le fruit de votre parjure! Vous ne vous êtes point opposé, par un acte formel, aux victoires qui se remportaient en votre

nom, sur la liberté; mais vous ne recueillerez point le fruit de ces indignes triomphes. Vous n'êtes plus rien pour cette constitution que vous avez si indignement violée, pour ce peuple que vous avez si lâchement trahi. »

Dumas avait répondu avec beaucoup de talent et de véhémence à ce discours de Vergniaud; mais il n'avait pu empêcher que la déchéance du roi ne fût sur le champ mise en question. L'assemblée paraissait suffisamment entraînée pour prendre sur elle cette mesure décisive, lorsque les girondins, par les raisons que j'ai énoncées plus haut, laissèrent languir cette attaque. Ils la reprirent avec vigueur, lorsqu'ils s'aperçurent que les jacobins allaient porter le coup fatal; peut-être voulaient-ils

leur enlever un prétexte pour l'agression, peut-être ne songeaient-ils qu'à se mettre à l'abri de leurs fureurs, en signalant de nouveau leur haine contre la cour.

Pétion fit déclarer toutes les sections de Paris en permanence; il les fit délibérer sur les dangers de la patrie, et se servit de tous les moyens révolutionnaires pour déconcerter les timides défenseurs de la constitution et du roi. Il vint ensuite présenter à l'assemblée législative une pétition impérieuse, dans laquelle les sections de Paris déclaraient que Louis avait perdu la confiance de la nation. Le lendemain, plusieurs d'entr'elles se convoquèrent, et protestèrent contre le vœu qui leur avait été attribué. Cette lutte se passa en

invectives amères, en violences continuelles. Les jacobins, vainqueurs dans une section, se rendaient bientôt dans une autre, où l'on entreprenait de leur résister, et dispersaient, par des voies de fait, les constitutionnels que fatiguait ce genre de combat. Paris prit chaque jour un aspect plus menaçant et plus tumultueux; les fédérés arrivaient de toutes parts, ils se regardaient comme les représentans armés de la nation, et annonçaient que leur mission était de renverser le trône. Les ministres s'efforçaient en vain de les renvoyer à Soissons, qui avait été choisi pour le lieu de leur rassemblement; la terreur qu'ils inspiraient fut beaucoup accrue par l'arrivée de la légion marseillaise. La cour était dans un tel état de stupeur et d'épouvante,

qu'elle n'avait osé arrêter la marche de cette troupe choisie pour être à la tête de l'insurrection projetée. Elle n'était composée que de cinq cents hommes, mais qui depuis long-temps faisaient trembler le midi de la France. La crainte avait pris plaisir à leur former une renommée épouvantable. Parmi leurs chefs était un jeune homme audacieux et bouillant, nommé Barbaroux; il se lia depuis avec le parti des girondins, mais alors il se concertait particulièrement avec Robespierre et Danton. Les grenadiers de la garde nationale parisienne ne voulurent point paraître intimidés à l'aspect de ces adversaires. Plusieurs d'entr'eux s'étaient réunis dans un repas aux Champs-Elisées; ils faisaient entendre les cris accoutumés du parti cons-

titutionnel, *vive la nation et le roi!* Les Marseillais arrivèrent bientôt et s'établirent dans un lieu voisin; Santerre et quelques autres chefs des jacobins étaient mêlés parmi eux. Ils frémirent en entendant des acclamations qu'ils regardaient comme contre-révolutionnaires; le nom de Lafayette, répété plusieurs fois, mit le comble à leur rage, et sur le champ ils s'élancent, le sabre à la main; les convives ont peine à se réunir. Ceux-ci essayent en vain de résister, le nombre les accable; la multitude s'était jointe aux Marseillais, on les poursuit longtemps avec fureur, ils ne trouvent, au milieu de la promenade publique la plus fréquentée, pas un parent, pas un ami qui vienne prendre part à leurs dangers. Un d'entr'eux, nommé Duha-

mel, lieutenant de la section des filles Saint-Thomas, s'était longtemps défendu avec courage, et avait reçu plusieurs blessures. Il cherchait à se réfugier dans une maison particulière; les marseillais l'y atteignent et le tuent. Ses compagnons, dispersés de tous côtés, ne se croyent pas assez forts pour le venger. Cependant l'alarme s'était répandue dans Paris. Plusieurs bataillons se tenaient rassemblés; des militaires distingués et zélés constitutionnels vinrent à eux, et les pressèrent de venger la mort de leur malheureux compagnon. Leurs efforts furent impuissans; on se tint sur la défensive. Les Marseillais rentrèrent dans leurs casernes, en répétant des chants de victoire; et ce premier essai leur dévoila quelle pusillanimité régnait dans la ville où

ils venaient faire une révolution. Ceux qui n'avaient pas su exercer leur vengeance, implorèrent celle des lois ; l'assemblée les repoussa avec mépris. On sortit de Paris avec la même précipitation que l'on sort d'une ville qui va être assiégée : Rouen devint particulièrement le refuge de toutes les familles fugitives.

Nous avons déja vu que le roi, depuis la journée du 20 juin, avait fait fermer le jardin des Tuileries. Par cette précaution, il se mettait moins à couvert des attaques que des invectives de ses ennemis. L'assemblée législative lui ôta cette faible barrière, en ordonnant que la terrasse des feuillans, qui conduisait au lieu de ses séances, serait rendue publique. Les jacobins et tout le peu-

ple qui marchait à leur suite, s'emparèrent sur le champ de ce lieu; mais ils affectèrent de s'interdire à eux-mêmes l'entrée du reste du jardin. Ils étendirent, le long de la terrasse, un ruban tricolore, pour en indiquer la séparation; plusieurs écriteaux en indiquaient les motifs injurieux. L'insurrection s'annonçait si hautement dans ce jardin, que la cour pouvait apprendre de ses ennemis, quel jour, par quelle force et par quels moyens elle serait attaquée.

Les hommes odieux au parti populaire étaient poursuivis partout où ils pouvaient se montrer : d'Eprémesnil fut assailli par un groupe furieux, aux environs du Palais-Royal; on le déshabilla, on lui porta plusieurs coups de sabre; on le traînait tout sanglant, on ne semblait différer sa

mort que pour lui faire dévorer plus longtemps les outrages. Pétion arriva dans ce moment: respecté de la foule, il sauva la vie à d'Eprémesnil. Celui-ci lui adressa ces paroles prophétiques: Comme vous l'êtes aujourd'hui, monsieur, j'ai été porté en triomphe, et vous me voyez maintenant en proie aux fureurs du peuple. Ne vous fiez point à sa faveur, ni à votre fortune actuelle.

Dans le même temps, on apprit que les massacres recommençaient dans le Midi. La ville d'Arles, depuis longtemps livrée aux divisions de deux factions acharnées, fut ensanglantée par la vengeance du parti populaire, qui avait été quelque temps comprimé. A Toulon, neuf personnes accusées d'aristocratie, furent égorgées. L'histoire cesse,

à l'époque où nous entrons, de recueillir les noms des victimes, tant elles s'offrent en foule. D'un autre côté, il s'était formé, dans l'Ardèche, un rassemblement contre-révolutionnaire, qui pouvait aisément se grossir dans un pays trop disposé par sa situation, et surtout par le caractère ardent de ses habitans, au fléau des guerres civiles. Les rebelles avaient à leur tête un ancien gentilhomme nommé Dusaillant. Il avait plus d'impétuosité que d'adresse; il commença son entreprise sans l'avoir méditée. Il manqua d'habileté pour appeler autour de lui les nombreux mécontens qui existaient dans cette contrée. Les constitutionnels et les jacobins se réunirent contre lui; il ne tarda point à être enveloppé, et périt

ainsi que ses principaux complices.

Tous ces mouvemens ajoutaient à la sombre disposition des esprits. Cependant les conjurés contre la cour, prêts à lui porter le dernier coup, se déconcertaient à chaque instant. A force d'entretenir le peuple des formidables mouvemens d'armes qui se préparaient au château des Tuileries, leur imagination en était ébranlée. Ils croyaient aux fantômes créés par leur politique artificieuse.

Les chefs des jacobins se réunissaient à Charenton, pour se décider sur le jour et les mesures de l'insurrection. Robespierre se rendait avec mystère aux conciliabules des conspirateurs, y parlait avec timidité. Il étudiait l'art de profiter de la victoire, et laissait à d'autres le soin de

la préparer. Danton, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, d'autres hommes qui ont acquis une célébrité aussi odieuse que ceux-ci, disposaient le mouvement; mais aucun d'eux ne s'offrait pour commander l'attaque. Ils s'arrêtaient presque toujours à ce mot : que ferons-nous, si la cour nous résiste ? Ils n'avaient pas assez de confiance dans les talens militaires et la valeur de Santerre pour lui confier cette entreprise. Danton leur présenta enfin un homme fait pour dissiper toutes leurs alarmes; c'etait Westermann, qui depuis a signalé sa bravoure, ses talens et sa férocité dans la guerre de la Vendée, et qui a suivi Danton à l'échafaud. Il leur offrit un plan d'attaque qui fut vivement appuyé par les chefs de la légion marseillaise. Ceux-ci ré-

pondaient de leur petite troupe ; mais la multitude parisienne qu'il fallait employer, était méprisée par ceux-mêmes qui la dirigeaient. On ne la trouvait point encore suffisamment remplie de l'enthousiasme révolutionnaire ; on s'indignait de ce que des hommes du peuple demandaient encore quelquefois quel prétexte on avait pour l'insurrection. Eh bien ! s'écria un jour Chabot, au milieu d'une délibération des conjurés, ils veulent un prétexte, ma mort peut le leur fournir. On l'écouta avec étonnement. « Oui, répondit-il, le moyen est tout simple. Je me trouverai pendant la nuit dans une rue détournée ; que quelques-uns de vous s'y rendent en même-temps, qu'ils attendent mon signal, qu'ils me tuent ; que sur le champ on répande parmi

le peuple que la cour a payé des assassins pour immoler un député patriote ; que mon corps sanglant soit porté dans tous les lieux publics : la vengeance éclate sur le champ, le peuple est rempli de fureur, l'insurrection se décide, et le château des Tuileries est abattu. » Sans doute les complices de Chabot crurent qu'un tel sacrifice n'était pas nécessaire pour acheter la victoire ; son dévouement ne fut point accepté. On ne connoîtrait pas un trait de fanatisme plus étonnant que celui-là, s'il eût été sincère : c'était vouloir acheter par sa mort le droit de calomnier son ennemi. Mais tout porte à croire que Chabot avait compté d'avance sur le refus de ses complices. C'était un ex-capucin, qui joignait aux mœurs

les plus honteuses, une ame sordide et vénale.

La conjuration touchait à sa maturité, et cependant elle échoua trois fois; car elle dût éclater le premier, le 4 et le 5 août. Les circonstances qui occasionnèrent ce retard, sont peu importantes à rapporter.

La cour se croyait instruite de ce qui se passait entre les conjurés; mais elle ne recevait à cet égard que de perfides confidences. Quoique les girondins ne fussent point appelés à ces délibérations, ils n'en ignoraient cependant pas les résultats. Ils ne songèrent plus à arrêter le mouvement, et peut-être cela n'était-il plus en leur pouvoir. Ils résolurent, en le laissant éclater, de s'en rendre les modérateurs et les maîtres; la destinée trahit

ce vœu. Elle vint aussi offrir aux chefs de l'insurrection le prétexte qu'ils attendaient. Depuis plusieurs jours, l'assemblée législative ne s'occupait plus que du décret d'accusation contre Lafayette: à cette décision était attaché le sort de la royauté constitutionnelle, dont il était le dernier soutien. Ses partisans redoublèrent de zèle dans cette discussion importante. En montrant en lui un homme qui sacrifiait tout au desir de maintenir ses sermens, ils rappelaient l'assemblée au souvenir des siens. Chaque jour, on s'apercevait que la majorité, épouvantée de la direction qu'elle avait suivie jusques-là, faisait effort pour rentrer dans l'ordre constitutionnel. Les girondins qui l'avaient si longtemps dominée, commençaient à la trouver indocile. Vaublanc,

Raimond, Dumas, Girardin, Beugnot, Dumolard; tous ceux enfin qui défendirent Lafayette, eurent à braver, pendant le cours de cette longue discussion, les insultes journalières et même les violences des hommes armés et des femmes furieuses, qui peuplaient les tribunes et les groupes. Les girondins s'indignèrent de la résistance qu'ils éprouvaient, et se montrèrent alors aussi violens que les jacobins eux-mêmes. Brissot venait de faire entendre contre Lafayette la même voix qui avait conduit Delessart à Orléans. La discussion se ferme après lui, et Lafayette est absous par une forte majorité. On invoque cet appel nominal, qui, dans des temps de troubles et de terreur, offrait aux hommes pusillanimes, la crainte de placer leurs noms sur une liste de

proscrits. On y procède, et à l'étonnement commun du parti vainqueur et du parti vaincu, 446 voix prononcent contre 224, qu'il n'y a pas lieu à accusation. Ce décret fut rendu le 8 août. Au moment où les députés sortaient, plusieurs de ceux qui avaient voté pour Lafayette, furent insultés et frappés ; quelques gardes nationales accoururent, et parvinrent à les sauver des fureurs et des outrages de la multitude. Les jacobins et les cordeliers passèrent la nuit entière à préparer l'attaque contre le château des Tuileries.

Le lendemain 9, un calme sombre règne dans Paris. Les députés outragés la veille, viennent en vain demander vengeance à l'assemblée ; leurs adversaires se complaisent à entendre le récit des dangers qu'ils

ont couru. Ils se demandent ce qu'est devenue cette majorité qui venait de leur donner un triomphe d'un moment. Elle partage leurs périls ; car déja les jacobins ont fait afficher l'appel nominal ; néanmoins elle se tait, et ne s'occupe ni de vengeance, ni même de précautions. Cependant Rœderer, procureur-syndic du département, arrive à l'assemblée ; il dévoile la conspiration qui se prépare : « C'est pour demain, dit-il. « Dès ce soir, les sections doivent se « déclarer en insurrection, jusqu'à ce « que l'assemblée ait prononcé la dé- « chéance du roi. Les fédérés et les « Marseillais doivent marcher à la « tête des insurgés : le faubourg Saint- « Antoine est dans la plus affreuse « agitation. Cependant le maire de « Paris ne donne pas au départe-

« ment les avis nécessaires, ne ré-
« pond pas aux lettres les plus pres-
« santes : il n'y a plus un moment à
« perdre ; à minuit vous entendrez
« sonner le tocsin et battre la géné-
« rale ; c'est à l'assemblée à prendre
« les précautions nécessaires pour
« assurer son indépendance, pour
« mettre le roi à l'abri des périls qui
« le menacent. Le département de
« Paris remplira fidellement et cou-
« rageusement ses devoirs : sa mar-
« che lui est tracée par la loi ; mais
« ses forces, il ne peut les tenir que
« de vous. »

Cette déclaration augmente le trouble qui règne dans l'assemblée. Vaublanc demande qu'on éloigne à l'instant, de Paris, les fédérés et les Marseillais. A cette proposition Guadet éclate, et rejette loin tout voile de

modération. A quels hommes pusillanimes, s'écrie-t-il, a-t-on pu persuader qu'ils avaient à craindre les coups des défenseurs de la patrie? Toute profonde qu'est leur indignation, elle ne se livrera point à des excès condamnables. Veut-on payer de cet opprobre le dévouement dont ils nous entourent? Non, ce n'est point de ce côté que nous avons à craindre les poignards; il est une faction qui les dirige. Nommez-la (s'écrie-t-on). C'est celle qui a voulu élever au dessus de la représentation nationale un général rebelle, qui a dicté ses insolentes pétitions, qui a conduit ses audacieuses démarches, qui n'a cessé d'appuyer tous les complots d'une cour perfide, qui peut-être, dans ce moment, conspire avec elle la perte des amis de la liberté,

qui lui a vendu le sang du peuple. A cette violente apostrophe les députés accusés se lèvent avec indignation. Ah ! qu'il eût mieux valu pour nous, s'écrient-ils, périr hier sous les coups des assassins qui nous environnaient, que d'être en butte aujourd'hui aux calomnies et aux fureurs homicides de quelques-uns de nos collégues. C'est la majorité de l'assemblée qui a absous Lafayette, c'est elle qui est traitée de faction par une minorité conspiratrice. Nous oublions dans ce moment le soin de notre vengeance qui est celle de la représentation nationale ; il n'est plus question de nos périls d'hier : songeons à ceux qui, dans ce moment même, environnent le roi, l'assemblée et la constitution. On vous demande des mesures, on vous en propose, que

tardez-vous? L'horrible signal va se faire entendre.

Bientôt la fureur est telle entre les deux partis, que chaque instant fait craindre que le sang ne coule au milieu de l'assemblée. La plupart des députés sont armés, les fédérés qui occupent les tribunes le sont aussi. Aucun décret ne se rend, aucune mesure ne se prépare; celle proposée par Vaublanc est écartée, l'assemblée se sépare à sept heures du soir, et se convoque pour la nuit même.

L'insurrection avait trois centres principaux; le club des jacobins, le club des cordeliers et la section des Quinze-vingts du faubourg Saint-Antoine. Mais c'est aux cordeliers que sont rassemblés les hommes les plus redoutables; les Marseillais y

sont, ils demandent impatiemment le signal. Danton d'une voix tonnante et furieuse, retrace les crimes de la cour. Cessons, s'écrie-t-il, d'en appeler aux lois et aux législateurs; les lois, elles n'ont pas prévu tant de forfaits; les législateurs, ils en sont pour la plupart les complices, ils ont absous Lafayette. Absoudre le traître, c'est nous livrer à lui, aux ennemis de la France, aux vengeances sanguinaires des rois. Que dis-je, c'est cette nuit même que le perfide Louis a choisi pour livrer au carnage, à l'incendie, cette capitale qu'il veut quitter encore une fois. Aux armes! aux armes! Ce cri est répété mille fois, et se propage dans tous les environs. A onze heures, cette assemblée se déclare en insurrection, et sur le champ un coup de

fusil part. La fureur augmente, on fait sortir les pièces de canon; Chabot, Camille-Desmoulins, plusieurs autres sortent pour aller faire sonner le tocsin. Ils trouvent sur leur passage le peuple épouvanté et encore indécis. Dans plusieurs sections, on veut leur résister; ils livrent, en quelque sorte, des combats pour s'emparer du tocsin. Ce terrible son se fait entendre, et va porter l'effroi au château des Tuileries : voyons ce qui s'y passe.

Le danger était prévu depuis si longtemps, que la cour avait pu prendre tous les moyens de défense qui étaient encore à sa disposition. Tout son espoir était dans les gardes-suisses : on s'était attaché, par des caresses et des libéralités, à porter leur fidélité jusqu'au plus héroïque

dévouement. L'assemblée avait voulu enlever ce secours au roi : elle avait ordonné que la garde suisse s'éloignât de Paris. Les ministres avaient saisi différens prétextes pour reculer l'éxécution de cet ordre ; mais ils n'avaient pas osé faire arriver à Paris la moitié de ce corps qui était à Courbevoie, tant on redoutait de justifier les alarmes du peuple sur les préparatifs hostiles de la cour. On regrettait actuellement d'avoir eu cet excès de timidité. Les cours et les postes principaux des Tuileries étaient occupés par trois ou quatre cents Suisses. Avant même que le tocsin ne sonnât, quelques compagnies de grenadiers de la garde nationale étaient accourues au château : on y distinguait particulièrement ceux des Filles Saint-Thomas. Ils étaient animés du

desir de prouver, dans ce jour, leur zèle pour le roi, et de venger la mort de Duhamel. L'intérieur du château était encore rempli par sept à huit cents royalistes, qui avaient dédaigné de se faire inscrire dans la garde nationale, et qui, réunis à elle, eussent été d'un plus grand secours pour le roi. Chacun d'eux s'était armé de sabres, de fusils, de pistolets. On remarquait, parmi eux, beaucoup d'anciens militaires; ce qui restait encore de l'ancienne garde du roi, et quelques soldats de la garde constitutionnelle que l'assemblée avait licenciée. Le roi reconnut, avec attendrissement, plusieurs de ceux qui avaient eu autrefois les grades les plus élevés. Le vieux maréchal de Mailly parut, et sur le champ un vœu unanime lui déféra le commandement de la troupe

des gentilshommes ; c'est le nom qu'elle se donnait. Cependant leur destination restait encore incertaine, leur mouvement tumultueux, la diversité de leurs armes ne permettait pas même une organisation. Ils entouraient la famille royale, et semblaient trouver leur consolation à lui donner le dernier témoignage d'amour et de fidélité : l'étiquette de la cour fut presque conservée au château dans cette nuit désastreuse. On flattait le roi d'une victoire certaine : mais la consternation qui était au fond de son ame se laissait lire sur son visage. Tout cet appareil nouveau sollicitait de lui des résolutions courageuses, ou qui n'étaient point dans son caractère, ou qu'il n'osait prendre contre des Français, ou que les périls de tous les siens ve-

naient ébranler. La reine, au contraire, montrait de la sérénité, du courage. Des flots de courtisans se pressaient encore autour d'elle pour lui faire entendre, à chaque instant, combien ils admiraient sa magnanime confiance. Cependant les gardes nationaux murmuraient de voir se mêler parmi eux, une troupe dans laquelle ils ne voyaient que d'opiniâtres ennemis de la révolution. Elèves de Lafayette, ces grenadiers auraient cru faire un crime, si, en défendant le roi, ils avaient mis la constitution en danger. Ils s'offensaient aussi de ce que la troupe des gentilshommes recevait de la famille royale plus de témoignages de confiance qu'on ne leur en montrait. La reine vit avec alarme cette disposition fâcheuse des esprits; elle fit

tout pour la calmer. Point d'ombrage, disait-elle, point de défiance entre ceux qu'unissent des sentimens si généreux. Ces messieurs ont droit, par leur zèle, à courir les mêmes dangers que vous; vous les verrez soumis aux ordres qui leur seront donnés. Jamais les lois ne leur furent plus sacrées que dans ce moment où ils viennent les défendre contre des furieux; ils brûlent de mourir pour leur roi, et vous savez que la destinée de tout ce qui vous est cher, est aujourd'hui attachée à la sienne. Ainsi parlait la reine; et les regards que chacun tournait vers cette malheureuse famille, contribuaient autant que ces discours, à calmer les divisions de ses defenseurs. Madame Elisabeth, le cœur dévoré de crainte, se contraignait assez pour exprimer

et pour inspirer la confiance. Dans un moment d'enthousiasme, il fut proposé de ne pas se tenir sur la défensive, d'aller au-devant des insurgens, de couper en différens endroits leurs colonnes, et de les faire poursuivre par la gendarmerie à cheval. On espérait, par cette surprise, s'emparer de leurs canons. Des militaires distingués par leur bravoure, tels que messieurs d'Hervilli et Viomenil, appuyaient vivement ce plan d'attaque. Il fut un moment résolu. Le commandant de la garde nationale, Mandat, s'était, dit-on, chargé de le faire exécuter; mais le roi n'approuva pas longtemps un parti aussi téméraire. Pendant qu'on le discutait encore, les événemens ne permirent bientôt plus de l'accomplir. On doit même conjecturer qu'il

eût été sans succès, puisqu'on était obligé de faire agir dans cette attaque la gendarmerie, dont la prompte défection contribua beaucoup au désastre de la cour. A chaque instant, des membres de la municipalité ou du département se présentaient au château, et peignaient les dangers toujours croissans. Pétion y parut; un cri mêlé d'horreur et de joie s'éleva à son aspect : on s'écria qu'il fallait se saisir d'un homme si cher au peuple, et le faire servir d'ôtage pour les jours du roi. Cet avis fut généralement adopté, et Pétion fut gardé au château. On ignorait avec quelle facilité et quelle complaisance les principaux des conjurés eussent sacrifié un homme qui leur était déja odieux. On cessa bientôt de prodiguer les outrages à cet important pri-

sonnier : on songea à en tirer parti d'une manière plus utile. On lui proposa de signer un ordre aux troupes, de repousser la force par la force : il fit une faible résistance ; il signa. Jamais il ne put se justifier aux yeux du parti vainqueur, de cette condescendance qui lui fut reprochée, comme un acte de lâcheté et de perfidie.

Cependant l'assemblée législative avait repris sa séance, au bruit des tocsins qui se répondaient de tous côtés. Ses premières sollicitudes furent pour Pétion. Elle voulut l'arracher aux mains de ceux qui le retenaient. Elle lui ordonna, par un décret, de se rendre à l'assemblée, pour y rendre compte de la situation de Paris. Ce décret fut sur le champ porté au château, et y ré-

pandit la consternation. Les plus emportés voulaient braver cet ordre; le roi craignit d'irriter, par un refus, l'assemblée législative, dont les dispositions n'étaient pas encore bien connues. Les défenseurs du château rendirent la liberté à leur prisonnier, en le chargeant d'imprécations. Il est temps que le roi se montre, criait-on de toute part; qu'il vienne enflammer le zèle de ces compagnies de gardes nationales, qui accourent pour sa défense, et qui déja remplissent le jardin et les cours. Louis se mit en marche pour cette revue; il ne s'y présentait point avec cet air d'intrépidité que demandait l'excès de ses périls. Il était accompagné de Rœderer, de deux autres membres du département, de quelques-uns de ses ministres, et de plusieurs militaires.

Il trouva au premier poste les compagnies les plus affidées qui le reçurent avec acclamations ; mais à mesure qu'il s'avança vers de nouveaux bataillons, un morne silence le glaça d'épouvante. Bientôt derrière lui des murmures éclatèrent ; il entendit retentir tous ces mots, que des journalistes sans frein et sans pudeur avaient appris au peuple. Deux bataillons du faubourg Saint-Marceau venaient d'arriver ; quand le roi passa devant eux, il ne put se croire en sureté. Les canonniers surtout éclatèrent en menaces; interpellés s'ils défendraient le roi, pour toute réponse, les uns affectaient de vider la charge de leurs canons, les autres les dirigèrent contre le château même. Bientôt le roi n'osa plus continuer cette fatale revue. En

revoyant sa famille, sa malheureuse famille, le peu qu'il lui reste de forces paraît l'abandonner. Tout se tait, tout est morne dans le château ; les sinistres pressentimens ont succédé aux bruyantes acclamations. Voilà donc, s'écrie Louis, les secours que je puis opposer à cette multitude de furieux qui s'avancent ; mes plus mortels ennemis veillent à la porte de mon palais. Il consulte Rœderer, qui a été témoin de la revue ; il le conjure d'indiquer un moyen de salut. Celui-ci ouvre alors le conseil d'abandonner le projet d'une défense inutile, qui livre les jours du roi à la catastrophe la plus terrible, la plus inévitable. — Qui peut prévoir où s'arrêtera la fureur des insurgens irrités par une résistance ? Je vois, de tous côtés, des canons prêts à foudroyer le châ-

teau ; il sera bientôt leur conquête ; le roi et sa famille seront ou leurs captifs ou leurs victimes. Il n'est plus qu'un asile où les jours du roi puissent encore être en sureté, c'est l'assemblée nationale. — Eh quoi, dit Louis, tous les fauteurs de l'insurrection n'y siégent, n'y dominent-ils pas? — Quels que soient leurs opinions et leurs sentimens, répond Rœderer, il n'en est aucun qui ne frémisse d'une catastrophe tragique, dont il est impossible de calculer les suites désastreuses ; ils vous rendront graces de l'avoir évitée. — Puissent-ils se souvenir, dit Louis, que nul sacrifice ne m'a jamais coûté pour empêcher l'effusion du sang ! Je me rends à votre avis, j'irai à l'assemblée avec toute ma famille, du moins mes alarmes pour elles seront moins

vives. Marie-Antoinette, qu'on a représentée comme indignée de cette résolution, la reçut au contraire avec empressement. Madame Elisabeth, elle seule, s'approcha de Rœderer, et lui dit d'un son de voix très-ému : Répondez-vous, monsieur, des suites du conseil que vous venez de donner au roi; répondez-vous de ses jours? — Je réponds, madame, de le mener au lieu où il y a le moins de péril pour lui.

On apprit au château, avec une consternation muette, la nouvelle du départ du roi et de sa famille, pour l'assemblée nationale. On leur avait vu donner à cette résolution un si prompt assentiment, que nulle voix ne s'éleva d'abord pour les en détourner. En s'éloignant de ceux qui s'offraient à mourir pour lui, Louis

parut éprouver vivement le regret de les abandonner. Le reproche secret qu'il se faisait à cet égard, acheva sans doute de troubler ses esprits; il n'osait plus interroger personne, prévoir aucun événement, ordonner aucune mesure. Nul n'osa lui dire : Et nous, quelle sera notre destinée? où est notre refuge? attendrons-nous, combattrons-nous pour le monarque absent? et Louis n'osa pas même y songer! La reine, pour calmer la douleur de ceux qui l'entouraient, leur dit, d'un ton affectueux : Nous reviendrons bientôt; et, dans le fond de son cœur, chacun répondait : Non, ils ne reviendront pas au palais de leurs pères.

Ce départ cependant n'était pas sans danger. La revue avait manifesté par quelle foule ennemie le jardin des

Tuileries était occupé. Il fallut priver le château d'une partie de ses défenseurs les plus intrépides, pour les faire servir d'escorte au roi. On choisit un détachement des gardes suisses et des grenadiers des Filles Saint Thomas, pour ce court et périlleux trajet. Le jardin retentit de cris épouvantables, quand on vit le roi et sa famille s'avancer vers l'assemblée, à travers une double haie. *La mort*, *la mort !* s'écriaient des hommes féroces qui s'avançaient avec des gestes furieux. L'escorte, en les repoussant, craignait encore d'irriter leur rage. Il y eut un moment où la foule se porta avec tant de violence, que la marche fut arrêtée. Une députation de plusieurs membres de l'assemblée vint au-devant du roi. Rœderer le précède, et demande de faire entrer les

gardes nationaux qui ont servi de cortège : on objecte à cette proposition qu'elle est inconstitutionnelle. L'amour du peuple, dit un député, nommé Duhem, doit être la seule garde du corps législatif. Le roi entre enfin ; il était suivi de la reine, de madame Elisabeth, de madame royale, de madame de Tourzel, de deux autres dames de la cour, compagnes fidelles de la reine ; un grenadier portait le prince royal. Le sentiment du respect pour un si grand malheur, se manifesta d'abord dans les ames les plus farouches, à l'aspect des augustes supplians. Le roi avait repris du calme en entrant dans l'assemblée ; il se plaça à côté du président, et il dit : « Messieurs, je suis venu « ici pour prévenir un grand crime ; « je me croirai toujours en sûreté

« avec ma famille, au milieu des re-
« présentans de la nation ; j'y pas-
« serai la journée. » « Sire, répondit
« Vergniaud, qui présidait alors,
« l'assemblée nationale connaît tous
« ses devoirs ; elle regarde comme un
« des plus chers le maintien de toutes
« les autorités constituées. Elle de-
« meurera ferme à son poste ; nous
« saurons tous y mourir. »

Cette réponse de Vergniaud annonce que son parti croyait avoir recueilli de l'insurrection tout l'effet qu'il en attendait. Voilà le terme où les girondins voulaient s'arrêter ; comme s'il eût été en leur pouvoir de déchaîner et de calmer à leur gré les fureurs populaires.

La première impression de pitié dura peu. Un député fit l'observation ironique et barbare que l'assem-

blée ne pouvait délibérer en présence du roi. La constitution fut d'abord invoquée par ceux qui, depuis si longtemps, et surtout à ce moment même conspiraient sa ruine. Louis fut bientôt obligé de descendre du fauteuil qu'il occupait à côté du président. On le plaça, lui et sa famille, dans une loge de journaliste, derrière le bureau. C'est là où il était condamné à dévorer les plus sanglans outrages, dont jamais le cœur d'un homme ait été abreuvé. Cependant il y jouissait encore de quelque liberté de communication avec ses principaux officiers; sa misère même y fut respectée, jusqu'à ce qu'on entendit le canon tonnant sur le château. Suivons maintenant la marche des insurgés.

Ils avaient eu toute la nuit, pour

assurer leurs dispositions, et pour accroître leur masse. Le peuple les suivait; car il les voyait déja vainqueurs. Déja ils avaient envoyé plusieurs de leurs compagnons affidés autour du château; mais ils leur avaient prescrit de ne point commencer l'attaque, de répandre seulement la confusion et l'épouvante. Leurs émissaires erraient dans tous les quartiers, et faisaient circuler des bruits artificieux, puissans sur l'imagination du peuple. L'aube du jour éclaira deux meurtres qui commencèrent la longue scène de carnage. Quelques partisans de la cour avaient passé une partie de la nuit à observer autour du château; ils étaient armés de pistolets et d'épées, ce qui ne devait point les faire remarquer; car peu de citoyens étaient

sans armes. Une patrouille de gardes nationales les arrête, les interroge, les enferme dans un corps-de-garde. La foule se presse à la porte, et demande qu'ils soient livrés. Ils étaient au nombre de dix-sept : onze d'entr'eux, favorisés par ceux mêmes qui les gardaient, parviennent à s'échapper par les fenêtres. Une femme, ivre de fureur, se présente : elle porte deux pistolets à la ceinture; on reconnaît en elle une fougueuse aventurière de la révolution, qui déjà avait paru à la tête des assassins, dans la nuit du 6 octobre : elle se nommait Théroigne de Méricourt. Elle pénètre au comité; le peuple veut, dit-elle, qu'on lui livre ces scélérats. Un officier municipal s'efforce en vain de les soustraire à la troupe homicide : déja on les entraîne; deux s'échappent en-

core au milieu du tumulte, les quatre autres sont massacrés. L'implacable furie déchire de ses mains un jeune homme nommé Suleau, dont la plume satirique avait souvent répandu sur elle le ridicule et l'horreur. On porte sur des piques la tête de ces malheureux.

Presque en même temps, Mandat fut frappé du coup mortel. Nous avons vu qu'il était d'avis de ne point laisser commencer aux insurgens leur attaque. On intercepta un ordre qu'il faisait donner à différens postes d'intercepter la communication entre les insurgens, par les ponts. Cet ordre fut porté à la municipalité; elle somma le commandant de la garde nationale de se rendre sur le champ à l'Hôtel-de-ville. C'était priver le château de l'homme qui lui était le plus néces-

saire ; Mandat fut sans défiance, il se rendit à cet ordre. Les officiers municipaux n'avaient eu d'autre objet que d'empêcher l'effusion du sang ; ils espéraient, ou que l'insurrection n'en ferait pas répandre, ou qu'elle pourrait encore se calmer. Déja ils s'occupaient de sauver Mandat ; il sortait libre de l'Hôtel-de-ville, lorsque tout-à-coup entre une nouvelle municipalité qui venait expulser celle-ci. Son premier acte est d'arrêter Mandat ; le second est de le faire massacrer sur les marches de l'Hôtel-de-ville. On dépouille son cadavre, on visite ses papiers, on y trouve l'ordre signé, par Pétion, de repousser la force par la force. Pétion arrive peu de temps après, la nouvelle commune qui déja a juré sa perte, se garde bien en ce moment d'atta-

quer sa popularité. Elle dissimule, elle le comble de témoignages d'intérêt ; elle feint de craindre qu'un homme si précieux n'ait encore des dangers à courir ; et sous ce prétexte elle le condamne à l'inertie, elle le tient prisonnier.

Cette subite création d'une nouvelle commune, etait l'ouvrage de Danton et de Robespierre : ils avaient eu soin de la composer d'hommes qui avaient avec eux une sinistre analogie. Ils avaient couvert d'un si profond secret cette combinaison, que les girondins ne purent en avoir connaissance, ni prévenir l'existence du pouvoir monstrueux qui devait les anéantir.

La nouvelle commune agit et parle en souveraine ; elle concentre, elle régularise tous les mouvemens de

l'insurrection. Quand elle apprit que le roi avait été chercher un refuge au milieu de l'assemblée, elle s'indigna de ce que sa proie lui était ravie, et elle pressa l'attaque avec plus d'activité. Déja tout s'ébranle, tout est en marche; les Marseillais sont à la tête des immenses colonnes de l'insurrection. Les volontaires de Brest marchent après eux; cette troupe est animée du même esprit; mais elle a moins de férocité dans son courage que les Marseillais. Quelques autres compagnies de fédérés les suivent; le reste de cette armée n'offre qu'une multitude sans ordre, et qui s'embarrasse dans tous ses mouvemens. Elle n'a pour armes que des piques, terribles après la victoire, mais inutiles dans le combat. La véritable force des assaillans consiste dans leurs

canons. Depuis le 14 juillet chaque section de Paris avait voulu en avoir. Plusieurs jeunes gens avaient acquis une assez grande habileté dans cet exercice; Pétion avait composé un corps de canonniers, qui, depuis plusieurs mois, était imbu des maximes de l'insurrection, et qui fit longtemps la terreur de la capitale.

Les insurgens avaient rencontré, au Pont-Neuf, un poste qui avait tenté un moment de mettre obstacle à leur passage: cette tentative mal soutenue coûta la vie au commandant de ce poste, nommé Carle. La marche fut rapide; elle était animée par ce chant de guerre qui fut nommé l'hymne Marseillaise. En s'approchant du château, les insurgens trouvèrent au Carrouzel plusieurs bataillons qui les attendaient, impatiens de se joindre

à eux. Le départ du roi avait rendu incertains ceux mêmes qui étaient arrivés, avec l'intention de le défendre. Les gendarmes étaient en vain retenus et sollicités par leurs chefs; ils éclataient en discours menaçans contre la cour, et s'annonçaient déja comme les auxiliaires des insurgens. Enfin, trois cents suisses et trois cents grenadiers qui avaient accompagné le roi à l'assemblée, avaient beaucoup affaibli la défense du château. Cependant ce qui reste des suisses s'offre encore, rangé devant l'escalier du château, et fait craindre une vive résistance. A neuf heures du matin, les portes sont forcées, et la multitude se répand dans les cours. Les premiers faits qui décidèrent l'attaque restent encore voilés pour l'histoire. Suivant les assaillans, les suisses usèrent de la

plus grande perfidie. Ils parurent bien recevoir les députés qui venaient leur offrir de fraterniser; ils agitaient leurs bonnets en signe de conciliation et de paix. A l'aide de ces démonstrations, ils étaient parvenus à mettre de la confusion dans les rangs : un coup de fusil qui partit des fenêtres du château leur servit de signal, et ils commencèrent leur décharge. Suivant les defenseurs du château, les suisses restèrent immobiles à la proposition qui leur fut faite de fraterniser. Cinq d'entr'eux, qui défendaient la grille, furent massacrés; et ce fut cette première hostilité qui détermina leurs chefs à exécuter les ordres qu'ils avaient reçus du maire Pétion de repousser la force par la force : quoi qu'il en soit, ce fut au pied de l'escalier que s'engagea l'action. La pre-

mière décharge des suisses fit reculer la foule épouvantée, jusque dans la cour. Tandis qu'une partie fuit en désordre, l'autre continue l'attaque. Plusieurs coups de fusils sont lancés contre les fenêtres du château, et le château y répond. Trois coups de canon sont tirés, et viennent frapper l'extrémité des toits. Bientôt les suisses viennent se ranger en bataille dans la cour; ils font une seconde décharge, et puis un feu roulant; la fuite est générale. Un grand nombre de Marseillais et Brestois sont restés sur le champ de bataille, quatre pièces de canon sont abandonnées sur le Carrouzel. Toutes les cours sont vides; il ne reste plus rien au Carrouzel, de la foule qui l'inondait. Les gendarmes se mêlent aux fuyards, et en écrasent plusieurs. Le peuple les prend

pour des ennemis, et leur lance des pierres : on avait aussi tiré sur eux des fenêtres du château. Les suisses n'osent marcher à la poursuite des assaillans, qui se dispersent de tous côtés, et qui rentrent jusque dans leurs faubourgs. Les suisses ont conquis quelques canons, mais qui sont sans affût et inutiles.

Dans ce court intervalle d'une première victoire, à la plus terrible défaite, les défenseurs du château ne virent point de nouveaux bataillons se joindre à eux. C'est alors qu'on regrettait d'être privé de la présence du roi. On n'avait point d'ordres, point de plans, point de forces réelles. On s'égarait, on se fatiguait à examiner et à rejeter des résolutions.

Quel tableau offrait, dans ce moment l'assemblée nationale! Au pre-

mier bruit d'une décharge de mousqueterie, tous les cœurs se glacent ; plusieurs fuyards viennent augmenter la terreur, en entrant dans l'assemblée, en montrant leurs habits teints de sang, en racontant la défaite de leurs compagnons. Les regards se portent sur Louis ; on l'accuse de perfidie, on voudrait éclater en reproches ; cependant un grand nombre paraît déja ménager en lui le vainqueur. On lui demande s'il a donné des ordres pour que les suisses fissent cette horrible défense ; il répond qu'il n'en a point donné ; la reine fait la même protestation. Le bruit, la confusion redoublent ; des coups de fusil viennent frapper jusqu'aux croisées de la salle. Quelqu'un s'écrie : *Nous sommes forcés*. Tous s'agitent ; le président ne peut plus se faire entendre.

Les uns veulent aller au-devant du danger, les autres s'y soustraire. En place, en place, s'écrie Vergniaud, nous devons mourir à notre poste. On entoure le roi, on veut qu'il donne de nouveaux ordres, qu'il fasse cesser le feu, et qu'il s'arrache à lui-même la victoire, s'il était possible qu'un si petit nombre de défenseurs la lui conservât. Louis promet tout, signe tout. L'horreur du sang qui coule, plus que la terreur encore, agite ses esprits. Personne ne doutait plus que le triomphe de la cour n'eût été complet, si, dans ce moment, la moitié des gardes suisses, casernés à Courbevoie, fût arrivée au château. Louis signe un ordre qui suspend leur marche. M. d'Hervilli avait été chargé, par lui, de porter aux Suisses du château, la

défense de continuer leur feu. Celui-ci accepta cette mission dans le dessein de ne pas la remplir, et d'aller se mêler, dans le combat, avec ces défenseurs intrépides.

Cependant les Marseillais, entraînés avec la foule, au-delà du Pont-Neuf, s'arrêtent tout-à-coup. Ils cherchent à rallier les fuyards; ils ne veulent plus admettre parmi eux que ceux qui sont résolus à combattre et à mourir. Les canonniers partagent leurs fureurs; ils brûlent de venger le sang de leurs compagnons : on ne vit alors se mêler dans les rangs aucun des premiers fauteurs de l'insurrection. C'était toujours pour eux le moment de délibérer, jamais celui de combattre. Westermann dirige une nouvelle attaque; il distribue, avec intelligence, les nombreux canons

qui doivent en faire le succès. Le château est de nouveau investi; la gendarmerie vient au-devant des insurgens; elle se mêle avec eux, elle s'emporte contre ses chefs, elle les expulse, ou les arrête. Son exemple entraîne plusieurs bataillons de gardes nationales qui étaient venus pour défendre le château. Le canon tonne de tous côtés, les murailles et les toits sont percés de boulets; les Suisses se voient enveloppés et se défendent encore; le feu de mousqueterie part sans interruption; mais déja ils manquent de cartouches; deux pièces de canon leur forment une vaine défense contre tant de bouches à feu. Le château est embrasé dans plusieurs parties; les Marseillais forcent le passage; les Suisses sont déja divisés en plusieurs pelotons; plusieurs

teignent de leur sang les degrés du palais des rois ; le plus grand nombre fuit à travers le jardin ; on les poursuit jusque dans les Champs-Elysées ; la multitude se précipite sur eux, la gendarmerie les environne de tous côtés. On les égorge, on mutile leurs cadavres, on porte en trophées leurs membres sanglans, on les fait servir à d'horribles festins. Les grenadiers des Filles-Saint-Thomas se retirent, et ne doivent leur salut qu'à la vengeance qui s'est attachée particulièrement aux Suisses. Tout ce qui était enfermé au château est poursuivi ; la confusion générale favorise quelques royalistes dans leur fuite. Quelques-uns trouvèrent un refuge dans l'hôtel de l'ambassadeur de Venise, qui ne craignit pas de s'exposer à la fureur du peuple, en lui dérobant plusieurs

de ses victimes. De ce nombre fut Viomenil, qui déja blessé, se traîna avec peine jusqu'à cet hôtel. La peur invente les déguisemens, les subterfuges; l'un trouve la mort dans le moyen qui a sauvé son compagnon: bientôt plus d'espoir de salut pour tout ce qui n'a pu encore sortir du château. Dans les transports d'une rage aveugle, tel qui a donné la mort à plusieurs, la reçoit à son tour comme un royaliste déguisé. Le château brûle, et jusque dans les flammes, le fer atteint les victimes. De malheureux domestiques s'étaient cachés dans les cuisines, dans les caves. Parmi eux, quelques royalistes étaient venus partager ce dangereux asile: tous périssent; on tire sur eux à travers les soupiraux; les malheu-

reux sont consumés dans des fournaises ardentes.

Tandis que la foule s'occupe encore de meurtres et de pillage, plusieurs des vainqueurs sont entrés dans l'assemblée nationale. La nouvelle de leur triomphe est reçue avec mille acclamations. Les menaces et les outrages retombent avec plus de fureur sur le roi captif, sur sa famille. Des hommes tout couverts de sang, viennent leur demander compte de celui de leurs compagnons immolés par les Suisses. On se fait un plaisir d'observer et d'accroître leur douleur. Bientôt on leur défend toute communication dans cette loge, dont on fait leur première prison. Louis montre déja sur ses traits la paisible résignation d'une victime ; Marie - Antoinette

montre encore la dignité du trône et du malheur. L'assemblée retentit des cris de *vive la nation !* Quelques voix ajoutent, *périssent les tyrans !* Cependant on voudrait faire cesser un massacre qui semble n'avoir plus de terme. L'assemblée décrète que *les Suisses sont sous la sauve-garde de la loi, et des vertus hospitalières du peuple.* La foule des pétitionnaires se succède à la barre ; ils s'expriment comme si la victoire était remportée sur l'assemblée elle-même. « Nous vous demandons, disent-ils, tout le peuple vous demande la déchéance du roi, et vous n'avez pas même encore prononcé sa suspension. Apprenez que le feu est au château, et nous ne l'éteindrons qu'après que la vengeance du peuple sera satisfaite. » Vergniaud paraît à la tri-

bune, au nom de la commission extraordinaire. « Je viens, dit-il, vous présenter une mesure bien rigoureuse; mais la douleur dont vous êtes pénétrés, m'assure que vous jugerez combien elle est nécessaire au salut de la patrie. » Vergniaud lit un décret qui est adopté sur le champ par l'assemblée. Il porte pour dispositions principales, la convocation d'une convention nationale, et la suspension provisoire du roi, jusqu'à ce que la convention ait prononcé sur les mesures nécessaires pour maintenir la souveraineté du peuple. On nomme un député pour porter ce décret aux insurgés; ils paraissent se calmer, ils permettent qu'on éteigne l'incendie du château. Un d'entr'eux arrive à la barre, il tient sous son bras un Suisse qu'il a fait son pri-

sonnier. « Epargnons, dit-il ces instrumens d'un roi perfide; » il l'embrasse : l'excès de son émotion l'affaiblit, il tombe évanoui. L'assemblée cherche à profiter de cette scène pour engager les vainqueurs à la clémence. Cependant la fureur n'était point encore assouvie ; on conduisait à l'Hôtel de-ville quatre-vingts Suisses, et la garde nationale s'efforçait de les protéger. Une foule immense se précipite sur eux, disperse leurs gardes ; on n'entend que ces terribles cris : *Point de quartier ! Vengeance ! vengeance ! Ils ont égorgé nos frères.* On les massacre ; épuisés, éperdus, ils ne défendent plus leur vie, et n'implorent qu'une mort prompte. La rage fut portée à un tel excès de démence, qu'on entra dans un grand nombre d'hôtels,

pour y massacrer les portiers suisses. Quiconque avait donné asile à ceux du château, expiait, par une mort cruelle sa pitié généreuse. Cependant il y eut des hommes, et surtout des femmes, qui se dévouèrent à les cacher. On frémit quand on entend rapporter l'anecdote suivante, qu'on assure être authentique. Une femme avait le courage de donner asile à trois de ces malheureux. Elle entend frapper à la porte. Des cris menaçans la font frémir; elle essaye encore de cacher, sous des matelas, les trois proscrits. On entre. On la presse de les découvrir, de les livrer. Il y va de sa vie, si elle refuse; elle résiste. Cependant les Suisses sont aperçus. « C'est maintenant que tu vas expier ton crime, » dit un barbare à cette femme. « Prends ce sabre et frappe de

ta propre main ceux que tu as soustraits à la colère du peuple. » Elle chancelle; on lui prend la main, on dirige ses coups. L'horreur de cette scène trouble sa raison; elle n'a pu la recouvrer depuis.

Le peuple demandait qu'on lui livrât les Suisses qui avaient accompagné le roi à l'assemblée, et qui par conséquent n'avaient eu aucune part à l'action. L'assemblée donna ordre de les recevoir dans son enceinte; tout faisait craindre qu'on ne vînt les y chercher, et qu'à côté d'eux on ne frappât d'autres victimes; cependant l'assemblée ne retira point sa protection à ceux qui pouvaient lui faire partager ses périls. Elle profita du moment où la lassitude avait dompté les hommes les plus furieux, pour faire conduire ces Suisses au pa-

lais Bourbon. Plusieurs de leurs chefs furent transférés à l'Abbaye, un sort funeste les y attendait.

Cette journée coûta encore la vie à l'un des hommes les plus distingués de l'assemblée constituante, Clermont-Tonnerre. Il fut reconnu, assailli, égorgé au moment où il rentrait chez lui. Le coup qui le frappa sembla être le prélude de la faux terrible qui allait moissonner les hommes qui étaient l'honneur de leur patrie.

La nuit seule put mettre fin à ce cours de vengeances et d'atrocités. Les girondins qui avaient eu, avant et pendant le combat, une inertie calculée, s'inquiétèrent des suites de la victoire. Ils s'efforcèrent de conserver de l'indépendance et de la dignité à l'assemblée législative. La nouvelle

commune leur envoyait sans cesse des pétitionnaires impérieux, qui s'indignaient de ce que l'on avait prononcé, non la déchéance, mais la suspension de la royauté. L'assemblée ne sortit point ce jour-là des limites qu'elle s'était imposées.

Le lendemain, 11 août, les Parisiens sortaient en foule pour venir observer le théâtre ensanglanté et fumant encore du combat de la veille. La peur dont chacun était affecté, créait une indignation hypocrite contre les crimes et la perfidie de la cour. On portait des secours aux blessés; on décernait des honneurs et des couronnes aux Marseillais, aux fédérés; on répétait avec eux leurs chants de guerre. Cette feinte unanimité de sentimens n'empêchait pas qu'on ne parlât d'exterminer tous

ceux qui avaient été signalés comme royalistes ou comme constitutionnels. Le 10 août n'avait vu que la suspension du roi ; le 11 août prononça, par le fait, l'abolition de la royauté. Une foule immense se porta dans les places publiques où s'élevaient les statues de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV. On détruisit avec fureur ces monumens, et l'on commença la longue guerre que la barbarie a faite parmi nous aux beaux-arts. Le bronze fut destiné à faire des canons ; la statue de Henri IV ne put être protégée par l'antique amour du peuple ; la hache parricide abattit l'image d'un bon roi, d'un grand homme. Les attributs de la royauté furent effacés de tous les lieux publics, et proscrits dans toutes les maisons particulières.

Louis et sa famille restèrent près de deux jours entiers dans la tribune du Logographe. Le Luxembourg avait d'abord été désigné pour les recevoir. La commune s'éleva contre cette disposition ; l'assemblée n'osa la maintenir, et la famille royale fut conduite au Temple, avec une forte escorte. Le peuple vint avec une curiosité avide, l'observer à son passage ; mais la terreur avait déja tellement glacé tous les cœurs, qu'un si déplorable spectacle des coups de la destinée, n'excita que la pitié la plus timide. L'assemblée nationale qui voulait faire grace aux vaincus, fut à chaque instant détournée de son vœu. On lui apportait une foule de pièces trouvées au château, ou fabriquées à la commune, et chacune d'elles compromettait les

hommes que la haine avait proscrits d'avance. L'assemblée se vit obligée de promettre une justice sévère ; elle rendit des décrets d'accusation contre les ministres, alors en exercice. Un seul d'entr'eux fut arrêté, c'était d'Abancourt, ministre de la guerre. Elle rendit le même décret contre Montmorin, Bertrand et Montciel ; contre Duport, Barnave et Alexandre Lameth. On avait trouvé au château l'instruction que ces trois membres de l'assemblée constituante avaient donnée au roi, sur la conduite qu'il aurait à tenir en refusant la sanction des décrets des prêtres et des émigrés. Barnave fut arrêté à Grenoble, où il s'était retiré. La commune de Paris continua ses actes de vengeance. L'assemblée forma un conseil exécutif provisoire :

Roland, Servan et Clavières furent rappelés dans les ministères qu'ils avaient un moment exercés; on leur associa Danton. Les girondins n'osèrent refuser ce prix de ses services à l'homme qui avait préparé sans eux le 10 août, et qui bientôt en dirigea les suites contr'eux. Il méditait un grand crime; on le fit ministre de la justice.

La victoire remportée à Paris sur le trône, conquit bientôt tous les départemens à la république. Nulle résistance, nulle réclamation. Les mêmes autorités administratives qui avaient protesté contre la journée du 20 juin, célébrèrent la journée du 10 août; le 14 juillet n'avait pas obtenu un assentiment plus unanime. La terreur produisit ici le même effet, qu'auparavant l'enthousiasme.

Les royalistes se cachèrent, les constitutionnels se turent ; leur parti, désigné sous le nom de feuillans, cessa d'exister dès ce jour.

Cependant, à Rouen, le peuple parut s'émouvoir et plaindre le sort du roi. Un régiment suisse, qui s'y trouvait, se montra disposé à venger la mort de ses compatriotes. La Rochefoucault-Liancourt fit renouveler aux soldats et aux citoyens le serment de fidélité à la constitution qu'on venait de détruire. Les corps administratifs de cette ville se joignirent à lui ; mais avant qu'on eût pu délibérer sur le genre de résistance qu'on devait opposer aux nouveaux décrets, la disposition des esprits avait déja changé. La commune de Paris envoya à Rouen des émissaires qui réussirent à épouvan-

ter les habitans de cette ville. La Rochefoucault-Liancourt se vit bientôt abandonné.

Quand la nouvelle du 10 août parvint à l'armée de Lafayette, chefs et soldats, tout parut partager la douleur du général. Son quartier-général était alors à Sedan, et il avait avec lui une partie considérable des troupes qu'il commandait. La résistance lui parut un devoir : son état-major, les chefs de bataillon se rassemblent autour de lui ; il fait publier à l'ordre une proclamation dans laquelle il se déclare ouvertement contre les événemens du 10 août et contre les décrets de l'assemblée nationale. L'armée annonce par ses cris, qu'elle est remplie de toute l'indignation qu'on a voulu exciter en elle. Le département des Ardennes, dont

le siége est à Sedan, refuse de reconnaître les décrets de l'assemblée nationale. Elle avait prévu cet orage, elle avait envoyé trois de ses membres, Antonelle, Kersaint et Perraldi, avec le titre de commissaires auprès de l'armée de Lafayette. Leur mission était d'épouvanter le général, ou de le séduire, en lui offrant l'oubli des longues querelles qu'il avait eues avec le parti vainqueur; et enfin, d'agir sur l'esprit des soldats, si Lafayette restait inflexible. On les avertit, sur leur route, de ce qui se passait dans le camp, et des dangers qu'ils ont à courir. Ils persistent à vouloir remplir leur mission; ils arrivent à Sedan. Lafayette saisit cette occasion, toujours desirée par un chef de parti, de s'annoncer par un coup de force. Il

enjoint à la municipalité de Sedan, sous sa seule responsabilité personnelle, d'arrêter les trois commissaires. Cet ordre est exécuté; ils sont conduits en prison, et gardés comme des ôtages qui répondent des jours du roi.

Lafayette avait espéré que ce vœu de résistance serait unanime, au moins dans son armée. Il connaissait le caractère irrésolu du général Lukner, qui commandait alors l'armée de la Moselle. Les efforts qu'il fit pour l'entraîner dans son parti furent impuissans. Ce vieux soldat, pour qui la révolution était une énigme, ne faisait, depuis trois mois, que des démarches contradictoires. Il était tour-à-tour l'espoir de la cour et celui des républicains. Il était sans franchise, sans fermeté, et même

sans volonté. Son extrême ignorance, son penchant à l'ivrognerie achevaient de rendre ridicule un vieux partisan qu'on voulait faire passer pour un grand général : il se soumit à l'assemblée. Lafayette apprit bientôt une autre défection qui lui fut plus sensible, et qui se passait dans une partie de sa propre armée. C'était au camp de Maulde; Dillon en avait le commandement. D'abord il rejeta les décrets de l'assemblée, et déclara hautement sa résistance; mais Dumouriez qui était sous ses ordres, changea bientôt cette disposition. Après avoir irrité contre lui tous les partis, il sentait le besoin de se rapprocher des vainqueurs. Il brava l'autorité de Dillon, refusa d'exécuter les ordres qu'il en recevait, le frappa d'épouvante, et l'a-

mena à un prompt repentir. Bientôt il annonça le projet de marcher contre Lafayette lui-même : les républicains acceptèrent son dévouement avec autant de confiance que si déja ils n'avaient pas été trompés par lui. On lui remit des pouvoirs étendus, on offrit à son ambition tout ce qu'elle demandait.

Lafayette dissimulait en vain ses inquiétudes ; ses soldats les devinaient. Ils commençaient à s'épouvanter d'être ainsi abandonnés par les autres armées. Tout était danger dans la position du général : que pouvait-il faire ? Marcher sur Paris ? C'était peut-être exposer à la mort le roi et sa famille, et tous ceux qui leur avaient été attachés ; c'était ajouter aux malheurs de la révolution le fléau qui les rassemble tous,

la guerre civile. Et combien les chances n'en eussent-elles pas été funestes pour cette armée même ? L'ennemi la pressait de tous côtés ; Lafayette éloignait avec horreur tout projet de capituler avec lui, de lui livrer la frontière, et de se perdre à jamais par un pacte honteux. Le trouble et la consternation ne tardèrent pas à se répandre dans le camp. Le premier feu de l'indignation est ralenti ; un grand nombre de soldats désertent et dénoncent Lafayette et son état-major. Les corps mêmes qui s'étaient prononcés le plus ouvertement, n'annoncent plus qu'une fidélité chancelante. L'inaction laisse de la place à tous les raisonnemens, à tous les repentirs. Ce changement des esprits se manifeste surtout à une nouvelle revue : les canonniers pro-

testent contre ce qui s'est passé ; quelques soldats crient dans les rangs : *Vivent les députés de l'assemblée nationale !* Déja le bruit s'était répandu que Lafayette était décrété d'accusation par l'assemblée, qu'on sévirait contre ceux qui le reconnaîtraient encore. Cependant, au milieu de cette nouvelle opposition qu'il éprouve, ceux mêmes qui l'abandonnent semblent encore le plaindre ; il se retire et tient dans la nuit conseil avec tous ceux de ses amis auxquels il avait fait partager ses dangers. Tous reconnaissent l'impossibilité de soutenir le mouvement qu'ils ont commencé. Il faut fuir ; ils n'ont qu'un moment pour préparer leur fuite. Il s'agit de traverser le territoire étranger ; Lafayette n'ignore pas qu'il y va rencontrer des inimitiés non moins

implacables que celles auxquelles il dérobe sa tête. Il espère au moins mettre en sureté ses compagnons ; ils sortent dans la nuit au nombre de dix-huit ; Lafayette est accompagné de son ami le plus dévoué, Latour-Maubourg, d'Alexandre-Lameth, qui fut, pendant quelque temps, à l'assemblée constituante, son adversaire ; et qui, depuis, a partagé ses vœux et ses malheurs ; de Bureau-de-Pusy, que cette même assemblée nomma trois fois son président, de plusieurs aides-de-camp, de tous ceux enfin qui ont à redouter la colère du parti qui triomphe. Les soldats devinent le projet qui les occupe ; mais ils restent immobiles, et semblent faire des vœux pour leur salut. Aucun des fugitifs ne fait d'indignes tentatives pour entraîner

quelques corps à la désertion, et pour s'assurer par-là la faveur des ennemis. Ils abandonnent le territoire de France, dans la nuit du 19 au 20 août; ils font plusieurs lieues sans rencontrer aucun poste ennemi; ils ne sont point déguisés; ils annoncent, sur leur route, qu'ils sont des officiers français qui désertent l'armée et qui se rendent en Suisse; enfin ils sont arrêtés par une patrouille autrichienne; on les interroge; ils se nomment : ils disent la cause de leur fuite; on les arrête; ils sont prisonniers du roi de Prusse. Ils se flattent encore que ce monarque respectera en eux le droit des gens, et celui du malheur. Mais ceux qui viennent renverser en France la révolution, n'examinent point quelle circonstance a mis en leur pouvoir

l'un des hommes qui contribua le plus à son mouvement. Les émigrés tirent un augure favorable de ce coup du sort, qui leur livre un ennemi sans défense.

Lafayette éloigné, il ne restait plus aux vainqueurs du 10 août, d'autre sujet d'alarmes que les armées étrangères, qui se préparaient à l'invasion du territoire français. Mais la division qui existait entre les révolutionnaires, lors même qu'ils semblaient concourir au même but, éclata avec plus de violence, lorsque les uns voulurent établir la puissance des loix, et que les autres voulurent régner par l'anarchie et par le crime. L'assemblée législative essayait vainement d'arrêter les usurpations de la nouvelle commune de Paris; celle-ci avait encore entre ses mains tous

les moyens qu'elle avait développés au jour de l'insurrection. Elle commandait toujours aux cent mille hommes armés qu'elle avait fait mouvoir ; elle ne permettait pas à leur fureur de se ralentir un moment, ses délibérations étaient publiques, et des projets sanguinaires, tous les jours annoncés par ses féroces orateurs, tous les jours répétés par mille bruyans échos, tenaient l'assemblée législative dans l'humiliation, Paris dans la stupeur, et la France entière dans une sombre attente. Robespierre s'était mis à la tête de la commune de Paris. Un chef qui eût valeureusement conduit les colonnes républicaines dans l'attaque du château ; un héros qui, par les triomphes les plus éclatans, eût délivré sa patrie d'une invasion étrangère, n'eût ja-

mais osé prendre un ton aussi impérieux que ce ténébreux instigateur de troubles dont il ne partageait pas les dangers. Il venait souvent présenter des pétitions à l'assemblée. « Le sang ne coule point encore, disait-il, le peuple reste sans vengeance. Nul sacrifice d'expiation n'a encore été offert aux mânes des héros dont la mort glorieuse a valu le 10 août à la France. Et quels sont jusqu'à présent les fruits de cette immortelle journée? On a suspendu un tyran; il fallait le déposer et le punir. Ses exécrables complices conspiraient dans un château; ils conspirent dans leurs maisons, dans leurs jardins somptueux. Déja je les vois, je les entends qui se flattent de surprendre et d'égorger sans défense des vainqueurs qu'on empêche de pro-

fiter de leur victoire. Un tel malheur, s'il arrivait, ne serait point imputé au peuple, il sent ses droits et brûle de les exercer; votre faiblesse en serait la seule cause. Vous parlez, législateurs, de mettre en jugement les conspirateurs du 10 août; c'est trop restreindre la vengeance nationale. Les conspirateurs ont-ils donc attendu ce jour pour verser le sang du peuple? Le supplice des uns n'est rien quand il y a impunité pour les autres. *Qu'ils soient jugés tous; mais par des juges créés pour les circonstances.* »

Ainsi, déja la pensée de ce monstre semblait embrasser tous les crimes dont, pendant deux ans, lui et les siens couvrirent la France. Il demandait à l'assemblée que tous les conspirateurs de toutes les époques

de la révolution, fussent jugés souverainement et en dernier ressort par des commissaires pris dans chaque section.

L'assemblée frémit à la fois et de ces propositions, et de tous les moyens de terreur qu'on disposait pour les soutenir : elle délibéra sur la formation d'un tribunal extraordinaire. Les girondins s'élevèrent contre les assassinats qu'on voulait légaliser ; ils invoquèrent l'institution des jurés ; ils voulurent, et ils obtinrent, avec beaucoup de peine, qu'on en conservât quelque faible image dans ce tribunal, premier modèle de tant de tribunaux sanguinaires qui ont dépeuplé la France des hommes les plus recommandables. Robespierre en fut nommé président ; il refusa d'y siéger en disant, lui qui provo-

quait tous les assassinats, qu'un emploi si rigoureux répugneroit trop à son ame philantropique. Il s'était lié plus intimement que jamais avec Danton. Celui-ci, incapable de discerner nulle part l'image de la vertu, croyait en avoir vu dans Robespierre. Il espérait le subordonner toujours à ses plans, à son ambition; l'hypocrite désintéressement de Robespierre trompait Danton lui-même. Bientôt il se présenta un troisième personnage, qui entra en quelque sorte de force dans cette horrible alliance : c'était Marat. Après le 10 août, il s'élança de son souterrain, et vint figurer à la tête des vainqueurs. La nature semblait avoir écrit sur ses traits hideux : *fuyez ce monstre*. Depuis trois ans, ses feuilles atroces étaient un poison journalier pour la

portion du peuple la plus ignorante, la plus portée à tous les excès. Lafayette l'avait vainement fait poursuivre ; depuis les girondins l'avaient vainement fait décréter d'accusation. Renfermé dans un caveau, c'est de là qu'il comptait et qu'il augmentait sans cesse le nombre des victimes à sacrifier à la révolution. Il avait écrit sous l'inspiration de Danton et de Robespierre ; il ne louait qu'eux, il se regardait comme l'auteur de leur puissance ; il voulut la partager. Il proposa l'établissement légal d'un trium-virat ; ceux-ci rougissaient d'un tel associé, et s'en servaient encore. Cependant Danton avait fait des promesses à d'Orléans. Le moment était venu de les accomplir ; mais Danton alors était trop occupé de son ambition, pour servir celle

d'un autre. D'Orléans, sans être convaincu que tous les crimes projetés serviraient à son élévation, fut porté par le penchant de son ame, à se dévouer à la faction la plus vile et la plus odieuse.

Déja le nouveau tribunal était en fonctions. On traduisit devant lui Laporte, intendant de la liste civile, accusé d'avoir payé des journaux, placards et pamphlets anti-populaires : il fut condamné. C'était un vieillard recommandable par les vertus les plus pures : lorsqu'il entendit son arrêt, le seul sentiment qu'il témoigna d'abord, fut l'étonnement. Il s'adressa ensuite au peuple, et dit ces mots : « Citoyens, puisse ma « mort ramener le calme dans l'em« pire ! puisse-t-elle mettre un terme « aux dissentions intestines ! puisse

« l'arrêt qui m'ôte la vie, être le « dernier jugement injuste de ce tri- « bunal! » Le président lui répondit en ces termes : « M. Laporte, le tri- « bunal pardonne à votre situation, « il respecte le malheur ; mais il « croit devoir vous observer que « votre jugement a été rendu par « des hommes justes qui auraient « voulu vous absoudre. » Le peuple parut plaindre ce vieillard qui montra, en allant à l'échafaud, la sérénité de l'homme religieux. Le tribunal jugea ensuite Durosoy. C'était l'auteur d'un journal ouvertement contre-révolutionnaire : il avait consacré son médiocre talent à rendre à la noblesse française des sentimens chevaleresques. Il avait prêché la fatale émigration, comme de pieux solitaires avaient jadis prêché les croi-

sades. Son journal insensé trouvait des lecteurs plus insensés encore : au reste, nulle loi n'existait encore contre les abus de la liberté de la presse. Les républicains la proclamaient et l'exerçaient dans le sens le plus illimité. Il s'écria, quand on lui prononça son arrêt : « Il est beau, pour « un royaliste comme moi, de mou- « rir le jour de la fête de Saint- « Louis. » Sa fermeté parut se démentir un moment, lorsqu'on le conduisit au supplice. Il ne cacha point qu'il s'occupait de la douleur d'une amie qui allait lui survivre : elle ne lui survécut pas. Le désespoir lui donna la mort, le lendemain du jour où elle apprit celle de Durosoy.

Ces différentes condamnations se prononçaient à quelques intervalles. Le tribunal semblait effrayé de ses

terribles fonctions : il mettait de la lenteur ou de la précipitation dans ses jugemens, selon que les cris du peuple ou les ordres de la commune le pressaient plus ou moins. La politique semblait dicter quelque réserve à l'égard des officiers suisses. On avait à craindre que leur nation, déjà plongée dans le deuil par la journée du 10 août, ne cédât à son indignation, en voyant suivre le cours des proscriptions judiciaires contre ceux qui avaient échappé aux massacres. Mais les dominateurs du moment ne pouvaient subordonner leurs vengeances à aucun calcul de politique extérieure. Plusieurs des officiers suisses mis en jugement furent cependant acquittés : un seul, le major-général Bachmann fut condamné. Le peuple vit, avec plus d'étonnement

que de sensibilité, la fermeté imposante d'un militaire qui s'avançait avec fierté vers une mort glorieuse encore à ses yeux, quoiqu'elle fût hors des combats. Le Colonel d'Affry, deux fois mis en jugement, fut deux fois acquitté. Il prouvait, par un alibi, qu'il n'avait pu, ni donner, ni connaître l'ordre fatal. Montmorin, gouverneur de Fontainebleau, fut aussi acquitté par le même tribunal : la commune en poussa des cris de fureur ; elle demanda la cassation de ce jugement à l'assemblée nationale, qui ne rougit point d'attenter à la liberté des juges qu'elle avait créés.

L'irritation des esprits était tous les jours accrue par l'invasion étrangère qui s'effectuait. A la nouvelle du 10 août, le roi de Prusse avait re-

doublé d'activité et d'audace : il commandait une armée de soixante-dix mille hommes, forte surtout en cavalerie. Le grand nom de Frédéric, le souvenir de ses victoires, avaient profondément gravé la terreur des armées prussiennes. Le duc de Brunswick, nommé généralissime de cette expédition, avait été désigné par Frédéric lui-même, et par l'opinion de l'Europe, comme le plus grand capitaine de ce temps. Sous lui, commandaient encore plusieurs généraux qui s'étaient souvent combattus pendant la guerre de sept ans. Le roi enflammait tous les esprits par la démonstration des sentimens chevaleresques qui convenaient à la cause qu'il venait défendre : et lui et son fils étaient avides de gloire et de dangers. L'infanterie ne faisait

pas la force principale de cette armée ; mais elle était exercée aux plus savantes manœuvres. Le roi avait avec lui beaucoup d'artillerie de campagne, peu de pièces de siége ; il comptait sur des intelligences pour s'emparer de plusieurs places importantes. Vingt mille émigrés, conduits par les frères du roi, se présentaient comme une avant-garde redoutable, jalouse surtout de prendre pour elle tous les périls de cette expédition. On y voyait des généraux qui avaient acquis de la gloire dans notre dernière guerre continentale, tels que le maréchal de Broglie et le maréchal de Castries. Cette troupe, où chaque soldat avait été auparavant officier, et n'en avait pas perdu le souvenir, offrait par son luxe, par l'ardeur de ses passions, par la présomption de

ses discours, un singulier contraste avec la discipline et le flegme des Allemands. Enfin, quinze mille Autrichiens, sous les ordres du général Clairfait, étaient destinés à seconder les mouvemens de la grande armée. Les succès semblèrent d'abord justifier les promesses et les espérances des émigrés. Lukner n'osait exposer à l'ennemi une armée très-faible, et qui n'avait encore ni organisation ni discipline. Il ne pouvait s'asseoir dans aucune position ; il fut forcé, dans le camp de Fontoi, et il courut chercher un refuge sous les canons de Metz. Une partie de la frontière se trouvait ouverte par cette retraite précipitée. Longwy fut investi. Cette place, si elle eût été bien défendue et bien pourvue, pouvaît arrêter quelque temps l'ennemi. Elle se ren

dit après deux sommations, et après quinze heures de bombardement. On accusa de trahison les habitans de cette ville, qui, effrayés de l'incendie de quelques maisons, s'assemblèrent pour demander à l'état-major de la place qu'on ouvrît les portes au roi de Prusse. On accusa également Louis dans son procès, d'avoir laissé Longwy, dépourvu d'approvisionnemens et de munitions, et c'est un des griefs articulés dans son jugement. Par une contradiction frappante, Lavergne, commandant de Longwy, fut condamné comme ayant livré, sans résistance, une place bien pourvue et bien approvisionnée. Le roi de Prusse en prit possession, au nom de Louis XVI; et ne doutant plus que toutes les villes allaient le recevoir avec le même empressement, il détacha un corps de

15 mille hommes, pour faire le siége de Thionville, et se porta avec rapidité sur Verdun. Le corps de Clairfait se détourna sur Stenai, et s'en empara. Le territoire français était investi, et les armées françaises ne faisaient aucun mouvement. On ne pouvait point espérer que Verdun retarderait longtemps la marche du vainqueur. Sa reddition fut aussi prompte, mais plus excusable que celle de Longwy. Au sortir du conseil de guerre, le commandant de Verdun, Beaurepaire, se donna la mort.

A mesure que ces nouvelles désastreuses parvenaient à Paris, le peuple était toujours plus furieux dans sa terreur. L'assemblée rendait des décrets de colère contre les habitans de Longwy; elle vouait cette ville à l'exécration des Français; elle ordonnait que ses murs seraient dé-

molis, dès qu'elle serait reconquise; elle prononçait les peines les plus terribles contre tous les militaires et tous les habitans des villes qui suivraient cet exemple. Le besoin qu'on éprouvait encore de se flatter, faisait quelquefois atténuer les revers, ou supposer de fausses victoires. La vérité, quand elle était reconnue, n'en était que plus affreuse à soutenir. Robespierre, Danton, la commune de Paris, voyaient, dans ces défaites, un moyen de triompher des rivaux qu'il leur restait encore à abattre. Ils se plaisaient à répandre que les girondins voyaient avec indifférence l'ennemi marchant sur Paris, que leur projet était de se retirer au-delà de la Loire, pour y fonder des républiques indépendantes, dont chacun d'eux serait domi-

nateur. Cette accusation, qui servit de prétexte à tant de crimes, et qui fut longtemps développée dans l'exécrable et stupide roman du fédéralisme, était fondée sur quelques mots échappés ou attribués aux chefs principaux du parti de la Gironde. La ressource extrême de se retirer au-delà de la Loire, s'était souvent présentée à leur imagination; ils croyaient voir plus d'énergie républicaine dans la partie du midi, que dans celle du nord; mais ils n'en étaient pas moins résolus à se défendre auparavant dans Paris même, si l'ennemi poussait jusque-là le cours de ses conquêtes. La commune se plaignait encore de la marche lente et incertaine du tribunal chargé de punir les conspirateurs; elle dénonçait à chaque instant mille nou-

veaux complots, dont elle plaçait le siége dans les prisons, et semant partout les défiances, les calomnies, elle se disposait à l'exécution du plus épouvantable massacre.

Les girondins, qui avaient si souvent entraîné l'assemblée contre son vœu, lorsqu'il s'agissait d'attaquer la cour, ne pouvaient plus maintenant obtenir d'elle des mesures vigoureuses contre la commune de Paris, qu'elle haïssait, mais qu'elle redoutait encore davantage. Déja le ministre Roland était menacé hautement de la proscription. La commune ne conservait à sa tête, Pétion, que pour l'avilir et pour l'enchaîner. Elle annonçait l'intention de faire poursuivre, comme des traîtres, Vergniaud, Guadet, Gensonné et Brissot. Déja même elle

avait lancé un mandat contre ce dernier. Elle avait fait saisir ses presses, et arrêter son collaborateur Girey-Dupré.

Rien ne pouvait faire sortir l'assemblée de sa langueur et de sa pusillanimité. Ses séances étaient presque désertes; les députés constitutionnels n'échappaient à la proscription, que parce qu'une haine plus vive s'attachait maintenant au parti de la Gironde. L'assemblée parlait sans cesse de réprimer, et ne réprimait jamais les entreprises de la commune; et tous les jours, elle lui fournissait les moyens de consommer ses horribles projets. C'est ainsi qu'elle ordonna des visites domiciliaires, dont le prétexte apparent était d'aller chercher des armes chez tous les particuliers. La commune en profita

pour faire entasser dans les prisons ceux qu'elle voulait y faire égorger. Nuit de terreur, qui fut le prélude de plusieurs jours de sang! Chaque maison, dans une ville immense, est visitée. Les citoyens tremblans vont prendre une arme, pour venir porter l'épouvante dans leurs propres foyers. Les barrières sont fermées; Paris contemple avec effroi les murs dont le régime fiscal l'avait fait entourer, et qui bouchent aujourd'hui toute issue à tant de malheureux réservés pour la mort. De porte en porte, ils vont chercher des amis sensibles et courageux qui veuillent bien s'associer à leurs dangers. Ici, ils sont rebutés; là, le zèle le plus héroïque ne peut leur procurer que d'affreuses retraites. Ils restent oppressés, étouffés sous des matelas, derrière des

cloisons, dans l'intérieur des cheminées. O combien, durant ces terribles heures, éclatèrent à la fois de traits de perfidie, de traits de dévouement! Les femmes, les femmes surtout s'élèvent au plus haut degré d'intrépidité, pour sauver les êtres qui leur sont chers. Les unes font trembler les plus féroces inquisiteurs, en leur commandant de respecter leur asile; les autres les trompent par de sublimes mensonges. Tantôt la destinée vient trahir les plus sages précautions, tantôt elle prodigue les miracles pour sauver quelques malheureux qui auront encore d'autres dangers à courir. La commune compte ses victimes, et frémit encore de ce que quelques-unes lui soient échappées.

Enfin, l'assemblée ne peut plus

douter des crimes qui se préparent. Elle voudrait anéantir une commune que, chaque jour, sa faiblesse a rendu plus terrible. Il est trop tard; au moment où elle menace, elle fait trop connaître qu'elle tremble. Vergniaud et Henry-Lariviere font en vain le tableau des usurpations de la commune; l'assemblée se borne à lui faire une injonction d'être plus circonspecte sur les mandats d'amener, et à mander son président à la barre. Cet acte ne parut à Robespierre, à Danton, qu'un avertissement de frapper des coups qui missent sous leur dépendance une assemblée à laquelle il ne manquait que du courage pour leur résister.

Le 31 août, plusieurs des commissaires de la commune paraissent à la barre. Pétion est à leur tête, non

plus ce Pétion triomphant, objet de tant de folles et de perfides acclamations. Il est toujours, depuis le 10 août, le prisonnier de la commune; elle lui commande de venir sanctionner les actes qu'il déteste le plus. Triste, abattu, il dit quelques mots insignifians, et cède la parole à Tallien, dont le discours est trop nécessaire à l'histoire pour qu'on puisse l'omettre ici.

« Législateurs, les représentans provisoires de la commune de Paris ont été calomniés; ils ont été jugés sans avoir été entendus, ils viennent vous demander justice.

« Appelés par le peuple, dans la nuit du 9 au 10, pour sauver la patrie, ils ont dû faire ce qu'ils ont fait. Le peuple n'a pas limité leur pouvoir; il leur dit : Allez, agissez

en mon nom, et j'approuverai tout ce que vous aurez fait.

« Nous vous le demandons, messieurs, le corps législatif n'a-t-il pas longtemps été environné du respect des citoyens de Paris? Son enceinte n'a été souillée que par la présence du digne descendant de Louis XI, et de l'émule de Médicis. Ces tyrans vivent encore, n'est-ce pas au respect du peuple pour l'assemblée nationale, qu'ils en sont redevables? Vous avez applaudi vous-mêmes à toutes nos mesures.

» Vous êtes remontés par nous à la hauteur des représentans d'un peuple libre. C'est vous-mêmes qui nous avez donné le titre honorable de représentans de la commune, et vous avez voulu communiquer directement avec nous.

« Tout ce que nous avons fait, le peuple l'a sanctionné. Ce n'est pas quelques factieux, comme on voudrait le croire, c'est un million de citoyens. Interrogez-les sur nous, et partout ils vous diront : Ils ont sauvé la patrie. Si quelques-uns d'entre nous ont pu prévariquer, nous demandons, au nom de la commune, leur punition.

« Nous étions chargés de sauver la patrie, nous l'avons juré, et nous avons cassé des juges-de-paix indignes de ce beau titre ; nous avons cassé une municipalité feuillantine.

« Nous n'avons donné aucun ordre contre la liberté des bons citoyens ; mais nous nous faisons gloire d'avoir séquestré les biens des émigrés. Nous avons arrêté des conspirateurs, et nous les avons mis entre les mains

des tribunaux, pour leur salut et pour celui de l'état.

« Nous avons chassé les moines et les religieuses, pour mettre en vente les maisons qu'ils occupaient.

« Nous avons proscrit les journaux incendiaires, ils corrompaient l'opinion publique.

« Nous avons fait des visites domiciliaires. Qui nous les avait ordonnées? Vous. Les armes trouvées chez les gens suspects, nous vous les apporterons pour les remettre entre les mains des défenseurs de la patrie.

« Nous avons fait arrêter les prêtres perturbateurs; ils sont enfermés dans une maison particulière, *et sous peu de jours le sol de la liberté sera purgé de leur présence.*

« On nous accuse d'avoir désorga-

nisé l'administration, et notamment celle des subsistances. Mais à qui la faute? Les administrateurs eux-mêmes, où étaient-ils dans les jours de péril? La plupart n'ont pas encore reparu à la commune.

« La section des Lombards est venue réclamer contre nous dans votre sein. Mais le vœu d'une seule section n'anéantira point celui d'une majorité très-prononcée des autres sections de Paris.

« Hier, les citoyens, dans nos tribunes, nous ont reconnus pour leurs représentans : ils nous ont juré qu'ils nous conservaient leur confiance.

« Si vous nous frappez, frappez donc aussi ce peuple qui a fait la révolution le 14 juillet, qui l'a consolidée le 10 août, et qui la main-

tiendra. Il est maintenant en assemblées primaires; il exerce sa souveraineté; consultez-le, qu'il prononce sur notre sort.

« Vous nous avez entendus : nous sommes là; prononcez. Les hommes du 10 août ne veulent que la justice et qu'obéir à la volonté du peuple. »

A chaque mot de ce discours, la crainte et la consternation descendent au fond des cœurs. Cependant un horrible tumulte règne à l'extérieur; tout retentit d'imprécations contre l'assemblée nationale. On entend, au milieu du bruit, percer ces cris redoublés : *Vive la commune! vivent nos bons commissaires!* nous voulons les voir et les défendre, ils courent des dangers. Bientôt les tribunes font tonner leurs menaces sur l'assemblée, qui est assiégée de toute

part. La foule pénètre dans son enceinte ; la journée du 20 juin lui en avait tracé le chemin. Un d'eux s'exprime en ces termes d'une mémorable imprudence : « Peuple des tribunes, assemblée nationale, et vous, monsieur le président, nous venons, au nom du peuple qui attend à la porte, demander à défiler dans la salle, pour voir les représentans de la commune, qui sont ici ; nous mourrons, s'il le faut, avec eux. L'assemblée, quoique frappée de stupeur, a peine à dévorer ce dernier outrage. Cependant le président, il se nommait Lacroix, cherche lâchement à composer avec les pétitionnaires. Il les prie de ne défiler dans la salle qu'au nombre de vingt, afin de ne pas consommer le temps que l'assemblée doit aux intérêts de la

nation. Quelques députés annoncent que l'assemblée est environnée de tous côtés de gens armés ; on leur répond, ainsi qu'eux-mêmes l'avaient fait un peu auparavant, aux partisans de Lafayette, qui se plaignaient des violences exercées sur eux, que la peur leur fait rêver des dangers imaginaires. Enfin, Manuel, procureur de la commune, veut bien tirer l'assemblée de ces mortelles angoisses. Il blâme les pétitionnaires qui viennent de faire entendre des menaces, et déclare qu'il n'existe point de rassemblement autour de l'assemblée. Elle lève sa séance, sans rien décider ; la commune est victorieuse.

Tout est préparé pour le crime ; Danton l'ordonne. Les listes de proscription se dressent dans l'hôtel du

ministre de la justice. Il vient à l'assemblée nationale annoncer les mesures qui ont été prises pour sauver la patrie. *Le canon que vous allez entendre*, dit-il, *n'est point le canon d'alarme, c'est le pas de charge sur nos ennemis. Pour les vaincre, pour les attérer, que faut-il? De l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace.* Jamais ministre de terreur ne produisit une impression plus profonde que Danton, en prononçant ces mots avec un geste exterminateur. On proclame un arrêté de la commune, que nous allons transcrire. »

« Aux armes!... citoyens..., aux armes! l'ennemi est à nos portes. »

« Le procureur de la commune ayant annoncé les dangers pressans de la patrie, les trahisons dont nous

sommes menacés, l'état de dénuement de la ville de Verdun, assiégée en ce moment par les ennemis, qui, avant huit jours, sera peut-être en leur pouvoir; le conseil-général arrête :

« 1.° Les barrières seront à l'instant fermées.

« 2.° Tous les chevaux en état de servir à ceux qui se rendent aux frontières, seront sur le champ arrêtés.

« 3.° Tous les citoyens se tiendront prêts à marcher, au premier signal.

« 4.° Tous les citoyens, qui, par leur âge, ou leurs infirmités, ne peuvent marcher en ce moment, déposeront leurs armes à leur section, et on armera ceux des citoyens peu fortunés qui se destineront à marcher sur les frontières.

« 5.° Tous les hommes suspects, ou qui par lâcheté refuseraient de marcher, seront à l'instant désarmés.

« 6.° Vingt-quatre commissaires se rendront sur le champ aux armées, pour leur annoncer cette résolution, et dans les départemens voisins, pour inviter les citoyens à se réunir à leurs frères de Paris, et marcher ensemble à l'ennemi.

« 7.° Le comité militaire sera permanent; il se réunira à la maison commune, dans la salle ci-devant de la reine.

» 8.° Le canon d'alarme sera tiré à l'instant; la générale sera battue dans toutes les sections pour annoncer aux citoyens les dangers de la patrie.

« 9.° L'assemblée nationale, le pou-

voir exécutif seront prévenus de cet ordre.

« 10.° Les membres du conseil-général se rendront sur le champ dans leurs sections respectives, y annonceront les dispositions du présent arrêté, y peindront avec énergie, à leurs concitoyens, les dangers immenses de la patrie, les trahisons dont nous sommes environnés ou menacés; ils leur représenteront avec force la liberté menacée, le territoire français envahi; ils leur feront sentir que le retour à l'esclavage le plus ignominieux, est le but de toutes les démarches de nos ennemis; et que nous devons, plutôt que de le souffrir, nous ensevelir sous les ruines de notre patrie, et ne livrer nos villes que lorsqu'elles ne seront plus qu'un monceau de cendres. »

Le 2 septembre, à deux heures précises, la générale bat, le tocsin sonne, le canon d'alarme se fait entendre. La plupart des habitans de Paris, craignant de n'avoir plus de sureté dans leurs maisons, vont chercher un asile dans leurs sections. La peur qui les y a conduits, les y tient renfermés. Une foule de jeunes gens, quelques vieillards même s'enrôlent pour marcher contre l'ennemi. Chacun vient apporter ses armes, tout semble respirer l'enthousiasme militaire; on ne songe qu'à sortir de Paris. On va affronter les plus formidables armées ; on n'ose soutenir les regards, ni braver les coups de quatre cents assassins. Les vainqueurs et les vaincus du 10 août se placent sous la même bannière ; on affecte d'ignorer la scène sanglante qui se

prépare ; on ose à peine en parler au moment où elle s'exécute.

Déja les assassins sont aux portes des prisons. Leur premier rassemblement s'est formé autour de la commune. Là, un comité de surveillance, où préside Marat, donne des instructions à la troupe des sicaires, et cherche à combattre en eux les derniers restes de pitié qui pourraient se trouver encore dans leurs cœurs. Robespierre, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, les haranguent tour-à-tour. « Peuple magnanime et bon, dit ce dernier, tu vas à la gloire, tu marches à la mort. Malheureux que nous sommes, de ne pouvoir te suivre au théâtre des combats ; tu nous laisses au milieu des conspirateurs et des traîtres. Comme leur audace va s'accroître, quand ils

ne verront plus dans Paris les vainqueurs du 10 août! Ah! du moins, ne nous laissez pas responsables du meurtre de vos femmes, de vos enfans, que les conspirateurs préparent dans ce moment même, jusque dans les prisons que leurs complices vont bientôt leur ouvrir. » On répond à cet atroce discours par ces cris : *Qu'ils périssent ! La mort ! la mort!* La commune distribue aux assassins des liqueurs fortes, et ces poisons fermentés allument dans leurs veines la soif du sang. Elle distribue de l'argent et des assignats à ceux dont la cruauté n'est point suffisamment excitée par le fanatisme. Ils traversent les rues de Paris, ils les font retentir de chants féroces. Ils se portent d'abord dans la prison des Carmes. Là, se trouvaient deux cent cinquante

prêtres ; plusieurs d'entr'eux avaient été arrêtés la veille ; au moment où ils sortaient de Paris pour obéir à la loi de déportation, que l'assemblée législative avait rendue contr'eux depuis le 10 août. L'archevêque d'Arles, recommandable par les vertus les plus pures et la piété la plus douce, les évêques de Beauvais et de Saintes étaient au milieu de ces prêtres. Déja ils entendent les cris des assassins ; ils ont la résignation et le triomphe des martyrs. Rassemblés autour de l'autel, ils implorent le pardon du ciel pour les assassins qui les entourent. Plus de gémissemens, plus de trouble ; l'archevêque d'Arles leur récite les prières des agonisans ; ils y répondent : un calme céleste a passé dans leurs ames. Quelques-uns avaient médité des moyens d'évasion, que

des voisins leur avaient indiqués. Ils s'apprêtaient à fuir ; déja ils étaient hors de danger ; bientôt ils se reprochent de s'être soustraits à la mort qui attend leurs compagnons ; ils reviennent au milieu d'eux. Les assassins entrent, se pressent de massacrer, pour n'être point vaincus par ce spectacle touchant et sublime. Quelquefois cependant ils veulent mettre à l'épreuve ces malheureux prêtres ; ils leur offrent la vie, sous la condition de prêter le serment ; tous s'y refusent. Les octogénaires ne sont point respectés, et n'obtiennent pas même la faveur de mourir les premiers. Plusieurs curés de Paris, qui, dans le cruel hiver de 1789, avaient su, par les heureuses inventions de la charité, nourrir un peuple innombrable, furent égorgés

par quelques-uns de ceux à qui ils avaient distribué des secours..... ! Je ne décrirai point les horribles détails de leurs tortures ; deux ou trois seulement échappèrent.

Les prisons de la Force et de l'Abbaye sont investies à la fois. Il se forme dans les cours un horrible tribunal ; quelques-uns des assassins se transforment en juges. Les prisonniers étaient amenés devant eux ; ils consultaient les registres des écrous ; rarement ils écoutaient quelques mots de justification, ils cherchaient encore à aggraver le supplice de ces malheureux par la plus féroce ironie ; quand ils les envoyaient à la mort, ils prononçaient ces mots : *Elargissez, monsieur.* Le signal d'absolution était le cri de *Vive la Nation !* Tous les officiers suisses qui

se trouvaient à l'Abbaye furent massacrés. Un d'entr'eux, nommé Reding, qui était malade des blessures qu'il avait reçues à la journée du 10 août, ne put obtenir de recevoir la mort dans son lit, et fut traîné dans la rue. Un jeune homme, nommé Maussabré, s'était caché dans une cheminée. Le barbare geolier l'appelle, le découvre, tire sur lui un coup de pistolet, et l'étouffe avec un feu de paille. Il fut donné à un petit nombre de prisonniers de conserver quelque sang-froid dans ces affreux momens. Des hommes très-signalés trompèrent les bourreaux, en affectant leurs formes et leur ton. Un zèle héroïque, et qu'à peine on peut comprendre, poussa des amis, des parens, des domestiques à se mêler au milieu des assas-

sins, à fraterniser, à boire avec eux; et quand le prisonnier, objet de leurs sollicitudes, paraissait devant le tribunal de mort, des cris de grace s'élevaient tout-à-coup en leur faveur, et les juges entraînés, répétaient : *Grace.* Des commissaires de sections parurent, traversèrent une voûte de piques, de sabres, de massues, pour venir réclamer des citoyens, qui presque tous leur furent rendus. Grand Dieu ! les sections sont assemblées, elles délibèrent, elles se bornent à présenter quelques pétitions aux assassins. Cependant, qui n'admirera pas le dévouement des hommes intrépides qui acceptèrent de telles missions ? L'ami malheureux, du plus malheureux des rois, l'ex-ministre Montmorin, fut une des premières victimes; son frère, vainement ab-

sous par le tribunal, périt avec lui. Le ministre d'Abancourt, le commandant de la gendarmerie, Rulhières, le jeune Rohan-Chabot, neveu du ci-devant duc de la Rochefoucault, plusieurs magistrats, quelques juges-de-paix, d'anciens gardes du roi, de vieux militaires, des écrivains courageux; plusieurs hommes enfin recommandables par cette vertu si rare et si dangereuse dans des temps révolutionnaires, la modération, furent frappés, déchirés, mutilés ...

Cependant il y eut aussi plusieurs délivrances, et l'on vit les plus sublimes vertus, les plus tendres sentimens, briller au milieu de tant de crimes.

On avait enfermé et l'on conduisait à la mort un de ces hommes bienfaisans, que la Providence ap-

pelle pour prendre soin des malheureux qu'elle semble avoir oubliés. C'était l'abbé Sicard, l'instituteur des sourds et muets. La veille du 2 septembre, ces enfans, qu'il a rendus à la vie, à la société, étaient venus demander leur père à l'assemblée législative. Elle avait vu couler leurs larmes, elle y avait mêlé les siennes; mais, impuissante et captive dans tous ses vœux, elle avait seulement recommandé Sicard au conseil exécutif. Les ministres avaient oublié de le sauver, ou ne l'avaient point osé. Un seul homme fit, par son courage, ce que n'avaient pu faire les hommes les plus puissans. Il perce la foule des assassins, dont le fer est déja levé; (Ames sensibles, vous avez toutes retenu le nom de l'horloger Monnot!) il couvre Sicard de son

propre corps ; non, s'écrie-t-il, vous n'immolerez point le père des sourds et muets, il faudra me tuer avant lui. Il se jette à leurs pieds ; il leur parle avec toute l'éloquence de l'ame, et Sicard lui est rendu. Deux jours après, comme si un acte d'humanité excitait le remords chez des hommes nés pour le crime, Sicard est encore exposé aux mêmes dangers. Des députés volent à son secours, et le sauvent une seconde fois. Hélas ! l'histoire des malheurs de cet homme bienfaisant ne se termine point ici. Pendant deux ans, errant, proscrit, on invoqua en vain pour lui cette pitié qu'on avait pu exciter dans le cœur des assassins du 2 septembre... mais ces jours-là aussi sont passés.

Un petit nombre de femmes périt dans ces journées. Leur aspect sem-

blait émouvoir ces tigres; cependant madame de Lamballe avait été trop désignée aux bourreaux pour leur échapper. Amie de la reine, dans ses jours de bonheur, elle fut aussi sa compagne fidelle et dévouée dans ses longues calamités. C'était chez elle que se rassemblaient souvent ceux en qui Louis avait le plus de confiance. On l'avait su; les journaux et la tribune même avaient retenti de cette accusation, qu'on avait extrémement envenimée. Menacée de la proscription, elle n'avait point songé à la fuir; elle espérait être enfermée avec la reine, et lui donner toutes les consolations de l'amitié. Elle ne goûta pas longtemps cette faveur; elle fut enfermée à la petite Force. La haine du duc d'Orléans la suivait. Cependant, dès que les assassins la virent,

ils parurent oublier les ordres qu'ils avaient reçus; d'autres accourent, pressent davantage ceux-ci, leur rendent toute leur cruauté. On l'accable d'invectives, et pour la tourmenter encore plus, on couvre d'opprobres le nom de la reine. On veut qu'elle répète ces outrages. Non, non, s'écrie-t-elle! jamais, jamais! En même temps elle se sent défaillir, ses yeux se ferment, et c'est en ce moment qu'elle est frappée. Un de ses domestiques, qu'elle avait comblé de bienfaits, lui porte les premiers coups. Son corps sanglant est déchiré par les assassins et les furies qui les suivent; sa tête est portée au bout d'une pique; on conduit cet horrible trophée devant le palais du duc d'Orléans; le monstre se lève d'un festin pour venir se repaître

de ce spectacle. Les convives jettent un cri d'horreur, il leur répond par un sourire féroce. Achevons et tâchons de poursuivre cet horrible récit. Cette tête fut aussi portée devant le Temple, prison de la famille royale. Au bruit affreux qui en remplissait les environs, Louis s'émeut. Un commissaire de la commune, qui se trouve près de lui, a la barbarie de l'inviter, de lui ordonner même de paraître à la fenêtre ; un autre, saisi d'horreur, l'arrête au moment où il se lève : N'allez pas, n'allez pas, s'écrie-t-il, c'est la tête de madame de Lamballe. Louis a de la peine à recouvrer ses sens, et cherche encore à cacher cette affreuse catastrophe à sa famille. Depuis, il fut interrogé par des commissaires de la convention, sur cette circonstance et sur

le nom des deux membres de la commune. Je ne me souviens plus, répondit-il, que du nom de celui qui m'a empêché d'aller à la fenêtre.

Madame de Tourzel et sa fille furent sauvées. Un commissaire de la commune les mit sous sa protection. Séparées l'une de l'autre, elles avaient le tourment d'ignorer réciproquement leur destinée. Elles furent réunies, et le tableau touchant qu'elles offrirent acheva de les protéger contre les fureurs, sans cesse renaissantes des assassins. Madame de Saint-Brice, madame de Septeuil, la princesse de Tarente et d'autres femmes, échappèrent encore. On attachait à leur tête un ruban tricolor, gage de leur salut; on les reconduisait chez elles, et des bras

tout couverts de sang les remettaient aux bras de leurs parents, de leurs amis. Ceux qui les avaient ramenées fondaient en larmes, et les quittaient pour retourner aux massacres. On prétend que l'un d'eux, à qui une victime sauvée par lui, offrait de l'argent, répondit ce mot incompréhensible : On me paye pour tuer, on ne me paye pas pour faire de bonnes actions. On a vu des bons de la commune pour payer en assignats les assassins.

Deux femmes, dont le nom sera à jamais béni par toutes les ames sensibles, viennent offrir en ce moment un repos à l'ame fatiguée de tant d'horreurs. Je veux parler de mademoiselle Cazotte, et de mademoiselle Sombreuil, ces deux intrépides héroïnes de la piété filiale.

Cazotte était octogénaire : il était célèbre par la vivacité et l'originalité de son esprit; il était enfermé à l'Abbaye. Deux jours auparavant le massacre, on avait séparé de lui sa fille, qui avait voulu le suivre : on l'avait forcée d'être libre; mais pleine de trouble, elle avait vu se préparer cette scène sanglante; elle errait autour de la prison, nulle puissance ne pouvait l'en arracher. Elle voit, elle entend que c'est son père qu'on traine au supplice; elle s'ouvre un passage au milieu des bourreaux étonnés, elle s'élance dans les bras de son père. Oserez-vous, leur crie-t-elle, attenter à ces cheveux blancs? Faites-moi mourir avant mon père et dans ses bras. On la soutient, on la rassure. Prouvez au moins son innocence, lui dirent les juges de la

mort. Elle a repris toute sa présence d'esprit ; elle leur parle, elle défend son père avec cet accent qui fait entrer la persuasion ; il lui est rendu.

Ainsi qu'Elisabeth Cazotte, mademoiselle de Sombreuil avait aussi accompagné son père dans la prison. Rien n'avait pu la faire sortir de cette horrible enceinte. Ses cruels pressentimens l'avertissaient trop bien du malheur qui menaçait son père. Les assassins arrivent, Sombreuil est appelé. Il voit le mouvement de sa fille ; il veut la prévenir ; il lui ordonne de rester ; il ne lui laisse qu'un tendre adieu. En même temps les bourreaux eux-mêmes la retiennent, ils se défient de l'émotion qu'elle va produire sur leurs ames. Elle parvient à s'échapper de

leurs bras : elle arrive au lieu fatal; les juges allaient prononcer la mort; Sombreuil ne se défendait pas. Il frémit, il se trouble à l'aspect de sa fille. A genoux, devant les assassins, de ses mains elle pare tous leurs coups : de sa voix et de ses larmes elle les attendrit, et ils prononcent, au milieu des sanglots, la sentence d'absolution. Hélas! ni mademoiselle de Sombreuil, ni surtout sa digne émule, ne jouiront longtemps de cette victoire remportée sur le crime. Cazotte, épargné par des assassins, va, dans quelques jours, être frappé par des juges; et Sombreuil aussi sera arraché des bras de sa fille, et n'aura plus ses larmes et son courage pour le protéger.

Ces massacres durèrent depuis le 2 jusqu'au 6 septembre. Quatre ou

cinq mille prisonniers périrent, deux ou trois cents furent sauvés; la plupart de ces derniers étaient arrêtés pour dettes. Danton et la commune avaient fait sortir, la veille, des prisons, quelques hommes qui leur étaient recommandés. Beaumarchais, si célèbre par la gaieté et l'originalité de ses productions, et par tous les événemens de sa vie, était, depuis quelques jours, enfermé à l'Abbaye. Il s'entretenait avec les autres prisonniers du sort qui les attendait; il exerçait son courage en soutenant le leur. Il craignait surtout l'ardente inimitié de Manuel, procureur de la commune, qui avait été l'objet de sa gaieté satirique. Le premier septembre, vers le soir, on vient lui dire qu'un membre de la commune le demande; il reconnaît Manuel, il

frémit. Vous m'avez offensé, lui dit ce dernier, ce serait un crime à moi de m'en souvenir dans ce moment. J'ai sollicité votre liberté, et je vous l'apporte ; il n'y a pas de temps à perdre, sortez avec moi tout de suite. Un pareil trait de générosité peut défendre la mémoire de Manuel contre toute accusation de complicité dans les meurtres de septembre. Presque toujours les assassins dépouillaient leurs victimes. Les uns portaient ces effets à des membres de la commune qui en firent leur proie ; d'autres les gardaient avec inquiétude ; car les assassins s'accusaient entr'eux de vol, et punissaient de mort ceux qu'ils surprenaient. Quand les prisons, où étaient renfermés ce qu'on appelait les conspirateurs, furent vides, les brigands révolu-

tionnaires, conduits par la soif du sang, se portèrent sur Bicêtre. Là ne se trouvent que des hommes condamnés par jugement à la peine des fers. Ce fut une sorte de guerre civile entre deux espèces de brigands. Ceux de Bicêtre se défendirent longtemps contre les assassins; ils se firent des armes, ils s'en servirent avec fureur, et les mains du crime vengèrent la vertu immolée. La troupe des furieux s'acharna par la résistance qu'elle éprouvait; elle employa contr'eux des pompes qui les noyèrent. Les prisons n'offrant plus de victimes, les assassins furent enfin forcés de se reposer.

Que faisaient cependant, durant ces jours désastreux, toutes les autorités publiques? Au son du tocsin, de la générale et du canon d'alarme,

quand les prisons étaient forcées ; quand le sang y ruisselait, l'assemblée des représentans du peuple discutait des décrets pour la fabrication d'une petite monnaie. L'évêque constitutionnel Fauchet, dont la voix n'avait encore exprimé dans l'assemblée que terreurs et qu'imprécations, rompit le premier ce silence, et annonça, avec le sentiment d'une profonde indignation, le massacre de deux cents prêtres aux Carmes. Il demanda que l'assemblée allât se placer entre les bourreaux et les victimes. Elle y envoya en députation Fauchet, Dusaulx, vieillard respectable, par des talens et des vertus, Chabot et Bazire. Mais bientôt ils reviennent; leur voix a été étouffée par des cris tumultueux ; ils n'ont pu soustraire qu'un malheureux à la

mort : c'était le député Jouneau, qui était à l'Abbaye, par la suite d'une rixe qu'il avait eue avec son collègue Grangeneuve. Celui-ci outragé et frappé, en avait tiré une vengeance cruelle. Les commissaires de l'assemblée demandèrent Jouneau, et l'obtinrent. Dusaulx chercha à rappeler à la loi, ou pour mieux dire, à la nature, tous ces furieux. Laissez-nous, lui répondit-on, vous nous avez déja fait perdre beaucoup de temps. Retournez à votre fonction, laissez-nous à la nôtre.

Le 3 septembre, des commissaires de la commune paraissent à la barre; ils viennent rendre compte de leurs travaux; ils assurent que Paris jouit du plus grand calme, et les massacres durèrent jusqu'au 6. Ils exaltent la vertu des assassins, qui pu-

nissaient eux-mêmes ceux d'entr'eux qui commettaient des vols. Ils se justifient de n'avoir point envoyé des secours aux prisons attendu que le service des barrières exige trop de monde; enfin, ajoutent-ils, ce qui excitait la juste vengeance du peuple, *c'est qu'il n'y avait là que des scélérats très-reconnus.* L'assemblée entendit ces horribles éclaircissemens sans oser manifester son indignation; et depuis, à chaque plainte nouvelle, à chaque pétition des parens, des victimes, elle répondit par un ordre du jour. Le ministre Roland, seul, eut le courage d'invoquer les lois et l'humanité, contre la sanguinaire commune. La garde nationale crut ne pouvoir marcher sans ordre au secours de ceux qu'on massacrait. Santerre, son nouveau commandant,

répondit à toutes les instances qui lui furent faites, qu'il ne voyait aucun moyen de s'opposer à la fureur du peuple.

Louis et sa famille crurent voir arriver leur dernier moment, dans ces fatales journées, et la mort leur semblait le terme desirable de tant d'horribles souffrances. Cependant le Temple fut respecté ; incertains des événemens de la guerre, les ordonnateurs de ces crimes voulaient se ménager des ôtages. La crainte suspendit en eux la cruauté, et leur troupe resta fidelle à leurs instructions. Ils étendirent devant le Temple un ruban tricolor, et ce fut une barrière suffisante.

Qu'il était redoutable ce moment où les assassins réparaient leurs forces ! Ils annonçaient que leur exemple

allait être imité dans tous les départemens. Le comité de surveillance de la commune écrivit alors cette épouvantable circulaire, que l'histoire doit transcrire pour l'effroi de la postérité (*f*).

L'histoire a conservé les noms de ceux des gouverneurs et des magistrats qui, après la journée de la Saint-Barthélemy, refusèrent d'obéir aux ordres de Charles IX. La plupart des communes de France reçurent avec indignation la féroce missive de la commune de Paris; aucune ne l'imita. Comme si sa fureur était encore accrue par la réprobation universelle, elle s'occupa de nouveaux massacres. Sur sa demande, l'assemblée législative avait ordonné, peu de jours après le 10 août, que les prisonniers d'Orléans fussent amenés à

Paris. On a vu, dans le cours de cette narration, les noms de plusieurs de ceux qui avaient été conduits dans ces prisons. La haute-cour qui devait les juger, s'était bientôt convaincue du peu de gravité ou du peu de preuves des délits qui leur étaient imputés. Elle n'avait pu encore en condamner aucun ; par timidité, elle différait à les absoudre. Ils étaient au nombre de cinquante-trois. Tous les raffinemens de la barbarie avaient été épuisés dans leur translation. Ils avaient commencé à se mettre en marche le 1.er septembre. Le ministre Roland employa tous les moyens pour les éloigner ou pour leur donner une autre destination. Le plus furieux de ses collégues, Danton, tonna contre lui, ordonna que leur marche serait continuée. Ils avancaient lentement;

on les avait entourés de gardes qui provoquaient contr'eux les outrages du peuple. Mais partout, sur leur passage, ce peuple à qui on commandait le meurtre, ne ressentait que de la pitié. Le 9, ils arrivaient à Versailles ; on le savait à Paris. La commune n'a besoin que d'appeler les chefs de ses sicaires; ils partent, ils traversent Paris. Ils annoncent leur nouveau crime : on frémit, nul ne se présente pour les arrêter. Ils arrivent à Versailles, au moment où les prisonniers allaient passer la grille de l'Orangerie. Ils voient le peuple attendri et pleurant autour d'eux, et reconnaissant quelques hommes dont il avait éprouvé la bienfaisance. Fournier l'américain s'écrie que deux mille hommes sont cachés dans le château et dans toutes les avenues ;

qu'ils se tiennent prêts à délivrer les prisonniers. Il donne le signal, le massacre commence..... Les bourreaux ne conservèrent plus cette apparence de tribunal qui, au 2 septembre, avait contribué du moins au salut de plusieurs. Trois des prisonniers échappèrent seulement ; ils avaient été laissés pour morts au milieu de leurs compagnons. Pendant la nuit, des femmes passèrent à côté de ce lieu inondé de sang; elles entendirent des sons plaintifs; elles eurent le courage de s'approcher, de relever ceux qui respiraient encore, de les garder chez elles. Le fidèle et valeureux Brissac cherchait à se défendre contre les assassins : il mourut sans en avoir pu sacrifier un seul. Delessart fut atteint du coup mortel auprès de lui, Delessart qui avait été

envoyé à Orléans pour manifester, disait Guadet, son innocence. Sans doute, c'est une atroce calomnie que d'imputer aux girondins la moindre part à tous ces meurtres, qui les remplirent d'horreur; mais quel profond repentir Brissot, Guadet et Vergniaud même, ne durent-ils pas avoir de la cruelle activité avec laquelle ils avaient peuplé les prisons d'Orléans?

Cependant, un autre ordre de mort est parti de la commune de Paris, et des bureaux du *ministre de la justice*. Il menace, il va atteindre l'homme qui a le plus consacré sa vie au bien de l'humanité; c'est le vertueux La Rochefoucault: il avait eu la gloire de présider ce département de Paris, qui avait résisté presque seul aux efforts des factieux: il vivait caché depuis le 10 août. Un avis qu'il a

reçu l'inquiète sur sa retraite : il en sort. Sa femme et sa mère octogénaire, M.me d'Anville, veulent s'associer à ses nouveaux dangers ; mais la route qu'il a prise est déja connue des assassins qui l'épient ; ils se sont mêlés avec un bataillon de fédérés, qui passe sur la route de Gisors : ils leur ont persuadé de rougir leurs armes du sang du meilleur de leurs concitoyens : sa voiture est arrêtée. . . . . Oh dieu ! une mère, une épouse ne peuvent les fléchir. C'est dans leurs bras qu'il est frappé.

Au milieu de tant d'horreurs, l'assemblée législative achevait d'expirer. Les députés girondins, croyant soutenir contre la commune de Paris un combat inégal, attendaient, pour punir ses crimes, le moment où ils

allaient reparaître dans la convention nationale. Déja, dans tous les départemens, on élisait les membres de cette nouvelle assemblée. Une réputation de patriotisme qu'on n'avait pas encore eu le temps de décrier, passionnait pour eux les jacobins les plus exaltés des départemens. Ils obtinrent pour leur parti un nombre de nominations qui leur promettait la majorité. Ils comptaient avec impatience tous les jours de délai, jusqu'à la réunion de cette convention nationale. Ils se croyaient, eux et l'état, sauvés, si leurs ennemis leur laissaient encore vivre ces jours. Cependant la commune répétait continuellement qu'il fallait porter le fer au sein de l'assemblée législative; elle répétait qu'on n'avait jusqu'à présent frappé que des traîtres

obscurs, et qui étaient même devenus incapables de nuire ; qu'il fallait immoler à côté des jacobins, les royalistes constitutionnels, et réunir dans les mêmes supplices ceux qui n'avaient feint de se diviser que pour mieux tromper le peuple. Ces hommes sanguinaires ne proféraient guères une menace qui ne fût sur le champ exécutée. Cependant prêts à commettre ce crime, ils s'arrêtèrent tout-à-coup. Vergniaud fut assez éloquent pour inspirer à l'assemblée la résolution de se défendre si on venait l'attaquer. Rien n'honore plus sa mémoire que les discours qu'il prononça à cette époque ; il y exprima la plus grande horreur contre les assassins, au moment où le fer était levé sur sa tête.

Une circonstance arrêtait d'ailleurs

les chefs des factieux. Ils avaient mis une sorte de profusion à payer les différens crimes qu'ils avaient ordonnés. Ils n'avaient plus de salaire à offrir aux assassins; Paris, livré au pillage, ne leur paraissait pas une ressource possible. Le vol du Garde-Meuble fut résolu par eux. Les diamans de la couronne, beaucoup d'autres richesses existaient encore dans ce dépôt. De tels trésors les mettaient à portée de payer leurs sicaires.

Je ne sais comment ce vol inspira quelque honte aux ordonnateurs de tant d'assassinats; ils n'osèrent l'entreprendre de jour. Ils en confièrent l'exécution à des brigands obscurs. Dans la nuit du 16 au 17 septembre, ceux-ci s'introduisent au Garde-Meuble de la couronne. Les sentinelles qui veillaient à la garde de

ce dépôt, ne font aucune résistance. Les pierreries les plus précieuses, tout ce qui servit au faste de Louis XIV, du Régent et de Louis XV, deviennent la proie de ces brigands. Eurent-ils l'inconcevable fidélité de les rapporter à ceux qui leur avaient commandé cet attentat ? On l'ignore. Beaucoup de conjectures ont été faites sur l'emploi de telles richesses ; nulle n'offre assez de vraisemblance pour être présentée comme un fait historique. Dans cette nuit même, le ministre Roland est averti de ce vol. Il sait que des hommes puissans le protègent ; il suit avec fermeté son devoir. Plusieurs des brigands sont arrêtés au moment où ils achevaient d'enlever le reste de ces magnifiques dépouilles. Il appelle sur le champ l'indignation publique et celle de l'as-

semblée législative. Les principaux factieux n'osent avouer leur complicité. Ils laissent sacrifier quelques-uns de leurs agens. Paris, toujours sous le joug des assassins, vit périr quelques voleurs ; on n'osa pas cependant suivre de trop près les renseignemens que ceux-ci laissèrent.

L'assemblée électorale de Paris était composée, à une très-grande majorité, de tous ceux qui avaient eu une part directe à tant d'horreurs. Robespierre y dominait. On le vit, pour la première fois, quitter cette contenance humble, ce langage hypocrite qui caractérisaient le plus vil flatteur de la plus vile populace. Il semblait ne plus reconnaître d'égaux, même parmi ceux de son parti. Il commanda tous les choix ; c'est-à-dire qu'il produisit la plus mons-

trueuse élection qui ait jamais déshonoré le système représentatif. Philippe d'Orléans obtint d'y être nommé sous les auspices de Marat. L'historien est révolté de sa tâche chaque fois qu'il est réduit à prononcer les noms de ce Marat, et de ce d'Orléans. Je ne m'arrêterai point à tracer tant d'ignominies, je rappellerai seulement que ce fut à cette époque que l'usurpateur, tant de fois annoncé à la France, abjura le nom de ses pères, et prit le titre du citoyen Egalité.

On entendait parler de dictature, de triumvirat : Marat les proposait ouvertement; il voulait être l'un des triumvirs, s'il ne pouvait être dictateur lui-même. Robespierre et Danton paraissaient encore fortement unis. Cependant le premier voyait déja

avec inquiétude son rival. Il surprit en lui quelques mouvements de pitié; il le vit sauver quelques victimes. En effet, Adrien Duport et Charles Lameth, arrêtés l'un à Melun, l'autre à Rouen, furent soustraits par Danton au supplice. Robespierre n'osa éclater contre lui. Il dissimula jusqu'à ce que leurs adversaires communs fussent abattus; Danton eût plutôt desiré leur expulsion que leur mort, et ce fut peut-être lui qui permit à l'assemblée législative de se retirer sans avoir perdu aucun de ses membres, pendant le cours de tant de proscriptions. Les deux tyrans auraient fait couler des torrens de sang, si l'invasion faite par le roi de Prusse eût menacé de plus près la capitale; mais cette expédition n'eut que des succès

passagers. Au moment même où la plupart des militaires et des politiques de l'Europe croyaient voir entrer Frédéric Guillaume à Paris, il était arrêté dans les plaines de la Champagne, par les rigueurs d'un ciel ennemi, par ses propres incertitudes, par une armée privée à la vérité de toute expérience et de toute discipline, mais qui se grossissait de toutes parts; enfin par l'habileté et la fortune de Dumouriez et les talens de Kellermann.

Fier d'exercer l'autorité de généralissime, Dumouriez rassembla les faibles débris de nos armées, qui se trouvaient à une distance considérable les unes des autres. Lafayette, avant lui, avait songé à opérer une réunion si nécessaire; il avait ordonné à Dumouriez, qui était alors

sous ses ordres, d'abandonner le camp de Maulde, pour venir se joindre à lui, sous les murs de Sedan. Celui-ci avait désobéi avec une audace qui tenait de la révolte ; il ne persista point dans cette faute, lorsque la perte de son rival fut assurée. Il abandonna la Flandre française à ses places fortes ; il se rendit à l'armée de Lafayette, qu'il trouva dans la confusion et le désespoir où l'avaient laissée la proscription et l'éloignement de son chef. Cette armée ne lui offrait un secours que de dix-sept mille hommes, mais les troupes les plus exercées que nous eussions alors. Il entreprit, à leur tête, une marche hardie. De vaines solennités, des fêtes frivoles avaient retenu à Verdun, le roi de Prusse et son armée, après la conquête peu impor-

tante de cette ville. Les défilés de l'Argonne étaient une position redoutable ; le duc de Brunswick songea, deux jours trop tard, à s'en emparer : cinq mille hommes de l'armée de Dumouriez, commandés par le général Dillon, y étaient déja : de nouveaux renforts vinrent l'y fortifier. C'en fut assez pour gêner tous les mouvemens des Prussiens. Ils eurent à attaquer successivement plusieurs défilés, et ne montrèrent pas la supériorité que l'opinion attribuait alors à la tactique allemande. Ces différentes attaques se passèrent du 10 au 15 septembre. Dumouriez fut enfin forcé dans ses positions, et se tint fort heureux d'avoir pu les disputer quelque temps. Deux secours assez considérables allaient se joindre à lui ; l'un venait de la Flandre, sous

la conduite de Beurnonville ; l'autre, plus important, arrivait par la Lorraine ; il avait Kellermann à sa tête. Dumouriez n'osait espérer de faire ces jonctions sans obstacles ; il n'en éprouva cependant que de peu sérieux.

Ses mouvemens rétrogrades l'avaient conduit jusqu'à peu de distance de Châlons ; c'est dans cette ville que se rendaient, avec la dernière confusion ces nouveaux soldats qui avaient été levés à Paris, sous les affreux auspices du 2 septembre. Dumouriez qui sollicitait vivement de tels renforts, ne les appréciait qu'à leur juste valeur. Il n'y voyait qu'un moyen d'en imposer à l'ennemi, par une apparence de forces. Mais il ne put longtemps soutenir cette illusion. Quinze cents hussards

autrichiens qui allaient à la découverte, rencontrèrent dix mille hommes de ces troupes nouvelles, les chargèrent, les mirent dans une déroute qui n'avait d'exemple que celle de Mons ; leur fuite les entraîna jusqu'à Châlons, et là ils répandirent la terreur dont ils étaient remplis. Si Dumouriez ne fût arrivé à temps, pour arrêter ce désordre, Paris eût bientôt vu revenir autour de ses murs ces troupes qui en étaient sorties avec la peur du massacre, et qui rapportaient la peur du combat.

Ce léger succès ne fut propre qu'à divertir un moment l'armée du roi de Prusse, mais ne put la distraire longtemps des cruels obstacles que le ciel lui-même semblait mettre à sa marche. Depuis son entrée sur le territoire français, le temps n'avait pas

cessé d'être pluvieux ; l'automne, la saison qui offre dans notre climat le plus de beaux jours, n'était marqué que par de continuels ouragans. Le pays où campait une armée si considérable, est cité dans la France pour sa stérilité. Présageant une conquête facile, le duc de Brunswick s'était peu assuré de vivres ; ses communications étaient devenues extrêmement difficiles : de toutes les places fortes dont notre frontière est hérissée, il n'occupait que celle de Longwy. L'armée prussienne, répandue dans une longueur de plus de quarante lieues, n'avait en largeur presque rien ouvert devant elle. On avait été obligé de détacher un corps de 15 mille hommes pour faire le siége de Thionville, ou plutôt pour faire un simulacre de

siége; car on s'attendait à une reddition semblable à celle de Longwy. Thionville était mal approvisionnée; mais les assiégeans l'étaient plus mal encore. Le général Wimpfen, ex-député de l'assemblée constituante, et du parti de Lafayette, commandait à Thionville. Son courage dut s'accroître encore par l'indignation du traitement que les étrangers avaient fait avec tant d'impolitique et tant de barbarie, à des constitutionnels proscrits. Il déconcerta toutes les attaques de M. d'Autichamp, et celui-ci sentit avec amertume l'embarras de faire un siége sans avoir de quoi faire brèche à un rempart. Un député de l'assemblée législative, Merlin de Thionville, qui se trouvait alors dans sa ville natale, contribua beaucoup à sa défense.

Frédéric-Guillaume, comme toutes

les ames qui sont à la fois exaltées et faibles, avait bientôt passé de l'excès de la présomption au plus morne découragement. Il appelait autour de lui les chefs des émigrés, et leur faisait de vifs reproches. Voilà donc, leur disait-il, l'effet de ces promesses, de ces espérances par lesquelles vous m'avez séduit. Où sont ces colonnes de Français qui devaient d'heure en heure venir grossir notre camp ? quelles acclamations entendons-nous sur notre passage? quel secours trouvons-nous dans les campagnes ? en quoi différons-nous d'une armée de conquérans, reçue partout avec terreur? que nous sert d'avancer lorsque nous laissons derrière nous des périls plus grands que ceux-mêmes qui nous sont opposés? Les frères du roi n'osaient répondre que les émigrés

n'étaient point les seuls qui eussent envisagé, comme si facile, l'invasion de la France. Ils suppliaient qu'on tentât un coup plus décisif, qui mît dans une entière déroute les armées des révolutionnaires. C'est alors, disaient-ils, qu'on pourra déserter leurs rangs, et que tous les Français oseront prononcer leurs affections pour nous.

Le duc de Brunswick frémissait de voir sa gloire compromise dans une expédition dont il avait mal calculé les chances. Ses talens militaires ne pouvaient lui apprendre à triompher d'une saison et d'un climat qui moissonnaient chaque jour ses soldas affamés. Autant il s'était abandonné aux premières promesses des émigrés, autant il se tenait aujourd'hui en garde contre leur présomption. Il consentit

cependant à tenter un effort pour s'ouvrir un espace plus libre au travers de la France.

L'armée de Kellermann était venue, le 17 septembre, se camper à la gauche de Dumouriez, sur les hauteurs de Walmy. Le duc de Brunswick sentit l'importance de le forcer dans cette position. Nous voici arrivés à la première journée glorieuse qui ait annoncé les Français dans cette guerre. Le 20 septembre, il s'engagea, depuis 7 heures du matin jusqu'a 10 heures, une vive canonnade d'avant-garde. Les Français la soutinrent avec vigueur; mais furent cependant obligés de se retirer deux fois des premières sommités qu'ils occupaient. A dix heures, l'action devint générale; l'armée ennemie développa des forces infiniment supé-

rieures à celles de Kellermann, qui n'avait pas plus de vingt mille hommes. Le roi de Prusse parut d'abord vouloir faire avancer sa cavalerie; mais la prudence ou la nature des lieux s'opposant à la marche, l'action ne fut qu'une longue et terrible canonnade. Ce monarque et son fils, qui règne aujourd'hui, montrèrent la plus grande intrépidité : ils ne cessèrent de rester exposés au feu : l'artillerie française montra dans cette journée toute sa supériorité sur l'artillerie prussienne. Nos soldats s'aperçurent que la plupart des boulets qui leur étaient lancés passaient au dessus de leurs têtes : ils en firent un objet de plaisanterie, et se tinrent inébranlables dans leur position. Les Prussiens lancèrent une quantité innombrable d'obus; il y

en eut un qui tomba sur un caisson. L'explosion fut terrible, et coûta aux Français leur plus grande perte. Les Prussiens, par degrés, ne pouvaient plus mettre la même activité dans leur feu, et cependant ils se soutenaient encore. Par-tout le duc de Brunswick trouvait de l'obstacle à faire usage de la supériorité de ses troupes. Cette canonnade dura treize heures, sans produire aucun avantage au roi de Prusse.

Le lendemain fut une journée de désolation dans son camp; ce n'était pas un millier de tués ou de blessés, par l'affaire de la veille, qui excitait cette profonde consternation, mais toute cette armée manquant de vivres, n'ayant pu s'abreuver que des eaux infectes, livrée aux plus cruelles maladies, et dévorée par les ri-

gueurs de la saison et du climat. Les Prussiens, exténués et mourans, sentaient leur fureur se rallumer à l'aspect des émigrés qu'ils accusaient d'être les auteurs de tous leurs maux. Un grand conseil de guerre est assemblé; le roi de Prusse y paraît avec abattement, le duc de Brunswick ne dissimule plus aucun des dangers de sa position. Il vient d'apprendre qu'une armée française, aux ordres de Biron et de Custines, se tient prête à agir sur le Rhin; que rien n'est préparé dans le Palatinat, pour repousser son invasion; que le siége de Thionville ne peut plus se continuer; que le corps d'armée autrichienne qui menace la Flandre française, n'a point eu de succès décisifs, et qu'il va être arrêté devant les murs de Lille; que Dumouriez reçoit con-

tinuellement de nouveaux renforts; il conclut qu'il faut traiter avec lui, pour s'assurer la retraite. Le roi de Prusse se range de cet avis. Cette nouvelle retentit comme un coup de foudre parmi les émigrés, commandés par les deux frères du roi, par les maréchaux de Broglie et de Castres. Ils formaient un corps d'armée séparé : ils supportaient de grandes fatigues, de continuels dégoûts, dans l'espoir d'obtenir enfin la bataille décisive qu'ils appelaient depuis si longtemps. Ils s'entendent proposer une fuite sans combat, une fuite qui les dévoue à la misère, à l'opprobre, à la mort. Le comte d'Artois se rend l'organe de leur désespoir; il vient trouver le roi de Prusse et le duc de Brunswick. Il les supplie d'abjurer cette résolution funeste. On semble

l'écouter avec mépris; on ne plaint plus le malheur des émigrés; on ne voit plus que leur imprudence. Eh bien, reprend le comte d'Artois, je vous demande en mon nom, au leur, une dernière grace, c'est de nous laisser à nous seuls les périls d'une nouvelle attaque. Nous nous flattons qu'elle nous ouvrira enfin un passage vers la ville, où des brigands vont peut-être répandre le sang de notre auguste et malheureux frère. Cette grace lui est refusée; on prétend qu'il fut appuyé, dans sa demande, par le général Clairfait, qui commandait un corps autrichien de 15 mille hommes.

Déja le roi de Prusse a envoyé vers Dumouriez; celui-ci se montre disposé à entrer en négociation. Le général Kalkreuth et lui sont déja convenus de plusieurs points. Les mys-

tères de cette négociation n'ont pas encore été bien dévoilés par le temps; quand on lit avec impartialité ce qui a été rapporté à cet égard, on peut croire que ces mystères sont réduits à très-peu de chose. La plus invraisemblable des suppositions a été quelque temps accréditée; on disait que les révolutionnaires avaient offert au roi de Prusse et au duc de Brunswick des sommes considérables pour les décider à la retraite. On a été jusqu'à faire un rapprochement insensé de l'époque du vol du Garde-Meuble, avec celle de la capitulation. Il est certain que les révolutionnaires n'avaient point des sommes considérables à offrir; que s'ils les eussent eues, ils en auraient fait un tout autre emploi. Le caractère du roi de Prusse ne peut le faire soupçonner d'un tel

excès de bassesse, et surtout cette imputation dirigée contre le duc de Brunswick, n'est qu'une calomnie grossière et délirante.

On a donné un motif moins injurieux à la retraite du roi de Prusse, en avançant qu'il ne l'avait ordonnée qu'à la sollicitation du malheureux Louis XVI; que celui-ci lui avait écrit de sa prison pour lui représenter qu'une mort certaine le menaçait lui et toute sa famille, si l'armée prussienne s'approchait davantage de la capitale. Cette anecdote a été appuyée d'abord par nombre de témoignages qui se trouvent aujourd'hui démentis. Louis XVI a constamment nié à tous ceux qui eurent sa confiance, dans ses derniers momens, qu'il eût écrit cette lettre. Cependant il n'était pas éloigné de croire qu'on avait pu

imiter son écriture : il se rappelait, ou prétend tenir ce fait de deux amis de Malesherbes, que le duc d'Orléans savait imiter son caractère, et cependant Louis, par l'indulgence naturelle à son ame, répugnait à penser *que son parent, dans de telles circonstances, eût fait usage de ce dangereux talent.* Quoi qu'il en soit, cette lettre même, en supposant qu'elle eût existé, n'eût été que le prétexte, et non le motif principal de la retraite du roi de Prusse.

La convention faite entre ce monarque et Dumouriez, n'eut aucune disposition publique; mais il est hors de doute que le général français promit au roi de ne point inquiéter sa retraite, et que celui-ci s'engagea à rendre Longwy et Verdun. Les Autrichiens ne furent point consultés

dans cette négociation : Dumouriez fit entendre qu'il allait tourner toutes ses forces contr'eux, et s'assurer la conquête des Pays-Bas. Le roi de Prusse parut voir, sans peine, le sacrifice d'un allié qui l'avait excité à cette fatale expédition, sans en partager également les dépenses et les dangers.

On sait comment le roi de Prusse exécuta cette retraite qui eût présenté les plus grands embarras, s'il eût eu affaire à un ennemi opiniâtre et à une armée un peu expérimentée. Dumouriez tenait constamment ses troupes à une même distance des Prussiens, sans les attaquer, sans les harceler jamais; il semblait plutôt les reconduire que les poursuivre. Les vaincus et les vainqueurs s'accordaient également pour faire tomber

leur colère sur les malheureux émigrés. On les laissait aux derniers postes de l'arrière-garde. Les vieillards, les infirmes qui ne pouvaient suivre la marche de l'armée, tombaient aux mains des français, et étaient fusillés sur le champ. Les hussards prussiens les pillaient avec une indignité révoltante. De tels désordres répugnaient à l'ame sensible du duc de Brunswick, il ne put cependant parvenir à les empêcher. Les Prussiens laissaient la route couverte des cadavres de leurs compagnons; une expédition qui n'avait été honorée d'aucun combat, coûta à Frédéric-Guillaume une grande partie des trésors que le grand Frédéric avait laissés à son successeur, pour de plus heureuses et plus sages entreprises. Ce fut avec des transports de joie que cette armée,

réduite presqu'à la moitié de ses combattans, se vit hors d'un territoire frappé pour elle de malédiction ; mais de nouveaux combats l'attendaient encore. Le général Custine venait de faire une invasion dans le Palatinat, il s'était emparé de Spire et de Worms ; la ville de Mayence même ne lui avait opposé aucune résistance. Le roi de Prusse marcha pour arrêter ses progrès.

FIN.

NOTES.

INTRODUCTION.

(a) Ceux qui desiraient une révolution nouvelle, proposèrent Pétion : *il fut préféré.* Page 47.

La cour contribua à faire nommer Pétion à l'exclusion de Lafayette : on voit par-là qu'elle n'avait nul pressentiment des dangers qu'elle allait courir. On aurait beaucoup étendu ce Précis historique, si on avait voulu y faire entrer toutes les anecdotes qui prouvent combien cette cour malheureuse était portée à se servir de ses ennemis les plus ardens. Dès l'assemblée constituante, le parti qu'on nommait alors aristocratique, vit avec joie les divisions qui se formaient dans le parti populaire. La cour ne cessait de regarder comme les premiers objets de ses craintes, ceux qui lui avaient porté les premiers coups, elle

cherchait constamment à les éloigner, lors même qu'ils se présentaient pour la défendre. Le roi, dont l'ame était inaccessible à la haine, conservait pourtant les préventions qui lui avaient été inspirées.

(b) Des conférences se tinrent à la Haye, à Pilnitz. Page 58.

Les mémoires de Bertrand de Molleville ont donné lieu à beaucoup de discussions sur ce qui se passa dans les cabinets de Vienne et de Berlin, pendant les années 1791 et 1792. On n'a pas cru devoir en parler dans cette introduction ; on peut consulter, à cet égard, *l'histoire des principaux événemens du règne de Guillaume II, par Ségur aîné.*

LIVRE PREMIER.

(c) Duport, Barnave et Alexandre Lameth furent appelés dans une cour où ils étaient haïs et soupçonnés. Page 97.

On trouva, après le 10 août, une note

signée d'eux, par laquelle ils engageaient le roi à refuser son serment au décret des émigrés. On voit, en la lisant, qu'ils indiquèrent plusieurs précautions à prendre pour faire usage du premier *veto*; elles furent suivies, mais sans vigueur.

LIVRE DEUXIÈME.

(d) On sait, d'après les mémoires de Bertrand de Molleville, que Louis, lorsqu'il vit la guerre engagée, s'effraya des dangers que devaient lui faire courir les triomphes des armées étrangères. Page 159.

Ce fait est aussi confirmé par le témoignage de Mallet-Dupan, qui fut chargé de la négociation.

(e) La reine s'obstinait à ne voir en lui (Lafayette) *qu'un des premiers auteurs de son humiliation actuelle.* Page 194.

Rien de plus froid que l'accueil que la reine

fit à Lafayette, au moment même où il venait demander la vengeance des attentats du 20 juin. La cour sembla prendre plaisir à déconcerter tout son plan. Il avait compté sur une revue générale de la garde nationale, qui lui aurait donné un puissant moyen d'attaquer les jacobins : cette mesure fut divulguée, fut rapportée à ceux qui avaient le plus grand intérêt à l'empêcher ; elle ne put avoir lieu.

(f) Circulaire de la commune de Paris, du 2 septembre. Page 416.

« Frères et amis, un affreux complot, tramé par la cour, pour égorger tous les patriotes de l'empire français, complot dans lequel un grand nombre de membres de l'assemblée nationale sont compromis, ayant réduit, le 9 du mois dernier, la commune de Paris, à la cruelle nécessité de se servir de la puissance du peuple pour sauver la nation, elle n'a rien négligé pour bien mériter de la patrie. Après

les témoignages que l'assemblée nationale venait de lui donner elle-même, eût-on pensé que dès-lors de nouveaux complots se tramaient dans le silence, et qu'ils éclataient dans le moment même où l'assemblée nationale, oubliant qu'elle venait de déclarer que la commune de Paris avait sauvé la patrie, s'empressait de la distribuer pour prix de son brûlant civisme? A cette nouvelle, les clameurs publiques élevées de toutes parts, ont fait sentir à l'assemblée nationale la nécessité urgente de s'unir au peuple, et de rendre à la commune, par le rapport du décret de destitution, les pouvoirs dont elle l'avait investie.

« Fière de jouir de toute la plénitude de la confiance nationale, qu'elle s'efforcera de mériter de plus en plus; placée au foyer de toutes les conspirations, et déterminée à périr pour le salut public, elle ne se glorifiera d'avoir rempli pleinement son devoir, que lorsqu'elle

aura obtenu votre approbation, qui est l'objet de tous ses vœux, et dont elle ne sera certaine qu'après que tous les départemens auront sanctionné ses mesures pour le salut public ; et professant les principes de la plus parfaite égalité, n'ambitionnant d'autre privilége que celui de se présenter la première à la bréche, elle s'empressera de se soumettre au niveau de la commune la moins nombreuse de l'empire, dès qu'il n'y aura plus rien à redouter.

Prévenue que des hordes barbares s'avancent contr'elle, la commune de Paris se hâte d'informer ses frères de tous les départemens, qu'une partie des conspirateurs féroces, détenus dans les prisons, a été mise à mort par le peuple, actes de justice qui lui ont paru indispensables pour retenir par la terreur les légions de traîtres renfermés dans ses murs, au moment où il allait marcher à l'ennemi,

et sans doute la nation, après la longue suite de trahisons qui l'a conduite sur les bords de l'abîme, s'empressera d'adopter ce moyen si utile et si nécessaire; et tous les Français se diront, comme les Parisiens : Nous marchons à l'ennemi, et nous ne laissons pas derrière nous des brigands pour égorger nos femmes et nos enfans.

Signé, DUPLAIN, PANIS, SERGENT, LENFANT, MARAT, LEFORT, JOURDEUIL, administrateurs du comité de salut public, constitué à la mairie.

OUVRAGES NOUVEAUX

Chez TREUTTEL *et* WURTZ, *libraires à Paris, quai Voltaire, n.° 2, et à Strasbourg, Grand'rue, n.° 15.*

OEuvres diverses de *Lacretelle* aîné; mélanges de philosophie et de littérature, 3 gros vol. in-8. 15 fr.

Histoire de France depuis la révolution de 1789, écrite d'aprés les mémoires et manuscrits contemporains, par *Toulongeon*; seconde livraison, ou tomes III et IV, in-8. avec cartes et plans. 18 fr.

Sur papier vélin. 30 fr.

— Le même ouvrage, in-4. tome II. 24 fr.

Sur papier vélin. 36 fr.

Mémoires (nouveaux) sur la guerre de sept ans, par de *Retzow*, 2 vol. in-8. 12 fr.

Sur papier vélin 24 fr.

Catalogue systématique des livres nouveaux, cartes géographiques, etc. publiés en France dans le cours de l'année 1803, in-8. 1 fr.

Sacontala ou l'Anneau fatal, drame, trad. de

la langue sanskrit en anglais, et de l'anglais en français, par *Bruguière*, in-8. 4 fr.

LES FEMMES, leur condition et leur influence dans l'ordre social chez différens peuples, par *Ségur*, 3 vol. in-12 avec fig. 12 fr.

Sur papier vélin, fig. avant la lettre. 24 fr.

Historisches Magazin für den Verstand und das Herz, (Magasin historique pour l'esprit et le cœur) ouvrage de lecture allemande, à l'usage des Français qui étudient cette langue, 5.e édit. 2 parties, in-8. 3 fr.

— Le même, avec un vocabulaire allemand et français; édition adoptée par les Prytanées français et par d'autres écoles nationales, 3 parties, in-8. 4 fr. 50 c.

MANUEL du Muséum français, ou Description analytique et raisonnée de chaque tableau, avec une gravure au trait; tous classés par *Ecoles* et par *OEuvres* des grands maîtres, par F. E. T. M. D. L. I. N. format in-8.

I.re livraison : *OEuvre du Poussin*, avec 19 gravures. 3 fr.

II.e *OEuvre du Dominiquin*, avec 20 gravures. 3 fr.

III.e *OEuvre de Rubens*, avec 48 gravures. 9 fr.

IV.e livraison : *OEuvre de Raphaël*, avec 50 gravures. 9 fr.

V.e *OEuvre de Ch. Lebrun*, avec 55 gravures, dont plusieurs doubles. 9 fr.

DICTIONNAIRE abrégé français-arabe, à l'usage de ceux qui se destinent au commerce du Levant, par *Ruphy*, vol. in-4. 15 fr.

RECHERCHES historiques sur les principales nations établies en Sibérie et dans les pays adjacents, in-8. 3 fr.

JOURNAL d'un voyage en Allemagne fait en 1773, par *Guibert*, 2 vol. in-8. 7 fr 50 c.

ETAT commercial de la France au commencement du 19.e siècle, par *Blanc-de-Volx*, 3 vol. in-8. 12 fr.

ANNALES du Musée et de l'Ecole moderne des beaux-arts, d'après les principaux ouvrages de peinture, sculpture, etc. par *Landon*, tom. 1 à 5, in-8. 75 fr.

VIES et OEuvres des Peintres les plus célèbres de toutes les écoles, recueil classique, réduit et gravé au trait, publié par *Landon*, tom. I et II, grand in-4. 50 fr.

— Le même ouvrage sur papier vélin, tom. I et II, infol. cartonnés. 100 fr.

DICTIONNAIRE historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France, connues par leurs écrits ou par la protection qu'elles ont accordée aux gens-de-lettres, par madame *Fortunée Briquet*, 1 vol. in-8. 6 fr.

— Le même, sur papier vélin. 12 fr.

EXPOSITION des familles naturelles des plantes, la description de tous les *genres* de Botanique bien constatés, et des *espèces* au nombre de 5 à 6000 les plus généralement cultivées dans les jardins et les écoles de botanique, avec 112 planches soigneusement gravées, contenant plus de 1200 figures, et offrant à l'œil les feuilles, les calices, les corolles, les étamines, les pistils, les fruits, les graines, les embryons entiers ou dans la coupe convenable pour faire sentir les différences observées parmi les familles de M. A. L. de *Jussieu*, par *Jaume Saint Hilaire*, 2 gros vol. in-8. sur papier grand raisin ordinaire.

— Le même, sur papier grand raisin vélin.

(Ce dernier ouvrage est sous presse, et paraîtra en messidor an XII. *(Juillet* 1804.)